

Jean-Pierre Onimus

Pour une foi au monde
ou
Promenade dans le jardin secret de la conscience



Jean-Pierre Onimus
400 Chemin du Tameyé
06560 Valbonne
Tel. 0608906413

Site : <http://pagesperso-orange.fr/jponimus>

Courriel : jphonimus@orange.fr

Valbonne, le 13 janvier 2014

A Jean Onimus

Sommaire

Introduction	4
Quand la conscience se libère de la religion	6
L'homme créateur face à la finitude du monde	22
Origine de la conscience	30
La puissance du corps mémoriel	35
Emergence d'une supraconscience	45
L'univers est-il anthropique ?	54
Faut-il réenchanter monde ?	60
Peut-on parler d'un Dieu en création ?	68
A-t-on besoin d'un acte de foi ?	74

Introduction

L'humanité gémit, à demi écrasée sous le poids des progrès qu'elle a faits. Elle ne sait pas assez que son avenir dépend d'elle. A elle de voir d'abord si elle veut continuer à vivre. A elle de se demander ensuite si elle veut vivre seulement, ou fournir en outre l'effort nécessaire pour que s'accomplisse, jusque sur notre planète réfractaire, la fonction essentielle de l'univers, qui est une machine à faire des dieux.

Henri Bergson

Les deux sources de la morale et de la religion

La conscience ne se laisse pas aborder facilement, la spiritualité qu'elle cache inquiète ; par son questionnement sur la perception qu'elle a d'elle-même, elle peut divaguer et perdre la maîtrise de soi. Souvent on la considère comme une nuisance et on cherche à s'en protéger en se plongeant dans les multiples activités qu'offre le monde ou plus traditionnellement on la confie à un Dieu souverain qui en prendra soin.

Cette mystérieuse conscience possède une puissance, une force qui semble venir du fin fond des temps et qui peut vous emmener bien au-delà du réel, vers le tout immense du cosmos, là où l'infini commence, là où le temps s'arrête. Il faut avoir connu cette crise de mysticisme qui vous fait voyager dans les étoiles simplement parce que vous vous êtes arrêté devant une pauvre petite fleur perdue dans les cailloux en pleine montagne et dont le bleu profond a attiré votre regard. N'est-ce pas là un pouvoir fabuleux qui vous est offert sans que vous n'ayez jamais rien demandé et qui vous extrait définitivement de votre animalité ?

Cette conscience brouillonne, fantasque, il fallait la canaliser sous peine de voir l'homme se désintéresser de la vie. C'est là l'origine des religions. En se confiant à un Dieu, le questionnement de la conscience change de sens ; plutôt que de laisser sa spiritualité se perdre dans le néant d'un monde qui ne s'explique pas, il s'agit de la développer en accord avec les croyances attachées à ce Dieu. Avoir la foi en un Dieu est un don de confiance, il ne peut y avoir de moyen terme, la foi nécessite de jouer le jeu dans son entièreté. En ce sens, la religion est une assurance contre les débordements spirituels d'une conscience brouillonne.

Mais alors s'il est nécessaire d'inventer une religion pour étouffer ce pouvoir fabuleux dont les animaux semblent épargnés, pourquoi en avons-nous été pourvus ? Comment l'évolution biologique du vivant a-t-elle pu laisser se créer une fonction qui semble si totalement inutile dans le processus de sélection naturelle ?

Peut-être est-ce parce que cette fonction n'est justement pas biologique, mais plutôt un phénomène « computationnel ». En acquérant dans ses mémoires des histoires et en réalisant des associations complexes entre ces histoires, le cerveau générerait des processus capables de produire des idées et finalement la conscience de soi.

Cette hypothèse ouvre des perspectives vertigineuses, la conscience viendrait d'une accumulation du savoir culturel humain, le corps mémoriel. Elle serait le produit d'une évolution créatrice qui se réaliserait en dehors de l'évolution biologique. Dans ce sens la conscience pourrait être la raison d'être de la vie sur notre planète. En insufflant à l'homme un besoin d'observation et de savoir, la conscience ferait se dévoiler l'univers, le faisant ainsi exister de plus en plus.

Mais il faut aller plus loin dans l'évolution de la conscience, le phénomène computationnel pourrait ne pas s'arrêter à l'individu. Le développement fantastique des communications entre des milliards d'hommes connectés sur les réseaux tentaculaires existants aujourd'hui entraîne un brassage des savoirs culturels de l'humanité. Une telle puissance computationnelle permet alors d'envisager l'émergence d'une *supraconscience* supportée par l'ensemble des consciences individuelles. Il se dégage de cette hypothèse une force, un élan vital qui implique l'univers dans son entièreté.

Il est désormais possible d'envisager un renversement de l'image d'un Dieu transcendant à l'origine de tout. Les Cieux s'évaporent, les étoiles perdent leur sens divin, rien ne vient plus de là haut pour conditionner et réguler la vie des hommes. La morale que la société génère, ses règles de vie sociale, n'ont plus de sens que dans le cadre d'une évolution culturelle poussée par l'enrichissement des connaissances. La spiritualité humaine évolue et se développe sans cesse, enrichissant ainsi un corps mémoriel commun. Dans un certain sens, l'évolution de la conscience humaine fédérée par des milliards de cerveaux serait à la source de l'émergence d'un divin dont nous ne pouvons que pressentir la puissance.

Quand la conscience se libère de la religion

Se laisser conduire par une croyance ou par des dogmes est un acte de suicide.

Krishnamurti, La Révolution du silence

Croire, c'est mourir en soi et nous voulons vivre. Toute religion prêche le renoncement.

André Comte Sponville, Du corps.

Il faut bien commencer... Oui ! Il faut bien commencer à écrire enfin. J'ai tellement de choses à dire, tellement de choses qui se bousculent dans mon vieux cerveau et qui voudraient s'exprimer que je ne sais pas comment agencer les premiers mots. Il le faut pourtant. Chaque jour qui passe repousse d'autant ma plongée dans cet enchevêtrement de pensées que constitue mon inconscient. Cela m'attire et me fait peur à la fois. Trouverai-je là-dedans une réponse, s'il y en a une, à la question qui m'obsède depuis si longtemps ? J'ai l'impression que cela foisonne, qu'il y a dans les mémoires complexes de mon cerveau une masse d'informations accumulées que je fouille depuis des années et d'où des bribes jaillissent parfois comme des étincelles brillantes qui me brûlent en passant.

Par où commencer ? Je crois que le premier geste révélateur de la tempête qui se préparait dans ma conscience adolescente fut l'extinction de la lampe, une lampe de sanctuaire, celle qui brille toute rouge à côté de l'autel dans les églises. On m'avait dit, ou peut-être avais-je imaginé, que cette lampe a pour objectif de rappeler l'Esprit Saint, c'est à dire la troisième personne du dogme trinitaire. A l'époque où la foi inspirait encore mon esprit, c'était pour moi le concept le plus signifiant dans la Trinité, simplement par le souffle spirituel qu'il suscite. Etait-ce à cause de cela qu'il m'est venu l'idée de l'éteindre ? En fait, après vérification dans une encyclopédie, cette lampe, dont la couleur est toujours rouge rubis, est sensée signifier la présence de Jésus dans le pain consacré contenu dans le tabernacle. Ridicule n'est-ce pas cette histoire de pain consacré ! Le Saint Esprit de mon imagination, c'était beaucoup mieux, beaucoup plus fort et c'est sans doute pour cela qu'un jour j'ai choisi cette lampe pour couper définitivement les ponts avec les croyances de mon enfance. Quand je suis ressorti de l'église, la lampe ne brûlait plus, c'était facile, c'était simplement une bougie à éteindre. Dehors tout était pareil, c'était comme si je n'avais jamais rien éteint ! Pourtant j'avais l'impression d'une libération spirituelle, fini ce carcan religieux qui m'étouffait, je pouvais désormais penser comme je voulais, je devenais maître de ce qui était bien et de ce qui était mal, je pouvais conduire ma barque sans en référer à quelque loi divine.

Ce petit fait révèle une époque révolue. Qui aujourd'hui se soucierait d'une lampe de sanctuaire ? Qui même pourrait avoir une vague idée du Saint Esprit ou pire encore, du concept de la Trinité ? Il n'y a plus d'éducation religieuse ou, quand il y en a, c'est d'une pauvreté désespérante... Je me rappelle encore le catéchisme auquel nous, enfants, étions assujettis, la confession à laquelle nous nous préparions avec des listes de présumés péchés que l'on récitait sans bien en comprendre la portée. Ensuite l'aumônier nous donnait quelques « Je vous salue Marie » ou « Notre Père » à réciter tout en nous serrant très fort contre sa poitrine. Tout ceci n'avait aucun sens, même la prière du soir que mon père imposait et dont je récitais machinalement les mots sans y prêter attention était devenue un rite vide de toute spiritualité.

C'est une époque révolue parce que le monde d'aujourd'hui n'a plus rien à voir celui où la religion imposait ses rites et gouvernait la spiritualité. Mais comment est-on passé de cette époque où la religion possédait une puissance suffisante pour entraîner les hommes à construire ces grandes cathédrales qui dominent aujourd'hui le paysage des villes, à ce désintérêt pour tout ce qui touche les croyances et les rites ? Fallait-il que la religion soit si forte, si imprégnée dans les consciences, pour que l'homme du Moyen-Âge trouve l'énergie et le pouvoir de création nécessaire pour lancer ces vastes vaisseaux à l'assaut du ciel ? Il faut avoir vu le chœur de la cathédrale de Beauvais, le plus haut du monde, pour imaginer la force que pouvait alors représenter la religion. Aujourd'hui ces grandes cathédrales, tout comme les églises qui peuplent le moindre village, tombent en déshérence, transformées en monuments historiques ou simplement vendues à l'encan.

Cette domination de la religion a commencé dans une grotte il y a quelques dizaines de milliers d'années. Dans une grotte, rien ne bouge, tout reste pareil, immuable. La grotte ne connaît pas les saisons, elle ne sent pas les changements de température, elle ignore que le soleil fait le jour et la lune la nuit. Alors, tapi en son fond, les hommes qui en faisaient leur demeure, imaginaient un dieu permanent, source de tout ce qui existait. A ce dieu, il fallait adresser des messages de prière, par exemple lui raconter des scènes vécues de chasse avec l'espoir que cela favorisera la prochaine tentative. Le premier art est né ainsi en utilisant les possibilités de la gravure sur les parois rocheuses, un art religieux donc, un art de prière sans doute vite codifié pour être en accord avec l'esprit de la grotte.

Le but essentiel de toute religion est de rendre le monde habitable à l'homme. Les peintures pariétales dans les grottes préhistoriques sont les prémises d'une religion, elles avaient cet objectif d'appriivoiser le monde tel que le voyaient les hommes à cette époque. Ces peintures représentaient les animaux qu'on voyait, qu'on chassait. La grotte elle-même faisait référence à un autre temps, elle représentait pour les premiers hommes l'immuabilité de la vie sur Terre. Dans une grotte rien ne change, le temps semble infini, perpétuel, c'est comme si on entrait au sein de la Terre en laissant derrière soi le soleil, la nuit, les saisons, le froid, la pluie, etc.

Pour ces premiers hommes, rendre le monde habitable c'était chercher à satisfaire une inquiétude latente, encore fruste qui commençait à émerger au fin fond de leur cerveau. Cette inquiétude continue à tarauder l'homme moderne et c'est peut-être là la source de ce qui fait l'homme : qui suis-je, pourquoi suis-je ici, pourquoi suis-je né, pourquoi dois-je mourir, quel est le sens de ma vie ? Pour finalement déboucher sur la question générale : « Pourquoi y-t-il quelque chose plutôt que rien ? » Une question que l'homme raisonnable affinera, en s'attachant au « comment » c'est à dire à l'aspect historique de l'évolution, par la formulation suivante : « Comment l'évolution a-t-elle pu conduire l'homme jusqu'à être ce qu'il est ? »

C'est ce qu'on appellera par la suite la *question primordiale*.

Cette question primordiale, ce besoin de connaissance de soi, est intimement liée avec l'émergence de la conscience.

L'émergence de la conscience est une étape majeure dans l'évolution du genre Homo, elle ne s'explique pas de façon naturelle sauf à dire que la conscience est le fruit non désiré d'un cerveau ayant atteint un seuil de complexité critique. Avec l'acquisition des premières bribes de conscience, l'homme a commencé à percevoir le passé comme le futur, il est sorti de l'immédiateté de la vie. En acquérant le concept du temps, la question du soi s'est nécessairement posée qu'il a bien fallu satisfaire d'une façon ou d'une autre. L'animal ne connaît que l'instant présent, il ne possède pas d'histoire, il n'imagine pas un futur, sa conscience se limite aux sensations immédiates, sa mémoire ne conçoit pas le sens du temps, il

peut seulement avoir une mémoire de faits passés qui ont pu l'affecter et, grâce à cette mémoire, réagir en fonction des faits mémorisés, mais cela reste sans lien avec le temps. Des ébauches de communication sociale chez les grands singes peuvent contribuer à gouverner leur société, mais la notion d'histoire reste absente. Sans histoire à raconter, sans futur à imaginer, il n'y a pas de conscience et la question primordiale ne peut pas se poser, c'est un état qu'on pourrait appeler *le bonheur animal*.

Avec l'émergence de sa conscience, l'homme a dépassé cet état du bonheur animal, ce qui a tout de suite introduit un conflit tragique entre l'animalité et l'esprit. Alors l'homme a inventé les dieux pour transcender la nature autour de lui, des rites se sont établis, des mythes ont surgi pour raconter l'histoire des origines et fournir une raison de vivre. La religion était née.

Les premières religions ont commencé par imaginer un monde divin habité par des dieux à l'image des hommes. Un ensemble de mythes faisait vivre cette société de divinités aux particularismes aussi différents entre eux que chez les humains. En fait chaque dieu reflétait une communauté particulière et les rites établis pour ce dieu assuraient la cohésion de la communauté.

L'urbanisation et le développement des échanges autour d'un héritage culturel croissant en richesse informationnelle ont poussé la spiritualité vers une harmonisation d'un monde divin trop complexe, parcouru de légendes et d'histoires souvent rocambolesques. Les grandes religions actuelles ont ainsi cherché à transcender la multiplicité des dieux vers un dieu unique intellectuellement plus valorisant. Le monde antique, gouverné par des mythes, ne convenait plus face à l'évolution spirituelle de l'homme, il laissait l'esprit englué dans un magma confus de croyances dont il ne pouvait plus tirer la foi nécessaire pour satisfaire l'anxiété de la question primordiale, il fallait l'en extraire.

Avec la disparition de la mythologie divine, le ciel devenait plus pur mais aussi plus vide, ce qui a remplacé la question primordiale au centre des préoccupations spirituelles. Pour satisfaire ce besoin de savoir, les religions monothéistes ont divinisé le concept de l'âme tel qu'il a été introduit par Platon. L'âme devient alors un principe de vie : après la mort du corps qui la supporte, elle passe en jugement pour être admise dans un paradis éternel ou condamnée à l'enfer. C'est ainsi qu'est apparue la dualité de l'âme divine, éternelle, par rapport au corps animal périssable. Cela a conduit au mépris de tout ce qui rappelle à l'homme qu'il n'est qu'un simple animal et en particulier la chose la plus insupportable parce que non maîtrisable, le sexe. Dans la pulsion sexuelle qui représente l'expression ultime de l'animalité, l'âme divine devient l'esclave du corps, ce qui est évidemment inacceptable !

L'église catholique a poussé ce sentiment de rejet de l'animalité de l'homme jusqu'à l'extrême. Seule compte l'âme éternelle, le corps n'est plus qu'un support animal qui ne doit servir qu'à aider cette âme à accéder au ciel. La pulsion sexuelle devient alors insupportable parce non contrôlable, elle doit être combattue, réprimée ou du moins contenue dans le rôle restrictif de la procréation. C'est ainsi que la mère de Jésus ne peut pas être appréhendée autrement que vierge, au point même que les frères de Jésus sont déclarés nés d'une autre mère, au point aussi que la religion parle peu de Joseph, le père de Jésus, alors qu'elle a glorifié non seulement la mère de Jésus mais aussi la mère de la mère ! Il n'est en effet pas concevable que le Fils de Dieu soit fait homme par un acte de jouissance sexuelle ! Marie a le droit d'enfanter mais pas de connaître le plaisir de l'acte d'amour. Bien sûr cette filiation divine peut être vue comme un fait ontologique, mais il n'en reste pas moins que l'église catholique montre là son mépris souverain pour tout ce qui concerne le corps physique et ses plaisirs. Il s'en est suivi le célibat contre nature des prêtres, le monachisme, l'éremitisme avec la volonté de martyriser son corps. L'idée qui prédominait dans cette sorte de sadomasochisme était que la répression des pulsions

biologiques permettrait de concentrer toute la volonté spirituelle sur l'âme divine et contribuerait ainsi à la rapprocher de la transcendance.

Pendant des millénaires les religions se sont multipliées et ont évolué comme une nécessité en symbiose avec chaque société humaine. En quelque sorte la religion a joué un rôle de mémoire historique et culturelle, elle a constitué ainsi le moteur principal des échanges inter-humains. En introduisant des croyances, des règles, des rites, elle a canalisé les débordements sociaux et accompagné l'évolution de la pensée. Chaque population humaine est ainsi le reflet d'une religion historique, le caractère de la société découlant de sa religion et inversement la mémoire de la religion se modélisant grâce à l'évolution de la société. On pourrait presque dire que la religion constitue une sorte de mémoire culturelle et spirituelle pour toute la population qui la pratique. Le dogme lie les gens entre eux autour d'une spiritualité commune, les rites établissent des règles strictes qui canalisent la morale, la pensée. Tous les moyens sont bons pour obtenir une complète adhésion et cela va jusqu'au contrôle du corps par des règles alimentaires. La religion s'assure ainsi de la conduite de chacun, condamnant tout écart avec une spiritualité normalisée. Cela se retrouve dans la créativité artistique enfermée dans les croyances, que ce soit la peinture, la sculpture, les textes, les chansons, la musique, etc.

La diversité des religions est étonnante, chacune reflète l'art de vivre d'une civilisation. D'une certaine manière, une religion représente, à un moment de l'histoire, le cœur spirituel de la société qui la pratique. Lorsqu'une telle cristallisation se produit, la religion acquiert une force irrésistible. Elle peut alors se répandre comme une traînée de poudre soit au fil des invasions, à la pointe de l'épée, soit par consensus grâce à ses avantages sociaux et spirituels.

Dans cette diversité, la religion chrétienne, héritée du judaïsme, tient une place particulière. C'est en effet la seule qui, par sa nature même, n'a pu empêcher que s'entrouvre le couvercle de la marmite que constituent les dogmes figés pour l'éternité, autorisant ainsi la pensée à s'exprimer librement. Dans ce sens on pourrait dire que c'est grâce à la religion chrétienne que l'Occident domine aujourd'hui le monde avec son modèle économique et politique. Cette religion était sans doute prédisposée à cette évolution. Elle est la seule parmi les autres religions à avoir inversé la conception du temps religieux originellement fondé sur l'idée que le passé est toujours supérieur au présent comme au futur, que la perfection est liée aux origines. Il n'y a pas de fatalisme, l'homme est toujours perfectible et doit lutter pour cela. Ce faisant, elle a su libérer la créativité, permettant ainsi l'essor de l'industrialisation et la marche vers la démocratie, préparant finalement sa propre perte. En effet, malgré ses débordements passés et ses dérives sectaires, la religion chrétienne possède par essence une particularité essentielle : le respect et la liberté de l'individu et surtout l'ouverture à tous par opposition à des religions refermées sur elles-mêmes qui rejettent par principe l'autre, l'étranger, comme l'islam et surtout le judaïsme avec sa notion de peuple élu.

La religion chrétienne en s'ouvrant à tout homme quelle que soit sa foi a montré une universalité qui a fait son succès et a indirectement fourni à l'Occident la potentialité du siècle des Lumières. Cette religion a su introduire un Dieu d'amour qui s'adresse à l'humanité entière plutôt que d'exercer sa puissance en faveur d'un peuple élu. Bien sûr elle a établi dès ses débuts un dogme répressif qui se perpétue encore aujourd'hui, mais son originalité tient dans ses prémisses : dès sa création elle a introduit un germe révolutionnaire que n'ont pas les autres religions, elle est une religion de l'amour et de la laïcité. Elle a su séparer le sacré du profane, en particulier en se libérant des traditions corporelles héritées du judaïsme comme l'interdiction de certains aliments ou la mutilation que représente la circoncision sur les enfants. Le concept de laïcité, séparation de la religion et de l'état, a été souligné par Jésus lorsqu'il demande de

« rendre à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu » (Marc 12, 17). Ce concept est fondamental pour assurer une créativité libre de toute contrainte liée à la politique.

Un autre apport fondamental est le fait que Jésus n'a rien écrit par lui-même, se contentant essentiellement de paraboles orales pour exprimer ses idées. Le concept de texte sacré, incréé c'est à dire dicté par Dieu, n'existe donc pas dans la religion chrétienne et cela a favorisé une certaine ouverture de la religion à l'évolution des connaissances malgré les réticences réactionnaires traditionnelles de la hiérarchie établie. Tous les textes, depuis la bible jusqu'aux évangiles, peuvent ainsi être interprétés pour tenir compte des avancées de la spiritualité. La théologie chrétienne est très riche dans ce domaine de l'exégèse des textes ; dans un certain sens, elle a constitué le cœur intellectuel des premières universités au Moyen-Âge et sa méthodologie d'analyse a inspiré les grands philosophes occidentaux. D'ailleurs, malgré des périodes sombres et réactionnaires, elle a alimenté la réflexion philosophique occidentale et a contribué à l'évolution de la pensée, une évolution difficile, marquée par des retours en arrière, mais une évolution irrésistible malgré tout. Jésus, par ses paroles dont on peut imaginer l'aspect révolutionnaire pour son époque, a semé les graines d'un processus de libération intellectuelle qui ne s'est jamais arrêté ensuite.

Ainsi et pour son malheur, la religion catholique a permis le siècle des Lumières, siècle qui a vu le triomphe de la raison et a signifié par-là le début de la conquête du monde par l'Occident.

Bien sûr la pensée libre, lorsqu'elle a commencé à se développer, s'est vite sentie à l'étroit dans le cadre imposé par les théologiens. Jésus n'était plus là pour secouer le cocotier et faire surgir de la pesanteur des dogmes des idées nouvelles. Il faut relire les paroles de Jésus retranscrites dans les Evangiles pour comprendre cela. Jésus était un révolutionnaire en son temps et les paroles qu'il a dites en se basant sur l'amour, la générosité, le don, se situaient en dehors des lois imposées par la religion d'alors, le judaïsme.

En y regardant de plus près, on peut distinguer deux lectures possibles de l'évangile : celle, stricte et rationnelle, des juristes et théologiens et celle, chaleureuse, émouvante, qui jaillit du cœur et qui, me semble-t-il, est la plus proche de la personne de Jésus. En tout cas, celle qu'ont bâtie les théologiens ne résiste pas au temps, parce que les conditions ont changé et que les entités ou abstractions, dont on se servait il y a encore deux siècles et qui étaient des instruments solides pour la pensée religieuse, sont désormais vidées de leur substance et ne sont plus guère que des mots. La méchanceté est toujours là, mais le péché est une notion qui s'efface; comme la grâce dont la réalité n'est plus guère perceptible. On ne croit plus à un jugement dernier, mais la culpabilité demeure. La joie du don et du pardon est désormais entrée en compétition à plusieurs niveaux avec le plaisir douteux de se venger et même avec l'exigence rationnelle de justice. Il me semble que, dans la liberté des nations évoluées, les sentiments de don et de pardon, chers à l'évangile, ont maintenant plus que jamais l'occasion de se manifester : dans ce sens la face évangélique de l'humanité a beaucoup d'avenir. Elle est dans l'axe de l'évolution, quand on la considère à un niveau assez élevé et global.

Si la libération spirituelle de la conscience et le développement culturel qui a suivi le siècle des Lumières reste la première cause de l'effondrement du religieux, un autre phénomène joue aussi : c'est l'accroissement fantastique des connaissances scientifiques.

Face à une telle accélération des connaissances, une religion a tendance à rester figée sur ses croyances. Avec ses idéologies et ses dogmes, elle enferme la pensée créatrice, la canalise et finalement la confine dans un espace spirituel fermé. Pourtant tôt ou tard il faut bien faire de la place aux nouvelles connaissances qu'acquiert l'homme. Or depuis deux siècles, depuis les

Lumières, elles subissent un accroissement vertigineux, exponentiel. Nous avons ainsi basculé d'un monde statique, harmonieux et dans lequel le temps s'écoulait de façon immuable, dans un monde complètement fou, gouverné par des lois physiques dont nous ne saisissons pas encore bien tout le sens. Nous avons découvert que nous sommes le fruit du hasard, sur une petite planète perdue parmi des milliards d'autres dans un univers en perpétuelle croissance et peut-être lui-même perdu parmi des milliards d'autres. A la place de la conception fixiste du vivant qui avait prévalu dans les principaux dogmes religieux, la théorie moderne de l'évolution introduit un arbre phylogénétique des êtres vivants. On sait désormais que la vie est née sous la forme de bactéries élémentaires pour ensuite se diversifier de façon extraordinaire, des espèces naissant pour disparaître quelques millions d'années plus tard. Nous sommes simplement représentés au bout d'une branche de cet arbre phylogénétique, une espèce parmi tant d'autres !

Cette révolution des idées sur l'origine de l'homme, accompagnée par une nouvelle compréhension des phénomènes physiques conduisant à la naissance de l'univers et de façon générale le poids grandissant des connaissances scientifiques, constitue sans doute une raison essentielle de l'effondrement du religieux auquel nous assistons aujourd'hui. La connaissance scientifique ridiculise des croyances millénaires ; désormais nous affirmons que rien n'est inconnaissable ! Nous n'avons plus besoin de mystère divin, nous savons que nous trouverons toujours une explication rationnelle à tout phénomène. On constate d'ailleurs que les sociétés ésotériques perdent petit à petit leur audience ; le mystère, la philosophie occulte n'attire plus, seuls des mouvements sectaires ridicules peuvent encore s'accrocher à un tel mysticisme inculte.

La source de l'effondrement du religieux se situe dans les pays occidentaux, les pays où les religions judéo-chrétiennes ont longtemps dominé la spiritualité. C'est aussi dans ces pays que les grandes conquêtes scientifiques de ces trois derniers siècles ont vu le jour et se sont ensuite répandues dans le monde entier. C'est cette même culture judéo-chrétienne qui a permis finalement la démocratie, provoquant dans la foulée le rejet des dogmes religieux et conséquemment la libération de l'homme. Car il est certain que la libération de l'homme va de pair avec le triomphe de la démocratie. D'ailleurs le succès a été tel que la civilisation occidentale a imposé petit à petit son modèle économique et ses valeurs politiques aux autres civilisations.

Cet effondrement du religieux ne s'est pas fait sans mal, des résistances existent. Pourtant c'est maintenant un fait établi dans notre paysage spirituel, nous n'acceptons plus de nous protéger, de nous calfeutrer dans le confort de croyances périmées. Malgré les soubresauts engendrés par les extrémismes, la pensée moderne se débarrasse petit à petit de ces oripeaux religieux devenus historiques. Oh ! Bien sûr, il reste encore des personnes attachées à quelque forme de croyance, mais cela reste marginal, surtout en Europe. La croyance ne réussit plus à satisfaire le besoin d'être, elle est désormais considérée comme un frein, comme un ennui. Alors on s'en désintéresse. Si l'homme se détourne du fait religieux, c'est parce que ce dernier est devenu inadapté à son besoin spirituel.

Même la morale n'a plus besoin de la religion pour mettre en œuvre ses préceptes. En fait dans ce domaine, la religion ne constituait simplement qu'un moyen d'expression, une courroie de transmission, elle n'a jamais été la source de la morale. Celle-ci se crée et évolue avec la société vivante, c'est à dire au sein d'un réseau diffus de communication et de mémoire où s'expriment de façon inconsciente les règles qui constituent le « vivre ensemble ». La morale jaillit ainsi comme un besoin nécessaire de la société, ses règles évoluent sans cesse comme par exemple la position morale vis à vis de l'homosexualité, mais il fallait trouver un moyen pour l'enseigner. La religion en a été le vecteur essentiel pendant des millénaires. Quoi en effet de plus efficace que de donner à ces lois un caractère divin en les faisant descendre des cieux !

Aujourd'hui tout se passe au sein des mécanismes vivants de la société laïque. La démocratie en constitue l'élément essentiel, elle permet le renouveau des idées, elle alimente la culture, l'éducation, l'art et finalement la connaissance scientifique. La religion n'a plus rien à faire là-dedans, d'ailleurs personne ne tient plus compte des préceptes édictés par le pape, même les plus croyants !

Peut-on dire que la religion catholique disparaît au profit d'une nouvelle religion : la laïcité ? En Occident, c'est le siècle des Lumières qui a préparé l'avènement de la démocratie en introduisant la raison comme valeur incontournable. La religion catholique a alors petit à petit perdu son pouvoir de contrôle sur la société, elle n'a pas su résister à la pression de la connaissance et surtout au besoin de liberté spirituelle qui fouaillait l'âme humaine. Désormais la religion ne structure plus la société, elle n'en est plus le principe actif d'organisation ou de légitimité. Cela explique la disparition de l'ordre royal qui se basait sur le droit divin. Avec la disparition de la référence à un dieu tout puissant, le roi a perdu son pouvoir, il s'est laïcisé. Aujourd'hui les quelques rois qui subsistent en Europe ne sont plus que des marionnettes que l'on manipule pour amuser les enfants (c'est à dire vulgairement le peuple), leur pouvoir est quasi nul, ils n'ont même pas autorité sur l'armée et l'unité nationale qu'ils sont sensés représenter est vide de sens.

Il est significatif de constater que dans notre pays les fêtes religieuses perdent leur identité, leur valeur. Combien sont-ils ceux qui ne connaissent la Pentecôte uniquement que pour le lundi férié ! Alors que c'est quand même la fête du Saint-Esprit, c'est à dire de ce qui fait l'essence même de l'homme. N'oublions pas que l'Esprit Saint désigne le souffle dans la Bible hébraïque comme dans sa traduction grecque. C'est le souffle vital qu'on retrouve dans différentes religions et en particulier en Chine où le *qi* constitue un principe fondamental formant et animant la vie dans l'univers. Ce souffle vital est au cœur de la conscience de soi, c'est lui qui nous porte au-delà de notre animalité, c'est lui qui ouvre la prison de notre cerveau biologique et nous pousse à chercher sans fin une réponse à la question primordiale. La fête du Saint Esprit constitue sans doute la plus belle chose imaginée par les Pères de l'Eglise Catholique.

Mais aujourd'hui ces fêtes, même celle du Saint Esprit, ne sont plus pertinentes parce que ne répondant plus à une valeur symbolique. Elles sont devenues des passages obligés dans le calendrier de l'année, une sorte de rite qui permet de marquer des étapes dans le défilé des mois tout comme le dimanche marque une étape dans le défilé des jours. Certaines fêtes gardent un certain poids symbolique comme la Toussaint à laquelle on associe la fête des morts le lendemain, Pâques que l'on aime encore fêter comme une fête de famille. Quant à Noël, ce n'est même pas la peine d'en parler ! C'est la fête du Père Noël et cela suffit bien pour apporter la joie aux enfants !

La valeur religieuse de la fête a donc disparu, seul reste un rite auquel s'attache une valeur affective liée à la famille. Et la famille est plus que jamais le fondement de l'ordre social. Que ce soit une fête calendaire ou une fête familiale comme le baptême d'un enfant ou un mariage, toutes résistent plus ou moins à l'oubli pour la seule raison qu'elles permettent de rassembler la famille et les amis. Pourtant le baptême tout comme le mariage à l'église ont tendance à disparaître parce que ces sacrements imposés perdent leur signification, tout comme les fêtes calendaires qui ne sont plus fêtées que par simple habitude, pour leur valeur familiale ou simplement comme des jours de congés toujours bienvenus. Ce lent processus d'oubli des symboles religieux contribue à libérer la société des rites imposés et si les fêtes religieuses

résistent encore, c'est par manque d'ambition pour rénover tout cet amalgame de coutumes ancestrales.

D'ailleurs il est ridicule de réserver des jours chômés pour des fêtes uniquement réservées à la religion traditionnelle du pays, comme la religion catholique en France. Etant donné le melting-pot religieux auquel on assiste aujourd'hui dans la société, il apparaît que l'islam par exemple ou le judaïsme aurait tout autant droit d'avoir ses fêtes dûment chômées ! Notre société est désormais multiconfessionnelle, il n'y a donc aucune raison à conserver des fêtes religieuses obligatoires. Cela ne peut qu'entraîner que des conflits et pousser à l'extrémisme religieux, ce qui est rétrograde. Un Etat laïc et démocratique se doit de laisser la liberté religieuse à tout un chacun. Dans cet objectif, le calendrier devrait être fondamentalement rénové de façon à le rendre vraiment laïque et indépendant du fait religieux qui peut subsister dans certaines parties de la société. Ce serait ainsi traiter toutes les religions pratiquées en France au même niveau. Il n'y a en effet pas de raison de favoriser une religion plutôt qu'une autre !

Pour abolir définitivement ces vestiges religieux, il faudrait commencer par supprimer toutes les fêtes calendaires de nature religieuse. Simplement un quota de jours fériés serait accordé à chacun pour être pris à sa convenance. D'ailleurs on remarquera que les vacances scolaires sont déjà établies hors du cadre religieux avec les vacances de novembre (encore appelées les vacances de la Toussaint), celles de la nouvelle année (toujours appelées les vacances de Noël), celles de février (non attachées à une fête religieuse) et celles de printemps (appelées aussi vacances de Pâques mais non attachées à la journée de Pâques). Libérées d'un calendrier imposé, les jours fériés pour fêtes religieuses seraient alors pris à volonté en fonction des traditions religieuses encore respectées ou tout simplement pour organiser une réunion de famille ou à l'occasion d'un anniversaire. Ainsi certains voudront fêter entre autres Pâques ou Noël, d'autres l'Aïd el-Kebir ou l'Aïd el-Fitr et dans le cas de familles multiconfessionnelles, les quatre !

C'est comme pour la journée de repos hebdomadaire : pourquoi le dimanche plutôt que le samedi ou le vendredi ? Pourquoi en effet laisser une religion particulière imposer ce cadencement hebdomadaire ? Chacun devrait être libre de choisir son jour dominical. De façon générale, il n'y a pas de raison que le calendrier soit imposé par une religion plutôt que par une autre, il devrait être laïcisé ! En fait le calendrier devrait pouvoir se personnaliser au rythme de chacun ou d'un groupe de personnes ou d'une entreprise ou simplement au niveau de la famille, selon les désirs de chacun et de ses intérêts tout en tenant compte des contraintes sociales liées au travail. La liberté nouvelle ainsi créée modifierait sans doute profondément les conditions de travail, elle aurait surtout l'avantage de supprimer les conflits religieux qui conduisent au fondamentalisme.

Effondrement ne veut pas dire totale disparition. Pour certains, la religion continue à apporter un certain confort spirituel. bercée par les croyances et les rites associés, la conscience oublie la question primordiale, tout devient simple, il suffit de se couler dans le cadre imposé. Pour les mystiques, c'est du pain béni : la transcendance se dévoile dans toute sa pureté, il n'y a plus qu'à essayer de l'exprimer dans la peinture ou les chants. D'ailleurs la religion a ainsi été un vecteur formidablement porteur pour l'art sous toutes ses formes. On peut regarder avec nostalgie cette époque où l'art religieux produisait de si magnifiques tableaux, des chants et de la musique capables de transporter tout un chacun vers les portes du ciel !

L'effondrement du religieux a fait implorer cet art conventionnel. Désormais tout devient possible, l'art a pris une nouvelle dimension : il s'agit d'éveiller l'attention, de bousculer le bien

pensant, de secouer le cocotier spirituel jusqu'à faire sortir la conscience de son ornière et l'obliger à faire face à la question primordiale. Et là, face à lui-même, l'homme retrouve son indépendance spirituelle. Se poser la question « Pourquoi suis-je, à quoi je sers ? », c'est le passeport vers la liberté spirituelle ! La religion annihile la possibilité de cette question, elle l'étouffe en fournissant à priori une réponse. Dans ce sens, elle est autocratique ou plutôt théocratique puisque les règles arbitraires qu'elle impose à la société sont supposées dictées par un dieu.

Et qu'en est-il des autres religions en dehors de la religion catholique ? Dans ce tableau du religieux en fin de vie, l'islam a un statut particulier. Je dirais que cette religion, par nature, ne peut pas se différencier du pouvoir temporel par opposition au christianisme qui dès l'origine a voulu une spiritualité indépendante des règles sociales et de l'Etat. Bien sûr il a fallu attendre le siècle des Lumières pour voir effectivement se réaliser cette indépendance, il n'est pas facile d'abandonner le pouvoir temporel quand on tient le pouvoir spirituel ! En maîtrisant les rouages de la vie sociale, l'islam en contrôle les faits et gestes, il est la Loi exprimée par un texte sacré que la pression sociale force à respecter, enchaînant ainsi son peuple. L'individualisme est proscrit, la Loi est ainsi faite qu'il est quasi impossible de ne pas participer aux différents rites imposés sous peine d'être montré du doigt et finalement condamné. L'islam a vécu son siècle des Lumières bien avant le catholicisme mais la société d'alors n'a pas réussi à prendre le virage qui mène à la liberté spirituelle et la créativité. La Loi islamique, en refusant d'introduire la raison dans la lecture de son texte sacré, a finalement étouffé toute velléité de se différencier.

C'est pourquoi l'islam ressent cette liberté de créer qui caractérise la société occidentale comme une agression, une menace et cela explique les poussées extrémistes extrêmement violentes qui cherchent à imposer une vision radicale, étroite des textes en vigueur. Par opposition, on remarquera que les poussées extrémistes de la religion catholique restent confidentielles. Pour cette religion, le pas est définitivement franchi, les églises ferment, la spiritualité prend son indépendance, les âmes s'envolent vers d'autres horizons. On ne reviendra jamais en arrière, du moins dans les sociétés libérales et démocratiques au sein desquelles les connaissances apportées par la science moderne se sont largement diffusées. En opposition à la quiétude apparente de la religion catholique, la violence est une tradition qui se perpétue dans l'islam. Cette religion maintient son pouvoir de contrôle sur la vie sociale et cherche par tous les moyens à imposer ses pratiques aux non musulmans ou aux musulmans moins pratiquants, en particulier à tous ceux qui se permettent de boire de l'alcool, de manger du porc ou d'oublier le ramadan. Ce faisant elle structure la société, elle règle la vie jusque dans ses moindres détails, elle impose ses lois concernant l'éducation, le droit et même la finance. Dans ces conditions la démocratie devient impossible, une telle religion ne peut être qu'une religion d'Etat et toute opinion divergente doit être réprimée. La liberté spirituelle et les valeurs laïques acquises par l'homme occidental lui rendent cette religion difficilement compréhensible.

Et pourtant l'islam possède une pureté et une simplicité spirituelle que n'a pas réussi à préserver l'Eglise Catholique. En opposition au décor d'une église généralement surchargée de statues et autres ornements sensés représenter le pouvoir de Dieu, l'architecture d'une mosquée reflète une pureté indicible comme par exemple la mosquée Bleue d'Istanbul dont les mosaïques bleues qui ornent les murs de son intérieur soulignent la spiritualité intrinsèque.

Malheureusement l'islam, par ses réactions extrémistes, est désormais vu par le monde occidental comme une religion impérialiste, dictatoriale, tout comme l'était la religion catholique au temps des cathédrales, une religion qui finalement n'a pas encore réussi son siècle des Lumières. Dans les pays où l'islamisme est poussé à l'extrême, l'homme occidental croit

voir revivre le Moyen Âge : l'appel à la prière à tout le monde apparaît comme une incongruité, le cantonnement des femmes dans un monde à part l'est encore plus, l'interdiction des écoles aux filles apparaît insupportable et de façon plus générale confier son être au bon vouloir d'un dieu dépasse le compréhensible !

Le bouddhisme ne se place pas dans ce scénario pour la bonne raison qu'il n'y a aucun dieu à adorer dans cette religion. D'ailleurs le bouddhisme n'est pas une religion, mais plutôt un ensemble de préceptes philosophiques qui tendent à développer la spiritualité individuelle. La prière n'existe donc pas dans le bouddhisme, on n'implore pas un dieu et rien n'est dit sur ce qu'il advient après la mort. Bien sûr les religions vernaculaires des pays où le bouddhisme s'est répandu ont intégré cette philosophie avec leurs dieux privés assimilant même le Bouddha historique dans leurs cultes, mais ces rites comme les moulins à prières que l'on fait tourner sans cesse en croyant que chaque tour est une prière, n'ont rien à voir avec le bouddhisme originel. En fait le bouddhisme n'apporte pas le confort spirituel d'une religion du Livre, il pousse au contraire à la recherche de soi-même. Il s'agit de s'extraire du quotidien, c'est à dire de la souffrance causée par les activités superficielles de la vie courante, les affects dérangeants, les innombrables stimulus que procure la vie sociale, enfin de tous ces soucis qui submergent la pensée et perturbent la concentration nécessaire, pour finalement acquérir une vraie liberté spirituelle.

Cette recherche de soi-même proposée par le bouddhisme au monde occidental des religions du Livre a aujourd'hui beaucoup de succès et cela s'explique par la perte du confort spirituel offert par l'église catholique. Un vide s'ouvre vertigineusement derrière la perte de ce confort et pousse s'accrocher à toute nouvelle méthode spirituelle comme à une bouée de sauvetage.

Mais que perd-on avec la disparition de la religion ? Faut-il la regretter ? Faut-il en inventer une nouvelle ? Et d'abord qu'est-ce qui disparaît ? Ce n'est pas la spiritualité qui disparaît, elle n'a jamais été aussi active. Notre conscience bourgeoise, se dilate, tout comme se dilate notre compréhension de l'univers, nous n'en pouvons plus de nous interroger, de méditer, de philosopher ! En fait c'est le cadre mis en place par la religion qui disparaît, c'est à dire les règles, les rites, les symboles dont on ne comprend plus le sens. Avez-vous jamais connu l'ennui d'une messe avec ses pauvres essais de convivialité ? Ou encore la confession que l'Eglise a préféré abandonner, perdant par-là son dernier moyen de contrôler les âmes ! Ces dernières se sont envolées, libres de toutes attaches, rêvant de découvrir des rivages plus ensoleillés, plus prometteurs.

Vous l'avez compris, ce dont nous nous dépouillons, ce ne sont pas de vieux oripeaux qui nous encomrent, mais bien plutôt des magnifiques vestiges d'une époque révolue, des vestiges que nous regardons parfois avec nostalgie. Une cathédrale n'a désormais de sens que par sa beauté intrinsèque et son ambition architecturale, la messe se réduit à celle de Noël parce qu'elle accompagne encore les rêves enfantins, la lampe rouge s'est éteinte dans les églises, les confessionnaux deviennent de sombres épouvantails que certains remplacent par leur psychologue et de toute façon il n'y a plus de prêtres pour animer ce vieux carnaval.

Mais alors comment vivre dans ce vide apparent que laisse la disparition du cadre religieux ? Comment vivre sans balises qui indiquent le chemin ? Est-ce une perte ? L'effondrement du religieux signifie-t-il la fin du monde dans un chaos incontrôlable ou bien la conquête d'une nouvelle liberté ? Des théories scientifiques voient le chaos comme une source vers un nouvel ordre. Cela va-t-il être le cas pour ce chaos engendré par la perte des repères religieux ? Ces repères avaient l'avantage de calmer l'angoisse d'être, on pouvait faire confiance, Dieu

s'occupait de tout à condition que l'on respecte certaines règles. Désormais livrés à nous-même sans plus de repères, ne va-t-il pas émerger quelque chose de nouveau, une nouvelle étape dans la conquête du monde ?

Aujourd'hui l'homme s'éparpille à la recherche de substituts. L'accélération du temps rend la vie plus active, on s'oublie dans le travail, on s'éclate dans l'infini variété des loisirs accessibles. Le monde devient ainsi un terrain de jeux, il suffit de choisir en fonction de ses intérêts et de ses compétences. Sortie du carcan religieux, la vie culturelle foisonne, on ose les expériences les plus folles, les plus abracadabrantes. L'art libéré de tout cadre imposé, de toute contrainte, de toute censure, cherche désespérément sa voie autour de la question primordiale. Dans ce vide apparent, la conscience s'exaspère, nous sommes aujourd'hui à la croisée des chemins, un peu comme aux premiers siècles après Jésus Christ. A cette époque, il y eut en effet une explosion spirituelle dans l'évolution de la conscience humaine, tout semblait possible. Les dits de Jésus avaient initié un foisonnement spirituel étonnant, des doctrines nouvelles comme les sectes gnostiques surgissaient autour de ses paroles dont on retrouve des traces dans les manuscrits de la Mer Morte appelés aussi manuscrits de Qumram. Ce n'est que progressivement, par éliminations successives, que ce foisonnement spirituel a convergé dans la doctrine chrétienne.

Ce phénomène d'implosion spirituelle se répète aujourd'hui. Dans une recherche affolée de nouvelles transcendances, il naît des sectes plus ou moins malades, parfois dérivées d'extrémismes stupides. Un communautarisme primaire se développe auprès de jeunes déboussolés. Les gourous s'en donnent à cœur joie, profitant de la perte des repères religieux, ils fascinent et canalisent les esprits faibles. Une secte représente un ensemble de personnes étroitement attachées à une doctrine. Celle-ci se constitue par opposition aux règles morales courantes et la culture qu'elle génère est dangereuse. Autant la famille apporte les valeurs nécessaires pour entrer dans la vie, autant l'inconscient sectaire, au contraire, cherche à extraire les individus de leur milieu social pour les enfermer dans un mode de pensée étroit et fermé. Suivre un gourou, c'est perdre son indépendance, perdre sa vie. Se laisser embrigader dans une secte, c'est s'enfermer encore plus que se soumettre aux croyances d'une religion.

La secte conduit donc à l'enfermement alors que l'évolution de la conscience a besoin pour s'alimenter d'une ouverture spirituelle. Une telle ouverture est nécessaire pour permettre un foisonnement de cultures. C'est ce qui se passe aujourd'hui : le choc des idées par la confrontation de différents esprits, de consciences, de personnalités intellectuelles, provoque une révolution des mœurs et tout cela nous emmène vers un futur dont nous maîtrisons mal les contours.

A ce stade de la réflexion, il est nécessaire de prendre conscience que notre civilisation, notre évolution culturelle, a atteint un point tel de sophistication qu'il n'est pas pensable qu'un seul homme puisse ouvrir une nouvelle perspective, dessiner un nouveau but, préciser un cadre de pensée comme a pu le faire Jésus. Tout cela ne peut venir que d'un réseau complexe de mémoires entrelacées. Le communautarisme n'a aucun avenir, les dérives sectaires non plus. Il se passe un phénomène autrement plus ambitieux qui s'appuie sur une transformation profonde de la société et qui implique un élargissement mondial de la spiritualité.

L'effondrement du religieux dans les sociétés occidentales signifierait donc une mutation majeure de l'homme ? Oui ! Cet effondrement du religieux auquel nous assistons révèle une mutation majeure de l'homme. Non pas une mutation biologique, mais une mutation culturelle, sociétale.

En quittant la ruralité pour se rassembler dans les villes, l'homme a perdu un certain contact avec la nature, il a oublié ce respect si nécessaire envers tout ce qui vit, il a écarté ce sentiment

d'humilité que l'on se doit d'avoir devant le simple fait d'exister. La nature n'étant plus là que pour être asservie, industrialisée, l'homme a perdu la source du divin.

Dans la société des villes, porté par une frénésie de créativité, l'homme a acquis un sentiment de liberté inconnu jusqu'alors et dans cette liberté il s'est découvert une conscience personnelle, une conscience solitaire. La religion est une affaire de groupe, les rites sont faits pour assembler les gens et les faire communier ensemble. La religion n'aime pas les hommes solitaires qui mènent leur chemin indépendamment des autres. Dans un pays musulman, si vous ne faites pas le ramadan comme tout le monde, vous êtes mal considéré ! La religion veut le partage, le don de soi aux autres, elle ne supporte pas le quant-à-soi. Alors lorsque l'homme, dans un trop plein de spiritualité, fait implorer les rites et laisse sa conscience s'ouvrir, la religion est dépassée, elle s'évapore. La découverte de ce sentiment de liberté, d'individualité, rend l'homme ivre de lui-même et les conséquences sont inimaginables.

L'une des conséquences de cette ivresse d'être est un besoin accru de spiritualité. La dégénérescence du religieux et de ses rites ouvre un espace jusqu'alors confortablement rempli par la croyance en la transcendance d'un Dieu tout puissant. On voit ainsi la religion s'éparpiller en une multitude de mouvements religieux sensés apporter ce confort. C'est surtout la religion catholique qui est impliquée dans cette sorte d'implosion, l'islam restant encore trop structuré socialement, le judaïsme trop fermé sur son peuple élu et les autres religions trop exotiques. Cette implosion provoque le surgissement d'une myriade de communautés diverses dont le Renouveau charismatique et le Pentecôtisme sont les principaux, toutes s'appuyant sur l'Évangile. Ces communautés cherchent à apporter la spiritualité que l'Église Catholique traditionnelle ne semble plus capable de fournir.

Mais cette effervescence communautaire n'est pas une réponse pertinente à l'effondrement du religieux. Ce n'est qu'un pis aller qui peut satisfaire certains mais n'apporte pas de solution à la question primordiale. L'individualisme qui triomphe dans notre société démocratique et laïque a besoin d'une profondeur que n'ont pas tous ces petits mouvements communautaires. Remplacer des rites et des croyances par d'autres plus personnalisés ne sont finalement que des médicaments simplistes pour soigner ce mal-être insidieux qui ronge la conscience.

Cette inquiétude, ce vide spirituel, se reflète sur l'évolution de la création artistique. L'art jusqu'alors contenu par le modèle religieux a implosé dans tous les sens, une frénésie d'être, de vivre, s'est emparée des esprits, chacun à son niveau bien sûr. Le beau comme symbole de pureté et de croyance est ainsi remis en question, on cherche à pousser l'esprit dans ses retranchements, il s'agit de le provoquer, de le mettre à nu face à ce qu'il croit être.

La mutation en cours s'exprime aussi dans la libération des mœurs. L'abandon des croyances et des rites religieux a réhabilité l'homme avec le sexe que la religion cherchait désespérément à étouffer. La transcendance s'acclimate mal avec l'animalité du sexe et la plupart des religions se sont toujours efforcées d'occulter cette partie « honteuse » de l'homme. La jouissance que procure l'acte sexuel était simplement admise pour les besoins de la procréation mais il ne s'agissait pas de sortir de ce cadre étroit. Cette horreur religieuse de la pulsion sexuelle a souvent conduit à la mise en pénitence du corps, tout était bon pour le punir d'être. Chez certains ermites ou moines, cela pouvait même aller jusqu'à l'auto flagellation pour se punir d'une simple érection durant la nuit, sans compter les jeûnes extrêmes et autres mutilations. Le corps n'avait pas droit de cité, il n'était qu'un support méprisable pour l'âme divine qu'un Dieu improbable nous avait attribuée et la partie sexuelle de ce corps une honte permanente.

C'est que rien ne résiste à la puissance du sexe chez tout être vivant, même si la mort peut s'en suivre pour le mâle comme c'est le cas chez certains insectes comme les mantes religieuses. Apparue il y a des millions d'années dans les premières formes du vivant, d'abord chez les

plantes puis chez les premiers animaux, la différenciation sexuelle représente le fait majeur qui a animé l'évolution biologique jusqu'à aujourd'hui. Sans sexe, la diversité extraordinaire du vivant n'existerait pas. Il y a là une force biologique excessivement puissante qui peut mener à des actes souvent incompréhensibles par la raison mais qui représente pourtant le moteur de la vie animale. Par cet aspect biologique, le sexe nous rappelle sans cesse notre animalité sans que nous puissions nous en défaire. Quoique que nous fissions, l'homme désirera toujours la femme et la femme se complaira dans le désir de l'homme.

Les religions ont vu dans cette puissance du sexe une dépendance insupportable de l'esprit. D'où d'ailleurs ce besoin de toute religion de punir les femmes du désir que les hommes en ont en les asservissant, en cherchant à réduire leur liberté de jouir dans le plaisir du sexe. En étouffant les femmes, la religion cherche à sublimer le besoin sexuel des hommes afin d'élever leur esprit vers la transcendance de Dieu. A l'homme seul est donné le pouvoir de servir Dieu, la femme n'a le droit que de servir l'homme, elle doit rester confinée dans sa condition de pécheresse comme Marie-Madeleine ! Ainsi dans une église et encore plus dans une mosquée, une femme doit être couverte de la tête aux pieds afin de ne pas susciter ce désir animal que l'homme ne peut pas contrôler. L'esprit refuse cette animalité, son seul souhait est de la sublimer. Ce fut la démarche de nombreux mystiques, ermites ou moines.

La libération de la femme est la plus visible manifestation de cette réhabilitation du corps. La religion avait créé une fracture entre le corps et l'âme qui était sensée l'habiter, cette fracture se résorbe laissant sa liberté au plaisir sexuel. Cela se traduit d'ailleurs par la disparition des carrières monacales, les abbayes ferment ou deviennent des musées, personne n'est plus intéressé par un tel retrait de la société. Il n'est plus question de martyriser son corps pour mieux en extraire l'âme qui se cache dedans ! Au contraire nous cherchons désormais à faire exprimer à ce corps tout ce dont il est capable, que ce soit dans des expériences sexuelles les plus aventureuses ou par utilisation de drogues psychédéliques ou dans le sport. Nous vivons une civilisation du corps.

Cela se traduit aussi par cette liberté amoureuse que connaissent aujourd'hui les jeunes. La disparition progressive du mariage et de son concept de sacrement en est une conséquence évidente. On se met en couple simplement parce qu'on se sent bien ensemble et si cette impression se confirme, on démarre une famille. Faire l'amour fait partie des plaisirs du corps et quand ça vient, quand l'occasion se présente, pourquoi ne pas en profiter ! C'est là une expression naturelle du corps qu'il serait aujourd'hui absurde de réprimer. Si le mariage tombe en désuétude, c'est précisément pour cette raison, le mariage étant sensé marquer par un engagement solennel la consommation tant attendue du désir mutuel. L'acte d'amour étant considéré comme un acte de procréation, les rites le contraignaient dans un cadre moral strict, concept que l'individualité émergente de la conscience ne supporte plus. Un tel engagement avait peut-être un sens dans le cas de mariages arrangés hors de tout amour ou même de désir physique, il s'agissait alors d'un contrat matrimonial passé entre deux familles, mais aujourd'hui il apparaît inconcevable de séparer la spiritualité de l'amour du désir physique. L'un va nécessairement avec l'autre et si l'un ou l'autre ne convient plus, le couple se sépare.

Cette libération des mœurs modifie la morale jusqu'alors imposée par le religieux. Des règles nouvelles émergent constituant petit à petit une nouvelle culture, la culture du corps. Des actes autrefois réprimés sont aujourd'hui admis et même normalisés. Qu'il semble loin le temps où la morale limitait la pulsion sexuelle à la simple procréation ! Et pourtant c'était hier ! Je me rappelle encore quand, enfant, je devais subir la confession hebdomadaire auprès de l'aumônier du lycée, confession qui incluait nécessairement un aveu sur des pensées dites « honteuses » dont je ne comprenais pas bien le sens ! Inimaginable aujourd'hui ! Le sexe est devenu un élément essentiel dans la culture du corps, l'inavouable a disparu.

Une nouvelle vie apparaît désormais, une vie plus libre. Il n'est plus question de se laisser imposer une morale au nom de quelque croyance que ce soit et surtout pas de martyriser son corps sous prétexte qu'on n'arrive pas à maîtriser son animalité ! D'une certaine manière on assiste ainsi aux retrouvailles du corps et de l'âme, mais cette retrouvaille n'est pas rétrograde, au contraire. Aimer son corps, cultiver ses possibilités physiques, profiter de tous les plaisirs qu'il peut fournir jusqu'à finalement considérer le sportif comme une idole, n'est-ce pas là retrouver la philosophie grecque antique ? Quoiqu'il faille sans doute moduler cette appréciation : la culture du corps que pratiquaient les Grecs avait une connotation religieuse alors qu'aujourd'hui le corps est plutôt considéré comme une machine dont on attend un rendement efficace et le plus de plaisirs possibles !

Le chasseur et le fermier connaissaient la vie animale comme une source d'approvisionnement de nourriture ; aujourd'hui la majorité de la population a migré dans les villes, la source de la nourriture est le super marché avec ses produits déjà tout préparés et bien enveloppés de plastique. Avec l'urbanisation, un fossé s'est créé entre l'homme et la nature, l'homme citadin voit la nature comme un espace de détente et oublie qu'il est lui-même un animal parmi d'autres. Cela change la vision que l'esprit a de son corps, ce n'est plus quelque chose de méprisable parce que dénué de conscience, au contraire le corps est désormais reconnu capable de nourrir l'esprit en devenant source de plaisirs toujours plus vivaces, plus violents, plus extrêmes, il faut donc en profiter au mieux tant que c'est possible !

Il faut à ce point de notre promenade dans le jardin secret de la conscience aborder le sujet de l'amour et du don de soi. Peut-être est-ce là le vrai sens du divin, peut-être est-ce dans ces sentiments proprement humains que s'exprime le mieux le besoin de religion. L'amour en tant que désir mutuel de l'un vers l'autre est bien sûr fondamentalement lié à l'attirance sexuelle purement animale qui en est la source. Mais il y a l'autre face de l'amour et celle-ci est purement spirituelle. Le vrai amour tel que le conçoit la conscience est double : la partie animale joue le rôle d'excitant, de catalyseur au chant véritable de l'amour, c'est à dire sa partie spirituelle. Quand la fusion spirituelle accompagne la fusion sexuelle animale du couple, alors ce qu'on appelle amour atteint une plénitude merveilleuse qui pourrait s'assimiler à une transcendance divine. Bien sûr il est rare d'arriver à une telle plénitude, ce ne sont en général que des éclats de jouissance qui jaillissent comme un feu d'artifice et que l'on gardera en mémoire jusqu'à la mort comme des diamants que l'on voudrait désespérément renouveler. Il y a quelque chose de miraculeux dans la puissance de ces éclats de jouissance spirituels, quelque chose de tellement fort qu'on n'aurait jamais imaginé être capable de les produire. De là vient peut-être ce besoin de foi dans une transcendance qui ne peut se décrire, seulement se penser comme un don de soi. La plénitude que peut atteindre parfois l'amour ne peut s'expliquer dans la réalité courante des choses ou des idées. Mais la foi qu'on pressent derrière cette plénitude ne peut être limitée à un besoin, elle est beaucoup plus qu'un besoin, elle est l'expression d'une force créatrice qui vient du cœur même de la conscience. Par l'acte d'amour, l'homme se donne entier à son rêve de transcendance.

La religion ne serait-elle pas alors qu'un simple outil au service de cette force créatrice qui nous pousse à être ? Et dans ce cas, serait-elle capable d'évoluer pour s'adapter au besoin spirituel d'aujourd'hui ? Mais si c'était vrai, pourquoi faudrait-il tant de religions différentes ? Leur multiplicité même constitue un signe caractéristique de leur archaïsme. En effet pourquoi choisir l'une plutôt que l'autre ? Pourquoi ce Dieu plutôt que Celui-là ? En général, il n'y a pas de choix à faire, la religion est transmise comme un héritage entre générations et il n'y a pas lieu de se poser de questions. Mais alors cette multiplicité ne trahit-elle pas une dépendance avec

L'héritage culturel d'un peuple, une religion ne serait-elle pas simplement le reflet de l'histoire culturelle d'une société plutôt qu'une transcendance supposée capable de nourrir le besoin spirituel de la conscience. Les trois grandes religions monothéistes utilisent le même Dieu, font référence au même texte biblique, seuls les rites diffèrent et pourtant la simple idée d'un rapprochement oecuménique reste impensable malgré quelques volontés vertueuses ! C'est dire à quel point elles dépendent de leur histoire et se désintéressent de l'objet même de leur existence !

En fait, il faut bien l'admettre, la religion agit comme un frein à l'évolution spirituelle de l'homme. Pour progresser dans la connaissance de ce qu'il est, l'homme n'a qu'une solution : se libérer des croyances et des rites dont il a hérités. La règle de vie de tout un chacun devrait être cette phrase du Dhammapada : « Ceux qui sont attentifs ne meurent pas, les inattentifs sont déjà morts. »

L'homme démultiplie son pouvoir grâce à ses connaissances scientifiques, il devient de plus en plus un « homme créateur ». Bientôt il saura maîtriser l'évolution biologique du vivant, éliminant ainsi le hasard qui en est le moteur essentiel. Les perspectives que cela ouvre sont immenses et défient toute morale. Que serons-nous demain ? Cela donne le vertige. Pour répondre à cette inquiétude, il faut sans doute retrouver ce qui faisait le cœur de la religion, son essence originelle, c'est à dire la question primordiale. Il me semble que la pensée religieuse, débarrassée de ses appendices théologiques, possède tout ce qu'il faut pour amener les êtres humains à réaliser ce qu'il y a de plus humain en eux et ceci à un tel degré que l'ère de « l'homme créateur » puisse approfondir encore plus l'existence consciente et intelligente en direction de modes collectifs d'être dont nous ne pouvons encore avoir aucune idée.

Le futur de l'homme est entre nos mains, aussi bien sous l'aspect culturel et sociétal que l'aspect biologique. Pour cela nous devons nous éveiller, être curieux de tout et ne jamais nous endormir sur les coussins confortables de la religion. L'art joue un rôle fondamental dans cet éveil, l'art sous toutes ses formes, celui dont le regard suggère des traces d'immanence, c'est à dire qu'il contient en lui-même ce qu'il veut exprimer sans chercher à glorifier une figure symbolique. Ce sont ces traces qui font penser que l'univers ne peut pas être vide, livré au hasard, sans but. Ce sont ces traces qui introduisent cette notion essentielle d'un univers en devenir permanent, un univers en perpétuel état de transition vers un « toujours-plus-être ».

Dans ce sens, nous devons développer notre conscience individuelle et la faire participer du mieux que nous pouvons à une conscience collective en devenir. Il ne s'agit pas de se retirer dans une grotte perdue comme un ermite mais bien plutôt de participer à ce flamboiement de communications que permet aujourd'hui la technique. Si le cerveau et donc la conscience doivent se développer, ce ne peut être qu'en mettant en commun toutes nos ressources dans un réseau complexe d'échanges de toutes sortes. C'est là le sens de l'évolution aujourd'hui, une évolution de la pensée qui s'accélère de façon vertigineuse et dont il est bien sûr illusoire de vouloir simplement en discerner les contours.

Il n'est plus besoin désormais de chercher à cacher la mort en faisant miroiter aux yeux de gens crédules des espoirs farfelus de survie au Paradis. La mort est un besoin naturel de l'évolution biologique au même titre que le sexe, sans la mort les processus biologiques nécessaires ne pourraient plus fonctionner. En fait ce n'est tout au plus qu'un événement biologique de la vie, le dernier événement que nous vivons certes mais un événement non décisif pour donner un sens à la question primordiale. Celle-ci mérite mieux et c'est dans l'évolution de la conscience que nous devons chercher. La mise en réseau de celle-ci ouvre des perspectives étonnantes qui pourraient décupler le pouvoir créatif de l'homme.

Finalement il faut bien l'admettre, ce vieux manteau de la religion n'est plus d'actualité. Bien sûr il nous protégeait agréablement des affres posées par la mort, mais en l'ôtant nous allons peut-être donner un nouveau souffle à l'évolution spirituelle et découvrir au plus profond de la complexité humaine des raisons nouvelles pour s'accommoder de cette fameuse question primordiale.

Outre l'évolution de la conscience qui exige désormais une spiritualité ouverte, ainsi que l'accroissement fantastique des connaissances, il y a une troisième raison à l'effondrement du religieux : c'est la découverte de la finitude du monde. Les religions sont apparues dans les grottes avec le sentiment d'immuabilité. Dieu était éternel comme le monde et la Terre était au centre du monde. Ce sentiment a perduré longtemps, il est devenu la racine même des religions, mais désormais il est déstabilisé par la découverte que l'univers a un commencement apocalyptique et nécessairement une fin tout aussi apocalyptique. Avec le concept d'immuabilité, la religion offrait un manteau spirituel dans lequel on pouvait s'envelopper en toute confiance, la mort devenait simplement un but dont il fallait travailler le chemin d'accès afin d'accéder au Paradis. La découverte de la finitude du monde met en pièces ce manteau de confiance. Notre Terre est devenue un minuscule point banalisé dans un univers qui s'agrandit de plus en plus vite. Trop petite pour notre espèce envahissante, cette Terre s'épuise et se pollue graduellement au point qu'il faut l'entretenir comme un jardin précieux avec tout le soin possible pour prolonger sa survie ! Rien que ce sentiment rend toutes les croyances ancestrales absurdes !

Par quoi va-t-on les remplacer ? C'est là que surgit le concept de « l'homme créateur » que nous introduisons dans le chapitre suivant.

L'homme créateur face à la finitude du monde

La pensée ne doit jamais se soumettre, ni à un dogme, ni à un parti, ni à une passion, ni à un intérêt, ni à une idée préconçue, ni à quoi que ce soit, si ce n'est aux faits eux-mêmes, parce que, pour elle, se soumettre, ce serait cesser d'être.

Henri Poincaré

Le Progrès est une Force et la plus dangereuse des forces. Il est la Conscience de tout ce qu'il est et de tout ce qu'il se peut. Dût-on exciter toutes les indignations et heurter tous les préjugés, il faut le dire, parce c'est la vérité : être plus, c'est d'abord savoir plus.

André Comte Sponville, *Du corps.*

C'est après avoir éteint la lampe rouge du Saint Esprit que j'ai pris conscience de la finitude du monde. C'est là, je crois, un corollaire de l'effondrement du religieux couplé avec l'accélération vertigineuse du temps.

Imaginez seulement la vision de l'homme il y a deux ou trois siècles. Ou mieux encore à l'époque de l'empire romain ou encore plus loin en arrière à l'homme des cavernes. Pour ces gens là le monde était tout simplement statique, immuable, hors du temps. Même au 18^{ème} siècle, la théorie de la gravitation d'Isaac Newton formalise le mouvement des planètes et dévoile un système cosmologique immuable dans lequel le temps n'intervient pas. Il aura fallu d'autres révolutions scientifiques, comme la théorie de la relativité et la découverte de la mécanique quantique, pour que le temps acquière une dynamique et devienne un élément créateur.

L'homme préhistorique devait voir la Terre comme un monde sans fin. Ses migrations lui faisaient découvrir de nouveaux territoires de chasse, c'était l'aventure dans une nature hostile où il fallait se méfier de tout. Plus tard, dans l'Antiquité, la Terre était plate, sans bord, infinie. Puis cette croyance fut contredite par les observations astronomiques et le modèle d'une Terre sphérique s'imposa. Devenue ronde, il fallut encore qu'elle perde son statut de centre de l'univers pour finalement être ramenée à un minuscule point perdu avec son étoile dans un coin de la Voie Lactée parmi des centaines de milliards d'autres étoiles. Ce n'était pas fini, il a encore fallu découvrir que notre Voie Lactée n'était qu'une galaxie perdue parmi d'autres centaines de milliards d'autres galaxies. Et encore ce n'est que l'univers observable, celui dont les confins sont déterminés par l'âge de la lumière que nous recevons. Sur l'univers réel, nous ne pouvons faire que des hypothèses, mais on peut l'imaginer fantastiquement grand !

Peut-être est-ce en réaction à cette immensité fabuleuse que, à l'échelle de l'homme, l'univers semble se rapetisser. Nous avons bien réussi à atteindre la Lune et peut-être un jour Mars, mais il y a peu d'espoir que nous accédions un jour à des planètes hors du système solaire. Tous ces amas de milliards d'étoiles et de planètes semblent inaccessibles à notre génie. Plus nous prenons conscience d'un univers toujours plus grand, plus nos perspectives de conquête se réduisent !

J' imagine la volonté qu'il a fallu à Christophe Colomb quand il a fait voile sur l'océan Atlantique en espérant trouver un nouveau passage vers les Indes. Jamais personne dans les milieux fréquentés par Colomb ne s'était encore risqué dans une telle entreprise. Et que dire des

premiers hommes qui commencèrent à cultiver des champs de blé sur la presque île de Manhattan ? Pouvaient-ils imaginer ce que leurs fermes et leurs vaches allaient devenir ? Cette recherche de l'aventure, cette volonté de conquête, ce besoin de s'approprier toutes les ressources de la Terre, c'est bien une caractéristique de l'homme qui le distingue définitivement de l'animal.

L'époque des grandes conquêtes fut certainement une époque fabuleuse. Des territoires nouveaux étaient découverts, conquis, colonisés. C'était l'époque où l'Occident commença à inventer la croissance au détriment des autres peuples que leur culture condamnait à l'immobilisme. La révolution industrielle qui suivit fut déterminante pour assurer le succès et conséquemment le déferlement de la vague occidentale sur le reste du monde. A ce moment là dans l'histoire des hommes, les ressources de la terre apparaissaient infinies. Il suffisait d'inventer la façon de se servir pour prendre ce qu'on voulait, ce fut l'immense succès de la période industrielle. Avec la découverte de l'électricité, du charbon puis enfin du pétrole, l'homme avait à sa disposition une énergie abondante, son ingéniosité se démultipliait, tout semblait possible !

Pourquoi cette révolution industrielle est-elle survenue en Europe et non pas en Asie par exemple ? Pourquoi l'Occident a-t-il ainsi réussi à imposer son modèle et ses valeurs au reste du monde ? Le christianisme, source de créativité, a certainement joué un rôle dans ce processus, par rapport à d'autres civilisations. En séparant définitivement le spirituel et du temporel, en libérant la pensée créatrice des contraintes d'un texte sacré, incréé pour certains, il a permis à la raison de se développer en dehors de toute contrainte dogmatique. En ouvrant la conscience au concept de libre arbitre, il a initié le moteur sous jacent à toute révolution, il a libéré l'homme des coutumes et des traditions, il a permis l'individualisme qui a incité l'homme à remettre en question ses connaissances, suscitant ainsi un esprit de conquête, de dépassement de soi. Ce fut sans doute l'apport principal de Saint Augustin lorsqu'il déclara l'homme responsable de lui-même tandis que l'islam préfère tout mettre sur le compte de Dieu, introduisant ainsi un fatalisme réducteur ! Le christianisme est ainsi à l'origine de l'humanisme, concept qui met l'homme au centre de tout en lui donnant une valeur, ce qui a permis à la raison de se libérer des contraintes imposées par la religion catholique et a favorisé la recherche de nouvelles connaissances hors de toute croyance. L'homme occidental, par son humanisme, ses découvertes et ses inventions, a ainsi pris possession de la Terre entière en imposant sa culture, son économie, ses valeurs démocratiques.

Après Christophe Colomb, d'autres hommes se lancèrent dans de grandes expéditions navales et terrestres, des immenses territoires furent conquis et occupés jusqu'à ce qu'on finisse par connaître le moindre recoin de la Terre. Même les pôles furent atteints aux prix d'efforts insensés à une époque où on n'imaginait pas les possibilités techniques d'aujourd'hui. Mais il fallait être le premier, poussé par l'esprit de compétition inhérent à la nature humaine. Oui, vraiment cette époque était l'époque des mirages, la Terre s'offrait à ceux qui rêvaient d'aventures, tout semblait possible. C'était l'époque aussi des grandes inventions, l'ingéniosité humaine semblait sans limites.

Ainsi au fil des découvertes, la Terre perdit son mystère. Elle se rapetissa. Le développement des transports, l'avènement de l'avion, l'explosion des télécommunications ont mis chaque point de la Terre presque à portée de main ! La volonté d'aventure demeure, mais la Terre devient trop petite ! Il faut chercher ailleurs pour satisfaire ce besoin de conquête qui ne s'étouffe pas facilement. D'ailleurs sans l'expression de ce besoin, la conscience ne pourrait plus vivre. Comment pourrait-on se passer du pouvoir enivrant de découvrir, de connaître de

nouveaux savoirs ? L'homme, dès le moment qu'il a acquis une conscience, a voulu maîtriser la nature et non plus en être dépendant, même si cela reste un rêve jamais réalisé !

Ainsi le rétrécissement de notre Terre n'a pas éteint pour autant cette volonté de découvrir, de s'approprier le monde. C'est à un tel point que l'on a monté la fameuse expédition sur la Lune pour un coût faramineux. Un challenge politique sans doute, juste pour marquer le coup à l'époque de la guerre froide, mais quand même cela trahit ce besoin de conquête inhérent à l'homme, même si l'intérêt scientifique reste finalement discutable. D'ailleurs l'attrait de la Lune s'est éteint aussi vite qu'un feu de paille et la fameuse phrase prononcée par Neil Armstrong en débarquant sur le sol lunaire « un petit pas pour l'homme, un grand pas pour l'humanité » sonne creux aujourd'hui. La Lune reste inhabitée et les retombées scientifiques sont maigres par-rapport au prix payé. On rêvait alors de coloniser l'univers, la prochaine étape était Mars, mais il a bien fallu revenir à des projets plus réalistes, plus concrets comme envoyer de simples sondes ou des robots explorateurs. Débarquer sur Mars coûterait très cher pour un intérêt discutable, quant aux autres planètes hors du système solaire, éventuellement habitables, que nous commençons à découvrir en étudiant les déformations des rayons lumineux qui les frôlent, elles sont tout simplement inaccessibles. Les distances à parcourir dépassent largement l'échelle de notre temps de vie.

Paradoxalement autant le monde tel que nous le voyons, c'est à dire celui où l'homme s'est développé avec tant de succès, apparaît aujourd'hui petit, fermé sur lui-même, autant l'univers réel devient démesuré. D'abord cet univers croît sans cesse à une vitesse toujours plus grande. Plus les étoiles sont loin de nous, plus leur vitesse d'éloignement s'accélère ! Ensuite les derniers modèles théoriques montrent qu'il y a vraisemblablement une infinité d'univers, chacun différent parce que créé avec des conditions initiales autres que celles qui sont à l'origine du nôtre.

Il y a là une absurdité apparente : plus l'univers s'ouvre à notre connaissance, plus notre espace de vie semble se rétrécir ! Cet immense univers, dont nous découvrons l'histoire en observant des flux de photons très anciens parce que venus de lointaines galaxies, nous enferme de plus en plus sur notre petite Terre. La minuscule partie éventuellement accessible de cet univers, c'est notre système solaire. Il n'est pas question d'en sortir et à l'intérieur de ce système solaire, les autres planètes semblent trop hostiles pour abriter la vie même si certaines comme Mars ont pu l'abriter il y a quelques millions d'années. Pourtant notre espèce biologique croît sans cesse, déjà 7 milliards d'hommes, peut-être 10 milliards au cours du siècle. Limités à notre planète Terre, nous sommes obligés de constater qu'elle devient trop petite pour supporter la croissance de l'espèce humaine ; à trop l'exploiter nous la polluons et l'asséchant de ses ressources vitales. Il faut désormais la soigner comme on soigne son jardin si on veut la maintenir habitable pendant encore quelques milliers d'années.

Il y a un abîme entre ces deux visions, celle de notre minuscule monde désespérément fini où nous vivons et celle d'un univers peuplé de milliards d'étoiles dont chacune s'éloigne de plus en plus vite de l'autre. Clairement la religion dont l'objectif était d'adoucir la peur existentielle de l'homme ne suffit plus face à une telle découverte, des barrières cèdent, les rites se ridiculisent, les croyances ancestrales s'estompent et le vertige que nous ressentons nous entraîne bien au-delà de ce que pouvaient imaginer les Pères de l'Eglise au début de l'ère chrétienne.

Mais plus que le vertige procuré par les connaissances que l'homme a acquises sur l'univers et plus que les dangers d'une exploitation déchaînée des ressources terrestres dont nous connaissons désormais les limites, c'est l'urbanisation de l'homme qui a tout bouleversé. Il y a seulement quelques siècles, la société était essentiellement rurale, les saisons et les fêtes

religieuses cadençaient le temps, les enfants reprenaient le travail des parents, tout se répétait, le futur semblait sans fin. C'était l'éternel retour...

Le développement économique a poussé les gens dans la ville et ce faisant les a mis au cœur de la dynamique de la civilisation. Nous sommes là en présence d'un fait majeur qui a profondément modifié la vision que l'homme peut avoir de lui et des autres, c'est à dire sa conscience. L'urbanisation, la vie en société organisée, est un phénomène propre à l'homme, il n'a rien à voir avec la vie sociale des hyménoptères. Il y a dans l'urbanisation humaine une force spécifique décidément distincte de sa base biologique et cette force, c'est la culture et sa conséquence, la conscience. La nature humaine possède deux aspects fondamentalement différents : le premier est de nature biologique, c'est la partie animale de l'homme qui procède des règles génétiques. Le deuxième est la conséquence du développement de l'intelligence, c'est à dire la capacité à avoir un comportement culturel hautement malléable. C'est ce deuxième aspect qui est à l'origine de la multiplicité des civilisations que l'homme a pu inventer.

L'urbanisation de l'homme est à l'origine des premières civilisations. On touche ici le cœur du débat : l'échange et le partage de l'information constituent le cœur de la créativité humaine, c'est la source de l'évolution de la conscience indépendamment de l'évolution biologique de l'espèce, comme on le verra plus loin. L'éparpillement des gens dans la campagne ne permettait pas la communication culturelle qu'autorise la ville surtout à l'époque où la télévision n'existait pas encore, l'économie était une économie rurale, centrée sur le village. L'urbanisation a permis un accroissement spectaculaire de l'économie. L'effet de boule de neige s'est ensuite amplifié au point qu'une panne de croissance pourrait mettre en question le modèle économique actuel. Il est d'ailleurs probable que ce modèle évolue de lui-même sous la pression des événements en se libérant du facteur croissance économique au profit d'autres paramètres, d'autres valeurs.

Mais l'urbanisation a aussi eu des conséquences sur le mode de vie. Elle a coupé l'homme de la nature où il vivait, lui faisant petit à petit oublier son animalité. Comment percevoir le divin qui est le fondement des religions quand tout devient artificiel, modelé par l'homme pour son propre plaisir. La vision de la nature aussi a changé, elle devient un lieu de loisirs et doit s'adapter à cette fonction, d'ailleurs l'homme n'hésite pas à la modeler, la martyriser à cet effet. Vous n'avez qu'à visiter une station de ski par exemple pour comprendre ! Je connais un petit vallon adorable dont l'accès est (ou plutôt était) défendu par une gorge étroite où coulent les avalanches de neige. Mon père me parlait de son émerveillement quand, après avoir peiné dans cette gorge sauvage, on arrivait dans ce petit vallon. Aujourd'hui il ne reconnaîtrait rien de ce qu'il a aimé ! Le vallon est tout bouleversé, les arbres arasés, les pentes redessinées, tout cela pour les besoins du ski !

La nature devient un objet manipulable, contrôlable au point qu'on se demande parfois comment cela se fait-il que l'homme n'ait pas encore acquis la technologie adéquate pour maîtriser la météorologie. Quoi de plus insupportables que ces cyclones qui bouleversent notre espace de vie ! Même la pluie devrait pouvoir être fournie à la demande ! Notre génie ne supporte plus ces phénomènes incontrôlables, au diable la contingence, la nature doit se soumettre à notre volonté ! D'ailleurs c'est sans doute ce qui arrivera un jour...

La nature nous commandait et nous obéissions, à présent l'ordre est inversé, c'est nous qui voulons imposer notre volonté. Ce changement de paradigme a une conséquence : nous sommes appelés à nous créer de plus en plus nous-mêmes.

Ce sentiment de dominer la nature a conduit l'homme à s'identifier comme un être à part, supérieur à tout ce qui existe, capable de conquérir tout ce qui semble inaccessible. L'homme est devenu créateur, désespérément créateur, follement créateur. Cette volonté de création l'a entraîné dans une spirale infernale. Plutôt que de répéter d'une génération à l'autre les mêmes

gestes, l'homme a investi tous les domaines où son intelligence pouvait s'exprimer, aussi bien la recherche scientifique que la création artistique. L'accélération de cette force de création l'a alors poussé à se libérer des dogmes anciens sensés gouverner la vie de tous les jours. Ainsi plutôt que de confiner l'art dans la représentation de symboles représentant la soumission à un monde considéré comme divin, l'homme a fait sauter les barrières permettant ainsi à son imagination d'accéder à tous les excès.

Aujourd'hui l'homme a envahi toute la terre au détriment des autres espèces (animales ou végétales). L'effet créateur suscité par cette conquête transforme la partie culturelle de son cerveau, celle qui ne dépend pas de l'évolution biologique, et lui fait prendre conscience d'une liberté jamais atteinte jusqu'alors. Avec cette prise de conscience, les dieux n'ont plus raison d'être, ils tombent tout simplement en désuétude.

Cet état des lieux que nous venons de brosser laisse apparaître une évolution culturelle majeure de l'homme et ceci indépendamment de son évolution biologique, laquelle suit un autre temps. Un homme nouveau est en train de naître, un homme créateur, un homme qui se veut maître de lui-même, dominateur et dont le potentiel défie le sens. Pourtant il apparaît si faible, si petit face aux défis que pose désormais le monde. Le religieux ne peut plus rien pour lui. Les dieux se sont évaporés, sublimés, anéantis devant l'émergence de cet homme nouveau, l'homme créateur. Mais cette évaporation des dieux, plutôt que laisser un vide angoissant, ouvre de nouveaux horizons. Des barrières s'effondrent, des créations inimaginables à l'époque où les dogmes imposaient leurs lois deviennent possibles, la recherche scientifique nous pousse vers les confins de l'univers et emballe notre soif de savoir. Nous vivons là une mutation fondamentale dont les perspectives donnent le vertige et dont il est bien sûr impossible de seulement imaginer les conséquences.

L'évolution culturelle se fait dans un bouillonnement de créativité où seul, apparemment, le hasard domine. Car il ne faut pas se faire d'illusion, malgré notre volonté de tout maîtriser, nous ne maîtrisons rien ! Qui aurait imaginé, il y a seulement vingt ans, l'invention d'Internet et son pouvoir de communication ? C'est pour cela qu'il est difficile sinon impossible de prévoir le devenir de l'humanité. Seules les générations futures pourront constater le résultat de la créativité humaine, elles se désoleront alors de l'inconséquence ou se féliciteront de la prévoyance des générations précédentes.

En l'état actuel des connaissances, il est facile d'imaginer la fin de la civilisation tout simplement parce que la Terre va s'épuiser par manque de ressources. L'homme lui impose des besoins toujours plus importants sans trop se préoccuper de la dégradation qu'il provoque inéluctablement. Il y a des faits incontournables sur lesquels butte le développement de l'humanité. Par exemple il apparaît tout simplement impossible que tous les pays rattrapent le niveau de vie des pays occidentaux, il faudrait deux ou trois Terres pour cela !

De la même manière la poursuite de la croissance telle que nous la chiffrons aujourd'hui ne peut conduire qu'à une impasse, sans parler de l'expansion incontrôlée de la population humaine. On pourrait voir dans cette impasse, dans cet épuisement prévisible de notre planète, une finitude et imaginer la disparition progressive de l'espèce humaine. Ce serait une erreur. L'hypothèse d'un épuisement prochain de notre planète ne tient pas compte du pouvoir créateur de l'homme. Les ressources consommées ne seront plus les mêmes demain, nous évoluons vers un système informationnel où les services comptent plus que la matière. Des signes laissent présager cette évolution comme les mines de charbon qui disparaissent ou les aciéries avec leurs hauts fourneaux qui ferment. D'autres techniques, d'autres ressources apparaissent que l'on n'envisageait pas auparavant, des solutions se préparent dans les laboratoires de recherche que l'on est incapable encore d'imaginer. Et surtout l'interconnexion

humaine se développe de façon vertigineuse. Les réseaux sociaux en sont un des éléments mais ce qui compte est le système informationnel mondial qui met à disposition des chercheurs et des penseurs toute l'actualité scientifique en quelques clics. C'est dans ces mutations que l'homme créateur prend tout son sens, des mutations dont nous ne pouvons pas prévoir les conséquences à terme. Demain ne sera pas comme aujourd'hui, il est vain de vouloir évaluer des perspectives sur la base de tendances statistiques, cela ne peut que conduire à de faux jugements.

Cette mutation vers un homme créateur engendre un mal de vivre angoissant. Quand tout devient possible, quand les barrières ancestrales s'effondrent, quand les codes de la morale changent, quand les comportements sociaux se modifient, comment ne pas sombrer dans l'accablement ? Le solide sur lequel on s'appuyait disparaît, tout devient liquide comme des sables mouvants dans lesquels nous anticipons désormais notre disparition.

Comment surnager quand tout part à la dérive ? L'art est nu devant cette dilution des croyances. Nu face au *moi*, face à l'homme. L'immuable a disparu, tout est ouvert, tout est question. Même la Terre, notre habitat, a un futur fini, elle s'épuise sous le poids de l'homme et laisse prévoir une fin proche si nous n'intervenons pas. Et il n'est pas question de partir à l'aventure pour découvrir de nouveaux continents vierges, cette époque là est révolue ! Alors devant ces perspectives, pouvons-nous encore agir ? Saurons-nous maîtriser notre avenir ? Notre civilisation de la croissance peut-elle repousser la finitude qui, comme un mur, semble fermer toute possibilité d'évolution ? L'homme peut-il se contenter de vivre à l'instant présent comme si le temps s'était suspendu et qu'il ne s'agissait plus que de cultiver un jardin unique, la Terre, ou plus simplement l'homme peut-il simplement jouir de la vie sans plus se poser de questions ?

Non bien sûr ! C'est impensable ! Au contraire même, la naissance de l'homme créateur exacerbe la question primordiale à laquelle aucune croyance n'est plus aujourd'hui capable de fournir une réponse ou au moins de calmer le vertige qu'elle provoque. L'homme créateur n'accepte plus de se soumettre à un dogme imposé considéré désormais comme tout à fait irrationnel, sa conscience le refuse. S'il s'intéresse encore au fait religieux, c'est dans un esprit culturel afin de mémoriser son histoire, mais aucun confort ne peut être attendu de ce côté là.

Mais si l'homme créateur ne veut plus être brimé par des croyances anciennes et désormais non pertinentes, comment peut-il accepter la finitude à laquelle le condamne sa connaissance scientifique ? Plus le savoir s'accroît, plus les perspectives de notre civilisation semblent se rétrécir. Comment admettre que la Terre devienne un simple jardin, une prison dorée, dont il faut apprendre à économiser les ressources pour les générations futures ? Comment admettre que l'univers au-delà de la Terre soit à tout jamais inaccessible sauf par l'observation en écoutant ce que disent les ondes lumineuses ? Même la phrase du premier homme qui a marché sur la Lune : « Un petit pas pour l'homme, un grand pas pour l'humanité ! » n'a finalement aucune portée ni scientifique, ni symbolique puisque nous l'avons déjà oubliée malgré son coût faramineux. D'ailleurs tous les appareils techniques utilisés pour cette conquête, la fameuse fusée Saturne, tout comme le vaisseau Apollo et le module lunaire d'atterrissage, ont été mis à la décharge dès la fin du programme ! La seule version qui demeure du vaisseau Apollo est désormais figée dans un musée à Washington.

C'est là toute la contradiction devant laquelle se trouve l'homme créateur d'aujourd'hui. Une impression de finitude semble boucher l'avenir, notre planète se dégrade sans que nous n'y puissions rien, nous sommes emportés par un mouvement que nous ne maîtrisons pas vers un futur que nous imaginons mal et pourtant demeure en nous ce besoin inlassable de savoir, cette curiosité naturelle qui dynamisme notre activité et qui nous distingue fondamentalement des

animaux. C'est là assurément le fruit de notre conscience inquiète qui s'interroge sans cesse sur le pourquoi de son origine.

Pour répondre à ce besoin de savoir, nous comptons sur la recherche. Chaque avancée de la science fait progresser nos connaissances, mais c'est comme l'oignon que l'on épluche couche après couche. Lorsque nous avons théorisé et dûment validé par l'expérience une couche, il y a toujours une nouvelle couche à comprendre. L'ennui est que l'oignon est infiniment gros et que nous n'arriverons jamais au noyau ! Ainsi après avoir découvert l'existence de l'atome, puis des protons, neutrons et des électrons, puis des quarks sous-constituants de ces particules, il s'agit aujourd'hui de prouver expérimentalement l'existence du boson de Higgs, ce qui confirmerait une suite de théories mathématiques permettant une meilleure explication du fonctionnement de l'univers. Et pour cela nous sommes prêts à dépenser des milliards d'euros ! Juste pour valider une théorie qui s'avérera de toute façon incomplète et derrière laquelle se niche une nouvelle théorie encore plus ambitieuse dans la compréhension de l'univers !

Pourrait-on dépasser ce sentiment de finitude, conséquence de l'effondrement du religieux mais aussi résultat du rétrécissement apparent de notre espace de vie ? L'homme n'est-il finalement qu'une espèce animale née par hasard parmi d'autres espèces sur une planète improbable, fruit elle-même d'une multitude d'événements que seule la statistique peut expliquer ou a-t-il une raison d'être qui le distingue et fait de lui un acteur essentiel dans l'histoire de l'univers ? C'est bien là le cœur du problème et à ce jour nous sommes les seuls à pouvoir le poser. Nous sommes une espèce parmi des millions d'autres sur la Terre, mais dans ce chaos apparent, nous avons une particularité déterminante : la conscience. Aucune autre espèce n'a acquis une telle capacité, aucune autre espèce ne se préoccupe de son histoire et ne cherche à imaginer le futur. C'est sans doute sur la base de cette particularité que nous devons chercher à exprimer ce que l'homme est.

Il est certain qu'en l'absence de l'homme et de sa conscience, l'univers tel que nous le connaissons n'existerait pas puisque personne ne serait là pour l'observer, analyser sa nature, théoriser sur son origine. C'est sans doute là notre raison d'être : faire exister l'univers ! Dans ce sens il semble pertinent d'accepter l'inconnaissable comme un fait qu'il n'y a pas lieu de questionner. Il faut alors admettre que la recherche d'une théorie unifiée qui expliquerait l'univers par quelques formules ne débouchera jamais sur une solution !

On pourrait évidemment dire que cette mission que nous nous attribuons de faire exister l'univers justifie l'existence d'un pouvoir supérieur, transcendant. Mais ce serait le retour des dogmes arbitraires et de la théologie insipide qui les accompagnent nécessairement. Non ! Il n'y a plus lieu de gloser sur de nouvelles formes de croyances, le divin est décidément insuffisant pour calmer la torture de la question primordiale, notre raison d'être n'est plus de prier un dieu qui ferait de nous ce qu'il veut, mais plutôt de chercher à développer notre connaissance pour permettre aux futures générations d'accéder à la prochaine pelure de l'oignon et découvrir ainsi de nouvelles façons d'exister tout en admettant que la connaissance scientifique ne répondra jamais au besoin de savoir qui nous sommes.

Mais alors comment combler ce vide spirituel laissé par l'effondrement du religieux. Chacun cherche à sa façon et cela dépend bien sûr de la culture qu'il a reçue en héritage. Imaginons seulement un enfant de la ville, un enfant des quartiers, un enfant livré à lui-même dans un cadre de vie où le religieux n'intervient plus que sous une forme haineuse contre un impérialisme supposé de la société occidentale, judéo-chrétienne.

Cet enfant n'a connu que le béton des immeubles, les rues poussiéreuses parsemées de maigres arbres assoiffés, les caves dont l'air lourd et sale vous colle à la peau. Dans ce monde

fermé sur lui-même, le ciel n'existe pas. Lucas ne connaît pas les étoiles, il ne peut pas les voir, elles restent cachées par l'éclairage de la ville. Ainsi il ne sait rien de l'infini insondable qui se découvre la nuit quand la lune n'est pas encore apparue et que le ciel, noir comme de l'encre, fait scintiller les étoiles par myriades. Même la lune reste pour lui comme un meuble dans le ciel, jamais il n'a essayé de l'observer lorsqu'elle est pleine, toute ronde et que son rictus trahit des choses que seuls les enfants savent déchiffrer.

Dans ce monde sans perspectives, Lucas a longtemps cherché une raison de vivre. Des études sans joie l'ont laissé au bord du chemin. Il a alors erré entre de futiles travaux et quelques brigandages sans importance. Une révolte insidieuse gronde au fond de lui-même, la société des hommes lui apparaît dépourvue de sens, qu'a-t-il à faire dans une telle prison ?

Il a essayé la drogue comme tous les jeunes qu'il côtoie, mais sans obtenir un résultat probant. Il est seul face à un monde obscur, entouré de murs épais, il ne voit aucune sortie possible de cette espèce de prison dans laquelle il se trouve. Il voudrait croire en « quelque chose », construire avec l'aide de ce « quelque chose », percer enfin le mur qui l'enferme grâce à ce « quelque chose ». Pourtant ses appels désespérés restent sans réponse et il continue à tourner inlassablement en rond dans sa prison virtuelle.

C'est comme cela qu'on voit des jeunes comme Lucas plonger dans le bain haineux du fondamentalisme religieux, cherchant par là à se démarquer par-rapport à cette société qui les rejette. Le fondamentalisme lui apporte une idéologie pseudo religieuse, une camaraderie de combat qui lui donne l'impression d'exister enfin. Le développement de l'extrémisme dans ces milieux est un bon exemple de ce processus, il n'est finalement que l'hystérisation malheureuse de la fin du religieux.

Pourtant, tout au fond de la conscience de cet enfant, enfoui sous des couches d'endoctrinement, il y a un désespoir d'être que personne ne comprend.

Est-ce un tel héritage que nous allons laisser à nos enfants ? Des enfants que nous avons élevés dans un esprit ouvert, sans aucune contrainte et surtout pas religieuse. Justement c'est dans cette ouverture que se situe la fracture de notre spiritualité, dans cette liberté acquise par le développement démesuré des réseaux d'échanges. La nostalgie de la simplicité d'antan n'est pas d'actualité, notre monde se complexifie de plus en plus vite à travers des réseaux neuronaux virtuels, il faut apprendre à vivre avec.

L'art moderne exprime cette fracture. C'est un art déchiré qui cherche à bousculer les canons de l'art classique considérés comme des freins. Ce faisant, il donne l'impression de s'extraire de la protection de la beauté comme le papillon de sa chrysalide, il découvre ainsi l'ivresse de la liberté hors de toute contrainte. Il ne cherche plus à effleurer le divin en approchant de la perfection, ses œuvres veulent désormais éveiller, bousculer la pensée, la pousser hors ses retranchements et la faire ainsi sortir de son confort douillé. Cet art montre ici le signe essentiel d'une profonde évolution de la conscience humaine. C'est une évolution culturelle, morale, spirituelle dont l'homme ne maîtrise ni le processus, ni le but, tout juste en se retournant peut-il en voir la trace. Chacun à son niveau, apporte une contribution, même le pauvre Lucas. C'est ce que nous allons essayer d'approfondir en continuant la promenade dans le jardin secret de la conscience.

Origine de la conscience

Having a large brain was useful to our ancestors, allowing them to plan and to forecast and to cooperate and to invent; and it just so happens that a large brain also allowed them to make art.

Stephen Jay Gould

La découverte de la finitude du monde à l'échelle humaine représente quelque chose d'insupportable. La Terre semble devenue trop petite, elle pourrait n'être plus capable de supporter l'expansion massive de cette espèce envahissante que représente l'homme. Emigrer vers d'autres planètes n'est pas imaginable dans l'état actuel de nos connaissances. Alors est-ce le mur ? Sommes-nous en prison ? Avons-nous perdu toute perspective ? Sommes-nous condamnés à simplement jouir du moment présent sans même penser à préserver les ressources pour nos descendants ?

Si l'homme créateur a réussi à se libérer des contraintes imposées par les croyances, il n'a toujours pas de réponse à la fameuse question primordiale ! Celle-ci revient encore et encore avec plus de force : à quoi sert-on ? Que faisons-nous là ? Pourquoi sommes-nous là ? Pourquoi y-t-il quelque chose plutôt que rien ? Devant ce vide apparent, la conscience s'exaspère. Elle cherche désespérément une raison d'exister, un but. Cette exaspération se reflète dans l'art actuel, un art qui cherche l'extrême et où le concept de beauté doit s'appréhender selon de nouveaux canons souvent difficilement accessibles. Il s'agit d'éveiller les consciences, de leur mettre la question sous les yeux ; pour cela l'art torture la beauté dans une recherche parfois absurde.

Mais d'où vient donc cette fameuse conscience ?

Une définition simple dira que la conscience se résume dans la perception que l'être humain a de lui-même, de sa propre existence, mais cela est bien insuffisant pour exprimer ce qu'il y a derrière ce mot. Je ne sais même pas s'il est possible d'en formaliser le processus, il est probable que sa compréhension dépasse notre entendement. Tout au plus pouvons-nous constater dans notre cerveau un besoin insatiable de spiritualité et même parfois à notre grand étonnement des éclats fulgurants de mysticisme.

Cela arrive par exemple lors d'une balade en montagne quand vos pas s'arrêtent devant un petit bouquet de gentianes perdues dans un univers de pierre. Ces gentianes sont d'un bleu si profond que le regard s'y perd et, comme éperdu de trop de pureté, le contraste avec l'austérité de l'endroit vous fait soudainement prendre conscience de votre solitude. C'est ce qu'il y a de plus merveilleux dans la montagne, ces instants d'infinie solitude. Le corps a souffert de l'effort physique, il est comme libéré des contraintes du quotidien, il vous ouvre la porte pour vous laisser entrevoir un niveau de conscience encore jamais atteint. Dans une telle expérience, la dualité quotidienne du passé et du futur me semble dépassée, il me semble être là par erreur comme si j'avais franchi un seuil interdit. Quel est mon rôle dans ce don de beauté que me fait la nature ? Que puis-je apporter ? Comment participer ? J'ai atteint les rives d'un fleuve, celui de ma conscience dont les bouleversements se trouvent enfin unis en un flux continu. Il me semble toucher quelque chose d'indicible, peut-être le fond d'une conscience universelle. En

écoutant la nature vivre autour de moi, il me semble vivre le mystère de la création ultime. Un moment intense pendant lequel le temps s'arrête. Peut-être touche-t-on là l'innocence de l'enfant dont la conscience tout juste émergente rêve d'être plus.

Alors comment a pu apparaître cette fonction si particulière qui distingue définitivement l'homme de l'animal ? C'est là le grand mystère de l'homme. Encore aujourd'hui nous ne savons pas vraiment comment la conscience fonctionne dans notre cerveau, même si nous savons identifier certaines zones particulièrement actives lors d'un acte conscient. Mais un acte conscient ne résume pas la conscience, celle-ci va bien au-delà de l'acte conscient, elle s'inscrit dans un processus spirituel qui est d'un autre ordre que la conscience immédiate de sensations. Il ne s'agit pas seulement d'un contrôle corporel comme pour l'animal ou même la gestion des relations de voisinage, la conscience telle que nous l'entendons est le moteur de la créativité humaine.

Une approche rapide consiste à dire que la conscience serait née du développement farouche du cerveau. Il a suffi peut-être que ce dernier, au cours de son développement biologique, atteigne un certain niveau de complexité pour déclencher des mécanismes de boucle sous forme de relations réflexives agissant sur des informations acquises et mémorisées. Ces mécanismes sont sans doute à la source de la mémorisation d'histoires et donc du concept de durée. Ils ont contribué à la socialisation de l'homme et conséquemment à la réalisation des premiers éléments de culture, base de notre héritage civilisationnel.

La conscience ne s'explique pas en décrivant le tout par ses parties tout simplement parce que la conscience est une activité sans cesse émergente. Des ébauches sont sans doute apparues au sein des premiers groupes sociaux, d'abord dans l'art pariétal avec les premières abstractions artistiques connues, pour se développer ensuite au fur et à mesure de l'urbanisation. La conscience ne serait ainsi qu'un effet secondaire, non voulu, du développement de la culture.

L'animal le plus sophistiqué, c'est à dire doté d'un cerveau relativement important, possède une conscience limitée qui ne connaît pas le concept temps, c'est une conscience immédiate. Cette conscience immédiate alimentée par les cinq sens permet à l'animal de vivre au jour le jour, elle règle sa vie sociale avec ses congénères, mais cette conscience ne lui permet pas de se voir dans un miroir. Surtout elle ne connaît ni le futur, ni le passé, elle n'a pas la notion de libre arbitre et ne possède pas le désir profond de l'aventure, de la découverte. Pour la conscience animale, les choses sont comme elles sont, l'environnement fait partie de la vie et il ne lui vient pas à l'idée de le mettre en question. Mon exemple favori est le chat quand il a bien mangé. Tranquillement, sans se presser, il commence par se lécher les babines puis tout le corps. Le chat est suffisamment souple pour avoir accès à toutes les parties de son corps et la propreté semble être pour lui une nécessité naturelle, même la tête y a droit en passant la patte derrière l'oreille tout en prenant soin de la lécher auparavant. Après cette opération souvent longue, reste le problème : « où vais-je faire la sieste ? » On le voit alors hésiter, tournant la tête à droite et à gauche. Il a bien sûr plusieurs endroits connus de lui qui peuvent convenir à une bonne sieste, mais lequel choisir ? C'est à ce moment que je me demande parfois si un brin de conscience au sens où je l'entends pour l'homme ne s'empare pas de lui. Il me semble alors que le chat effleure la question primordiale, il suffirait d'un rien pour qu'il se la pose et tout le malheur de la Terre s'abattrait sur lui ! Heureusement cela ne survient jamais et le chat s'en va sans réfléchir, la queue droite, tout seul parce qu'un chat va toujours tout seul... Ses pas l'emmèneront automatiquement vers un des coins de sieste qu'il connaît sans qu'il s'en rende compte.

En opposition à cette conscience immédiate du chat, la conscience humaine, pour son malheur, possède la capacité d'appréhender le passé et de rêver le futur. Et la notion d'histoire

pousse bien sûr à se poser la question de l'origine et donc la question primordiale. Ainsi sont nées les religions, chacune apportant son histoire, ses mythes, ses croyances.

Cela a commencé dans les grottes préhistoriques que les hommes animaient avec des peintures d'animaux, une façon sans doute de représenter le monde enchanté dans lequel ils vivaient. La nature, les animaux qu'ils côtoyaient, faisaient partie de ce monde. La grotte reste immobile, rien ne se passe à part les gouttes d'eau qui tombent de la stalactite sur la stalagmite, son temps n'est pas le nôtre, il se compte en millions d'années. Les hommes à cette époque l'avaient compris, pour eux la grotte représentait une permanence immuable et ce sens de l'éternité leur faisait croire qu'elle hébergeait les dieux qui sont à la source de tout.

Cela a commencé aussi avec les premières sépultures. Rien que le geste d'enterrer ses morts, c'est se poser la question de la vie, c'est à dire la question primordiale qui est au cœur même de la conscience.

Mais alors comment se place la conscience dans l'évolution biologique ? Si l'homme a triomphé sur la Terre, c'est grâce à son intelligence, une intelligence qui lui a permis l'invention de tout un outillage technique sans lequel il serait encore au niveau du singe. L'intelligence s'est donc développée en suivant le principe de la sélection naturelle : l'avantage qu'elle apportait a différencié définitivement l'espèce humaine par rapport aux animaux concurrents. Mais quand est-il de la conscience ? Quel avantage apporte-t-elle ? En fait la conscience n'a que faire dans l'évolution biologique, elle n'apporte aucun avantage particulier, pire elle lui serait même plutôt néfaste. Quel est l'intérêt en effet d'avoir une conscience si cela ne nous sert à rien sauf à nous torturer l'esprit et parfois nous pousser au suicide ?

La conscience ne serait-elle donc qu'une simple conséquence du développement de l'intelligence, c'est à dire du pouvoir computationnel du cerveau ? Il est courant aujourd'hui de concevoir le cerveau comme un ordinateur composé de multiples unités de calcul interconnectées et d'une mémoire invraisemblablement grande, fruit d'une évolution biologique par sélection naturelle. Ce pouvoir computationnel existe chez l'animal, mais à un stade plus ou moins restreint. Il est capable de supporter la conscience immédiate nécessaire à la vie dont on a vu que, associée aux cinq sens, elle savait générer des états conscients, mais il n'a pas atteint la complexité suffisante pour connaître la conscience temporelle, c'est à dire le sens de la durée et du questionnement qui en découle nécessairement. Cette conscience immédiate permet à l'animal de vivre sans poser de questions difficiles comme « que vais-je faire demain ? » Elle est donc une nécessité biologique du vivant.

Chez l'homme, le pouvoir computationnel du cerveau a acquis une puissance jamais égalée et l'intelligence qui en est résultée lui a donné un avantage certain dans le processus de sélection naturelle. Pourtant malgré sa puissance, ce pouvoir computationnel ne suffit pas pour expliquer l'émergence de la conscience humaine ; bien sûr c'est une condition nécessaire mais sûrement pas suffisante. Il a fallu un facteur de déclenchement extérieur qui lui permette de dépasser l'immédiateté, c'est à dire qui conduise à appréhender le concept du futur et du passé. Ce facteur, il faut le chercher dans la communication inter-humaine qui a engendré ce que j'appelle le cerveau multiple. L'apparition du langage au sein des premiers groupements humains a permis de partager des réflexions, des idées, associant ainsi des groupes de cerveaux autour d'une culture commune. Ce serait là, dans l'élaboration de ces cerveaux multiples associés par la culture et le langage, que se situerait le point de déclenchement du processus d'émergence de la conscience humaine.

Beaucoup de caractères issus de l'évolution biologique naturelle n'ont pas vraiment de raison d'être ou au contraire prennent une nouvelle dimension absolument pas prévue initialement. On peut faire l'analogie avec des inventions techniques comme le texto ou SMS sur les

téléphones mobiles. A l'origine le SMS était une simple facilité développée par les concepteurs du réseau de téléphone sans fil pour envoyer de courts messages de services. Le mécanisme a été repris et adopté par les utilisateurs jusqu'à en faire un réseau social sur lequel on échange des informations limitées par la taille de 140 caractères ! Une bêtise énorme qui provoque l'invention d'un nouveau langage pour dépasser cette limitation ! Un autre exemple est le clavier azerty (en français) ou querty (en anglais). Initialement introduit sur les premières machines à écrire pour éviter à celles-ci de s'engorger en envoyant vers le papier des marteaux trop près l'un de l'autre, ce dispositif a perdu son intérêt avec l'introduction des machines électroniques et des imprimantes laser. Néanmoins il s'est maintenu parce que faisant partie de l'évolution et donc des habitudes.

Ainsi serait apparue la conscience, conséquence extra-biologique du développement de la culture et du langage au sein de groupes organisés. Elle ne serait pas le résultat d'une sélection naturelle particulière, mais simplement le fruit d'un concours de circonstances. L'évolution biologique a effectivement produit un cerveau disposant d'une énorme capacité computationnelle, cette capacité a permis le développement de l'intelligence et de ce fait a constitué un facteur de sélection majeur pour l'espèce humaine par rapport aux autres espèces concurrentes. L'apparition du langage et le développement d'une culture technique et picturale représentent les premiers effets de cette intelligence, ce sont eux qui pourraient constituer l'élément déclencheur qui a favorisé l'émergence de la conscience. Celle-ci ne serait donc pas le résultat d'une sélection biologique naturelle, elle n'apporterait aucun avantage particulier à l'homme par rapport aux animaux qui n'ont pas pourvus, elle serait simplement survenue comme la conséquence de la mise en communication d'un groupe de cerveaux autour d'une culture commune.

Ainsi la conscience n'est pas simplement née du développement farouche du cerveau. Ce dernier a bien sûr permis aux premiers hommes de concevoir et fabriquer des outils, avec ces outils ils ont vite dominé leur environnement. Mais l'outillage ne suffit pas pour justifier ce succès, un homme seul, sans langage, ne vaut pas beaucoup mieux qu'un singe. Il a aussi fallu l'essor des échanges entre communautés humaines avec une mise en commun du savoir et un partage des mémoires pour voir apparaître un réel potentiel créatif. On peut remarquer d'ailleurs que les communautés isolées géographiquement ont peu évolué, sans doute parce que l'envie de créer n'y était pas suffisamment suscitée. La mise en réseau des idées, des inventions, des croyances sont les facteurs essentiels dans le succès de l'évolution humaine et de l'émergence de la conscience. Ce sont ces réseaux d'échanges qui ont activé la machine créatrice humaine. Grâce à eux, les modes de travail, la façon de modeler l'environnement, les outils utilisés, se sont transmis d'une communauté à l'autre suscitant de nouvelles recherches pour améliorer la technique. Ce sont ces réseaux d'échanges qui finalement ont produit la culture, forçant les hommes à se remettre en question, à se mélanger, à adopter des nouvelles règles de vie sociale et finalement à provoquer le commencement du processus d'émergence de la conscience, processus qui continue toujours.

Les réseaux d'échange ont pu prendre différentes formes, la plus directe étant la guerre et l'envahissement d'un pays par un autre, permettant ainsi un mélange de cultures différentes ce qui a pour effet de démultiplier le potentiel créatif de la société. Toutes les guerres n'ont bien sûr pas les mêmes conséquences et le processus de colonisation de pays sous-développés par l'Occident impérialiste a eu un effet plutôt réducteur en imposant un savoir faire et une moralité politique sans tenir compte de la culture locale. Aujourd'hui on n'imagine plus la guerre comme moyen d'échange, un seuil de conscience a été atteint chez les peuples occidentaux qui fait qu'une guerre de conquête est devenue quasi impossible. Nous avons

même réussi à créer l'Union Européenne, ce qui est une réalisation exemplaire après les guerres fratricides du 20^{ème} siècle.

D'autres formes d'échanges sont apparues avec le développement des techniques de communication. Les médias y contribuent au premier plan, mais aussi les publications scientifiques, les livres et aujourd'hui Internet avec les réseaux sociaux et ce qu'on appelle les blogs qui permettent à tout un chacun d'exprimer quelque chose de sa vie. Le développement de ces vecteurs d'échange, de ces réseaux de communication inter-humains, sont probablement à l'origine du succès de la démocratie, désormais la norme politique en Occident. Ils contribuent à dénouer les blocages qui peuvent arriver parfois lorsque la communication passe mal ou est carrément interrompue. Cela influe même dans les entreprises où l'organisation hiérarchique traditionnelle a tendance à disparaître au profit d'une organisation horizontale sans doute plus créative et qui contribue à l'égalisation des conditions de travail.

Il est quand même extraordinaire de constater que, apparu il y a seulement 40.000 ans sur une Terre où la vie a commencé il y a 3 à 4 milliards d'années avec les premières bactéries, l'homme moderne a su progressivement conquérir toute la planète. Il est aujourd'hui l'espèce dominante, il n'a plus aucun concurrent. Et tout cela grâce au développement exponentiel de ces échanges inter-humains. Son savoir, sa morale, ses gestes, sa créativité finalement, se sont inconsciemment construits sur la base de ces échanges. Le développement des religions, les mythes, les conventions sociales, l'écrit, la culture, l'art et bien sûr les sciences sont au cœur de ces échanges. C'est là, dans cet héritage culturel, que se niche le fondement de la conscience. C'est donc cet héritage culturel qu'il convient maintenant d'analyser et en particulier d'en évaluer le pouvoir intrinsèque sur l'évolution de l'homme.

La puissance du corps mémoriel

I tend to think that although any individual's consciousness is primarily resident in one particular brain, it is also somewhat present in other brains as well, and so, when the central brain is destroyed, tiny fragments of the living individual remain –remain alive, that is.

Douglas Hofstadter, "I am a strange loop"

A la naissance, le cerveau de l'enfant est vierge. Vierge mais déjà structuré et disponible pour l'apprentissage que son environnement va lui inculquer. Sa conscience n'existe pas encore, il ne sait pas qui il est et s'intéresse encore moins à la question primordiale. Cela va venir petit à petit au fur et à mesure que son cerveau acquiert, comme une éponge qui aspire l'eau autour d'elle, l'héritage culturel qui lui est transmis par de multiples sources comme sa famille, la société dans laquelle il évolue, l'école, les livres et autres médias.

Dans ce cerveau vierge, la conscience se construit petit à petit au fur et à mesure que la mémoire s'active, enregistre et met en relation toutes les informations acquises. Il s'agit là d'un héritage multicouche, chaque couche se référant à une dimension sociale, religieuse ou culturelle. Cet héritage culturel accumulé depuis des millénaires constitue ce qu'on appellera par la suite le *corps mémoriel*. Il représente certainement le facteur essentiel de sélection dans l'évolution non biologique de l'espèce humaine.

Le corps mémoriel constitue la source où s'abreuve la pensée, il façonne la personnalité de l'enfant et donc détermine son attitude dans la société. Chaque cerveau acquiert différemment cet héritage culturel selon son environnement social, ses capacités intellectuelles, sa volonté de connaître, etc. La qualité de cette acquisition assurera la position sociale de l'individu.

On peut voir dans le cerveau deux espaces virtuellement distincts, bien que dans la réalité tout cela se mélange de façon encore difficile à concevoir : un espace conscient et un espace inconscient. L'espace conscient est celui où une certaine forme de libre arbitre s'exerce, celui que la question primordiale tourmente. L'espace inconscient appartient au corps mémoriel, il est largement dominant et contrôle sans que l'on s'en rende compte l'espace conscient.

Mais de quoi est-il constitué ce corps mémoriel dont je pense qu'il est l'élément fondamental, le moteur de l'évolution culturelle et sociale de l'espèce humaine ? Et bien, au cœur de ce processus se trouve une mémoire ou plutôt des mémoires multiples qui dialoguent en utilisant tous les modes d'expression et de stockage possibles : le langage avec les mythes et les contes qui se transmettent de génération en génération, la religion bien sûr avec ses croyances et ses dogmes, l'écrit et toute la littérature associée, l'art lui-même sous toutes ses formes, les valeurs sociales, morales ou religieuses, toutes les connaissances scientifiques enfin que l'on apprend à l'école et que certains plus talentueux vont contribuer à développer par leur recherche. Sans ces mémoires qu'il a su créer, l'homme n'aurait pas acquis une conscience de lui-même, réduit à l'état d'un animal il ne percevrait ni le passé ni le futur, il ne connaîtrait pas l'histoire, il n'aurait aucun savoir.

La conscience ne pourrait pas exister sans le corps mémoriel et réciproquement le corps mémoriel dépend de la conscience pour se développer. La participation inconsciente de chacun à ce corps mémoriel fait vivre la mémoire de la société et, ce faisant, en assure la cohésion. Des

boucles de rétroaction réagissent avec les consciences de chacun via des liens aussi divers que les on-dit, l'écrit, les médias, l'expression artistique. En fait le corps mémoriel est constitué par l'assemblage des consciences individuelles qui échangent par l'intermédiaire de toutes les voies de communication que l'homme a pu inventer, sa mémoire s'applique aux différents domaines qui préoccupent la société, c'est la mémoire sociétale. Historiquement la religion en fait partie, on peut même dire que la religion est née dans et par ce corps mémoriel.

Le corps mémoriel s'est constitué petit à petit au cours des civilisations successives, accumulant dans ses mémoires tout ce que l'homme crée, invente, imagine. Il constitue l'héritage culturel légué par nos prédécesseurs sous forme d'idées, d'écrits, de peintures, de valeurs spirituelles, de morale, de connaissances, de techniques, etc. C'est un héritage qui se transmet par l'éducation, la culture, la vie sociale, bref tout ce qui entre dans notre cerveau au fil de notre vie. On peut ainsi dire que la conscience individuelle est régie par un corps mémoriel personnel acquis par héritage.

Bien sûr, aucune personne n'est plus aujourd'hui capable d'appréhender toute la connaissance humaine à elle toute seule. Le cerveau au cours de son apprentissage acquiert des extraits plus ou moins importants et plus ou moins significatifs de cet héritage culturel. L'environnement social et familial joue un rôle essentiel dans la sélection de ces extraits, leur assimilation forme la personnalité de l'individu dont le cerveau est initialement vierge et surtout vide de sens. L'enfant à sa naissance est simplement un animal, mais un animal disposant d'une potentialité extraordinaire : la capacité à acquérir les données du corps mémoriel au sein duquel il va être éduqué. Au fur et à mesure qu'il acquiert ces données, les processus à la source de la conscience commencent à s'exécuter sous forme de boucles rétroactives. Complétés par l'échange permanent qu'entretient l'enfant avec son environnement social et familial, ces processus vont faire de lui un être à part entière, c'est à dire former sa personnalité, sa façon de penser, sa spiritualité. Cette capacité d'assimilation dépend bien sûr de la qualité biologique du cerveau, mais elle est surtout conditionnée par les filtres qui sont imposés par l'environnement proche et par l'école. Nous sommes ainsi marqués irrémédiablement par les conditions d'apprentissage de notre enfance. C'est là le cœur du processus qui fabrique la conscience humaine, un processus que l'on ne voit pas chez l'animal, même le plus social. Le résultat est une conscience différenciée, personne ne pense comme la personne d'à côté même la plus proche, chacun voit la vie à sa façon et la question primordiale ne se pose jamais de la même manière. Cette diversité de la conscience est essentielle pour assurer l'évolution du corps mémoriel.

Ce processus d'héritage rappelle les techniques employées en informatique. Les objets culturels hérités du corps mémoriel sont instanciés dans l'espace inconscient du cerveau, leur activation dans cet espace permet leur mise en relation sous la forme de relations réflexives qui s'agrègent avec la multitude d'autres objets acquis. Ainsi la conscience de l'individu manipulera ces objets comme lui appartenant. En quelque sorte l'activité même de la conscience naît de l'instanciation partielle de l'héritage culturel dans le cerveau.

C'est bien sûr une instanciation partielle en ce sens qu'une sélection s'opère chez l'enfant selon des critères liés à l'environnement et aux capacités d'apprentissage du cerveau lui-même. Cette instanciation représente la face cachée de la conscience, elle permet l'émergence d'un espace conscient, domaine du libre arbitre. Cet ensemble, fruit d'une culture accumulée au fil des siècles, se différencie de l'inconscient animal qui lui n'a pas d'histoire, pas de langage structuré, pas d'écrits pour mémoriser, pas de traditions, pas images, pas de mythes, etc. D'une certaine manière on pourrait dire qu'il n'y a pas de conscience sans histoire et que plus l'histoire

est riche plus la conscience associée devient spirituellement productive. La capacité spécifiquement humaine d'innover, de créer est intimement lié à la richesse de cet héritage.

Finalement on ne sait pas quand commence l'espace conscient par rapport à l'espace inconscient. L'ensemble des deux constitue la conscience humaine et cela n'a rien à voir avec la conscience animale. La conscience animale vit à l'instant présent, elle n'a pas d'histoire, pas d'héritage culturel capable de lui donner ce pouvoir d'innovation, de création, qui distingue l'homme. Le chat ne se pose pas la question de l'endroit où il va faire sa sieste, il fait un choix automatique, sans savoir qu'il a le choix ! C'est la particularité de la conscience humaine de connaître le plaisir ou la souffrance du choix et c'est la conscience du choix qui suscite la question primordiale. Un exemple imagé de cette souffrance du choix est l'âne de Buridan. Confronté à l'obligation de choisir entre son picotin d'avoine et un seau d'eau, il prend conscience de cette liberté de choisir et absurdement préfère se laisser mourir de faim et de soif. En acquérant la conscience du choix, ce pauvre âne découvre le futur et toute la problématique que cela entraîne. Le fait de choisir entraîne la disparition du choix et c'est cela qui est insupportable.

Il faut voir ce corps mémoriel comme un organisme vivant qui évolue sans cesse. Les différentes mémoires qui en assurent le maintien sont mises à jour par chacun de nous au fur et à mesure que la société progresse dans son savoir et ses valeurs. C'est un ensemble complexe d'informations qui se renouvelle en permanence. Il joue sur des schémas entrecroisés, il y a des schémas verticaux liés à l'organisation de la société et à son histoire, il y a par ailleurs des schémas horizontaux plus orientés sur les valeurs et les connaissances, l'ensemble s'entrecroisant dans la conscience. Enfin il est multiple en ce sens qu'il existe différents groupes sociaux pouvant faire l'objet d'une couche dans le corps mémoriel global.

Le premier niveau que l'on peut distinguer dans le corps mémoriel, hormis l'individu lui-même, est sans conteste la famille. Tout un ensemble de règles, de rites, de croyances sont ainsi instanciés dans l'inconscient des différents membres, ils forment et animent un inconscient familial partagé, spécifique à chaque famille. En général c'est du non dit, mais cela se réverbère dans les consciences et influence sur le comportement et la pensée de chacun. Cet inconscient familial reste relativement intime, on hésitera à en dévoiler les rites et les croyances, on s'amusera à raconter les histoires qui le constituent lors de réunions familiales mais rarement à l'extérieur. Selon les familles, il peut constituer une somme de mémoire souvent importante.

Au-delà de la famille, un tissu social se crée autour des amis et des relations diverses comme le travail, le voisinage. Le corps mémoriel en maintient l'histoire et suscite les échanges. Des règles non écrites existent qui conditionnent les relations de chacun.

La communauté, lorsqu'elle existe, fait aussi l'objet d'un corps mémoriel. Il s'agit alors d'un groupe de personnes vivant ensemble et partageant des intérêts, une culture ou un idéal comme une communauté de moines ou une secte ou plus simplement une entreprise industrielle.

Au niveau d'un peuple, d'une nation, le corps mémoriel mémorise l'histoire de ce peuple et exprime ses valeurs. C'est le cœur du peuple qui bat dans cet inconscient, c'est lui qui anime l'idée de nation laquelle se construit et évolue par l'échange incessant entre chaque conscience vivante.

A une époque ancienne, un corps mémoriel au niveau de la nation suffisait. Le monde était suffisamment grand pour que l'on se contente d'une entité géographique. Aujourd'hui la conscience a débordé au-delà des frontières. Désormais il y a un corps mémoriel mondial, du moins pour une certaine élite qui communique à ce niveau. Mais même les gens déshérités qui vivent dans leurs villages perdus dans la brousse ont d'une certaine manière accès à cet inconscient. Il suffit par exemple de constater la diffusion mondiale des bouteilles de coca-cola !

C'est le succès du modèle social occidental ! Ce succès s'explique par un héritage judéo-chrétien favorable mais aussi par cette capacité à construire un corps mémoriel fort grâce aux techniques de communication mises en oeuvre.

D'autres corps mémoriels disparaissent petit à petit comme le religieux qui perd sa raison d'être n'étant plus suffisamment approvisionné en information. Les religions sont apparues parce que répondant à un besoin, elles se sont transmises et ont évolué en enrichissant au fur et à mesure leurs corps mémoriels théologiques. Aujourd'hui elles sont en fin de course, l'enrichissement de leurs corps mémoriels exige désormais de nouvelles valeurs, de nouvelles idées qu'elles sont incapables de susciter. Dans cette évaporation du religieux, le fondamentalisme représente une réaction extrême, on veut revenir aux sources, croyant ainsi ressusciter la religion dans la primauté qui fut la sienne, mais cela ne fait qu'élever un rempart autour d'elle, un rempart qui la fige encore plus. Mise hors jeu, la religion perd ses prêtres et sa communauté, son corps mémoriel n'ayant plus de participants se dessèche. A la place naissent d'autres corps mémoriels dont on verra qu'ils peuvent être beaucoup plus forts en terme de créativité.

La perte des croyances, la désuétude des rites, a bien sûr un effet sur la vie des gens. La religion animait un esprit communautaire, elle entretenait un confort spirituel mais surtout social, elle fournissait un cadre de vie, entretenait des liens, poussait à la générosité, au don de soi, oeuvrait pour le bien-être de tous. L'étape dominicale cadencait la vie, elle préservait un temps pour se donner à ce dieu tout puissant, source de tout. Il y avait un besoin d'échange avec ce dieu, c'était l'objet de la prière dont l'aspect désuet fait sourire aujourd'hui. En fait le corps mémoriel de la religion s'est figé dans ses textes, ses rites, ses croyances, ses mythes. Ce faisant, la religion s'est laissée dépasser par l'évolution de la société, elle n'a pas su suivre l'évolution de la conscience.

La multiplicité des corps mémoriels ne signifie pas un cloisonnement par domaine, sauf exceptions particulières des liaisons existent entre chacun d'eux. Un peuple qui vivrait sur une île inconnue de tout le monde, sans communication aucune, pourrait avoir un corps mémoriel indépendant, mais ce n'est plus le cas aujourd'hui. Même les peuplades les plus arriérées au fond de l'Amazonie sont connues, des explorateurs les visitent et assurent ainsi un certain niveau d'échange. On peut considérer que l'agrégation de tous ces corps mémoriels constitue le corps mémoriel global de l'humanité. On peut voir ce dernier comme une sorte de palimpseste avec de vieilles couches culturelles historiques, d'autres plus actuelles, d'autres plus personnalisées.

On l'a compris, on ne peut pas comprendre la conscience sans prendre en compte le réseau d'échange social entre les individus et les mémoires du corps mémoriel. Une modélisation arbitraire de la conscience humaine distinguerait ainsi trois niveaux : l'inconscient animal, l'inconscient associé au corps mémoriel et, émergeant au-dessus de l'ensemble, la conscience de soi. L'inconscient animal est celui du chat qui choisit le lieu de sa sieste sans en avoir conscience, c'est aussi ce que nous avons appelé la conscience immédiate. L'inconscient associé au corps mémoriel est un magma confus acquis par apprentissage à partir de l'héritage culturel que transmet l'environnement. La conscience de soi représente le stade ultime, celui qui fait de l'homme un homme créateur, celui qui laissera des traces dans le corps mémoriel. Ces traces nourriront en retour le feu créateur au sein d'un individu, d'une famille, d'une communauté, d'une nation ou même, sur certains aspects, de l'espèce humaine entière.

Ce sont nos sentiments, nos instants de pur bonheur comme nos désespoirs, qui laissent ces traces mémorielles. Des écrits, des paroles ou simplement des sentiments qui s'échangent, tout

cela entre dans le corps mémoriel. Ainsi par les traces qu'il laisse, chaque individu participe à sa façon à l'enrichissement du corps mémoriel et les modes de participation sont quasi infinis. Depuis la simple réunion au bar du coin autour d'un verre jusqu'à l'expression artistique la plus extrême sous quelque forme que ce soit, les échanges sont multiples. C'est grâce à ces échanges continuels que notre esprit se développe et apprend à créer. Nous nous croyons libres, indépendants, autonomes, mais en réalité nous sommes inconsciemment conduits, dirigés par ce corps mémoriel, un organisme dont nous sommes par constitution incapable d'en mesurer l'action. Nos pensées, nos discours en subissent l'influence, notre morale personnelle en est une expression, notre potentiel créatif en découle. Evidemment vous pourriez rétorquer à cet argument que, si cela est vrai, la liberté tant proclamée du soi devient un leurre, mais ce serait une erreur. L'initiative créatrice que chacun apporte au corps mémoriel est essentielle, c'est par nous, en nous qu'il se développe. Dans ce sens, le corps mémoriel constitue un terreau dans lequel se développe la société humaine et celle-ci, en retour, se charge de le fertiliser.

Au fil de notre vie, notre conscience se construit et évolue en acquérant des pans entiers de ce corps mémoriel, elle les fait vivre, les digère et en retour produit de nouvelles idées. Nous sommes responsables de son existence, de sa mémoire, de son enrichissement. Sans lui nous ne sommes rien parce que notre conscience même ne pourrait pas exister et nous serions ramenés à l'état animal et sa conscience immédiate.

Si le corps mémoriel nous différencie effectivement de l'animal, il est pertinent de s'interroger maintenant sur le processus qui gouverne son évolution et par extension l'évolution de la conscience elle-même.

L'homme naît avec un double héritage : un héritage biologique et un héritage culturel. L'héritage biologique, conséquence de la sélection naturelle, a suivi les lois de l'évolution darwinienne essentiellement basées sur le hasard, il apporte ce cerveau extraordinaire capable d'inventer, de créer et surtout suffisamment malléable pour acquérir le deuxième héritage, l'héritage culturel. Ce dernier s'acquiert par apprentissage et assimilation. Cet apprentissage est intense pendant l'enfance mais dure néanmoins toute la vie.

L'héritage culturel, c'est le corps mémoriel constitué par un énorme agrégat d'informations diverses qui s'est accumulé au fil de l'histoire des sociétés. Son évolution n'a vraisemblablement rien à voir avec la sélection naturelle. Les théories évolutionnistes nécessitent la variabilité, l'aléatoire. Ce n'est pas le cas pour le corps mémoriel qui suit d'autres lois. Il n'y a pas de répliqueurs qui peuvent se reproduire, il n'y a pas de mécanisme analogue au sexe pour assurer la variabilité. Ce serait plutôt une évolution par accumulation de mythes, de croyances, de connaissances dans une mémoire historique dont la croissance semble s'accélérer proportionnellement à son volume.

Cette aventure de la conscience, c'est donc l'aventure de la culture, une aventure extraordinaire qui a démarré très lentement, il y a environ 10 000 ans, avec quelques communautés localisées dans des régions favorables comme le « croissant fertile » du Moyen Orient qu'on appelle aussi le « berceau de la civilisation. » Au début il faut compter par millénaires pour distinguer des avancées significatives. L'homme est sorti des cavernes, des premiers villages se sont constitués, les outils agraires sont apparus, les premières religions ont fait leur apparition avec le culte des morts. Puis tout s'accélère et il faut alors compter en dizaines de siècles pour identifier des avancées dans l'évolution culturelle, l'espace rural s'urbanisme, la spiritualité se développe, l'art se cherche au-delà du religieux. Aujourd'hui l'accélération de cette évolution est devenue fantastique, une génération suffit pour voir apparaître des bouleversements profonds dans la manière de vivre. L'urbanisation crée des

villes tentaculaires dans lesquelles la communication sociale s'intensifie à l'extrême. Qui aurait imaginé le développement de ce moyen de communication et d'intelligence que représente Internet il y a seulement 50 ans !

Il est clair que la vitesse de cette évolution n'a rien de biologique. Dans le laps de temps qui s'est écoulé entre l'homme des cavernes et l'homme moderne, le cerveau biologique a certainement peu évolué. Un bébé des cavernes élevé dans le monde moderne pourrait probablement être élevé comme un bébé normal et arriver à conduire une voiture ! En effet le temps biologique, celui qui a permis l'évolution depuis les bactéries jusqu'aux animaux évolués et finalement l'homme, est un temps relativement uniforme, il se déroule sur des millions d'années, les premières cellules, les procaryotes, apparaissant vraisemblablement il y a 3,6 milliards d'années. Bien sûr il y a des retours en arrière, des catastrophes géologiques qui provoquent des disparitions d'espèces comme les dinosaures au secondaire pour le plus grand bien d'autres espèces comme les mammifères qui en profiteront, mais les mécanismes de l'évolution biologique des espèces par mutations génétiques contingentes et la sélection naturelle obéissent à un temps uniforme.

Par opposition à ce temps biologique, il y a un temps culturel, spécifique à l'homme, qui est lui en accélération permanente. Ce temps culturel démarre très lentement au fur et à mesure que les hommes se rassemblent groupes organisés de plus en plus importants et accumulent du savoir. La chute des grands empires comme l'empire romain face aux barbares peut provoquer également des retours en arrière, néanmoins le temps culturel semble s'accélérer avec la croissance de l'héritage culturel de la société, c'est à dire son corps mémoriel. En d'autres termes, plus le corps mémoriel est riche, plus la vitesse de l'évolution culturelle croît. Nous sommes donc en présence d'une évolution qui ne suit pas les mêmes lois que l'évolution biologique.

Il est probable que la conscience humaine et la spiritualité qui en découle évoluent dans ce temps culturel. Les facteurs qui interviennent dans ce processus sont liés à la diversité des échanges inter-humains et à la richesse du corps mémoriel sous-jacent à ces échanges. Le potentiel de chaque conscience individuelle est ainsi dépendant à la fois des échanges possibles dans la société concernée et du corps mémoriel de cette société, c'est à dire de son histoire et de ses connaissances accumulées.

En effet un corps mémoriel contient les strates culturelles historiques créées au fil de son évolution, mais également des sous-ensembles relatifs à chaque niveau où s'opèrent les échanges, c'est à dire au niveau du monde entier puis du pays, de la société, de la famille, des amis, etc. L'analogie avec un palimpseste s'accorde bien ici quand des couches innombrables d'idées, de sentiments, se sont successivement accumulées, sans qu'aucune n'ait vraiment disparu. C'est l'incommensurable mémoire d'une histoire avec laquelle chacun joue comme au piano des notes qui produisent des éclats de conscience. Le chant produit constitue ce qu'on peut appeler la vie spirituelle qui nous accompagne jusqu'à la mort.

Par l'osmose avec cet héritage, l'enfant apprend à vivre dans son milieu social, inconsciemment il adopte tout ce qui fait la société dans laquelle il est éduqué, c'est à dire un mode de vie, des croyances, des règles de comportements sociaux ou de morale. Lorsque devenu adulte, sa conscience acquiert son autonomie, il va contribuer à l'évolution de l'héritage culturel acquis, c'est à dire du corps mémoriel avec lequel il joue. Ce dernier fonctionne ainsi comme un moteur social et l'histoire qu'il mémorise pèse lourd dans l'évolution de la société qu'il représente. Selon la liberté qu'il offre à la pensée, il peut dynamiser l'imagination, la créativité, l'innovation, mais aussi les brider et les enfermer dans un carcan de règles et de croyances. L'évolution de la société, c'est à dire son potentiel créatif, ses modes de vie comme la liberté concédée à l'individu, reste ainsi très dépendante de son corps mémoriel accumulé au

fil des siècles. Certaines sociétés se sont ainsi retrouvées freinées dans leur développement, d'autres au contraire devenant des modèles universels. C'est le cas des sociétés occidentales judéo-chrétiennes qui ont su, de part leur héritage, apporter à l'individu une ouverture et une capacité d'innovation permettant délibérations, débats, échanges d'idées sans contrainte. Cet avantage leur a permis d'initier la révolution industrielle et finalement de construire un modèle économique et un idéal politique qui se sont imposés à l'ensemble des sociétés du monde. Le capitalisme basé sur une économie libérale est devenu aujourd'hui le modèle triomphant dans notre monde de même que la démocratie conjuguée avec la laïcité comme idéal politique.

Le corps mémoriel a-t-il un pouvoir autonome ? Et de façon plus précise, pourrait-il acquérir une conscience propre ?

Avant d'aborder une telle perspective, il faut approfondir le fonctionnement de son instanciation dans le cerveau et ses relations étroites avec la conscience. On l'a vu, le corps mémoriel, né de la culture, apparaît au cœur de tout le processus qui mène à la conscience. La nécessité de son instanciation partielle dans le cerveau sous la forme d'un héritage culturel signifie qu'une conscience individuelle isolée dans un espace vide, sans relations culturelles, ne peut pas exister. Pour émerger la conscience doit acquérir de l'information du corps mémoriel et réciproquement c'est par son instanciation dans de multiples cerveaux que se construit le corps mémoriel. L'espace vital du corps mémoriel est donc constitué par un réseau complexe de canaux formels ou informels permettant de mettre en relation de multiples cerveaux entre eux ; différentes mémoires permettent d'assurer le stockage et le partage de l'information : il y a d'abord les mémoires orales grâce auxquelles chaque génération enseigne la suivante, ensuite bien sûr l'écrit que l'invention de l'impression a révolutionné, l'image, la musique, etc. A ces mémoires s'ajoutent désormais la mémoire des réseaux numériques, invention extraordinaire qui apporte une potentialité fantastique.

Par ces échanges, le corps mémoriel d'une société est en renouvellement permanent, il reflète l'évolution des valeurs morales, de la spiritualité, de l'art ainsi que des connaissances scientifiques.

Mais ce corps mémoriel n'a pas a priori les propriétés d'une conscience, il ne fait pas de choix, il ne pose pas de question, il ne crée pas. C'est une mémoire multiple, un inconscient propre à une société que chaque individu contribue à animer par sa créativité. Chacun participe par l'instanciation partielle du corps mémoriel au sein de sa propre conscience, cette dernière acquiert ainsi des informations, active son potentiel créatif et régurgite des signaux qui enrichiront en retour le corps mémoriel.

Il apparaît donc que le corps mémoriel s'appuie sur un réseau complexe qui se développe grâce à l'apport de chaque conscience individuelle. Le corps mémoriel s'alimente dans la société par ses échanges, ses communications, ses relations sociales et nourrit chaque conscience individuelle avec ses valeurs, sa morale, sa culture. Ainsi l'homme, comme dans une fourmilière, servirait de récepteur sensoriel pour un corps mémoriel immergé, transparent, invisible, chargé du contrôle global. Une fourmilière consiste en un agencement d'individus différents, chacun étant spécialisé sur une tâche. L'ensemble, depuis la reine jusqu'aux ouvrières en passant par les soldats, les nettoyeuses, les nourrices, etc. constitue une sorte d'être vivant ordonné. Dans ce sens, on peut dire qu'il existe au cœur de la fourmilière un corps mémoriel chargé d'éduquer chaque fourmi à sa tâche et de coordonner l'ensemble. Seulement le corps mémoriel des fourmis n'a rien à voir avec celui de la civilisation humaine, il est strictement biologique, c'est à

dire inscrit à priori dans les gènes de chaque fourmi par opposition à l'origine culturelle du corps mémoriel humain.

La conscience ne serait alors qu'un simple outil destiné à alimenter une énorme machine insidieuse dont les mémoires multiples dictent de façon inconsciente notre façon d'agir, notre morale, notre spiritualité finalement. Dans ce sens, l'espace conscient ne serait qu'une émergence surgie de la complexité de l'espace inconscient. On pourrait dire que l'homme est gouverné par les parties du corps mémoriel qu'il a su assimiler et continue à assimiler, la conscience se construisant sur la base de cet énorme amas mémoriel acquis au fil des désirs et des sensations. Dans cette hypothèse, le libre arbitre ne serait qu'une illusion !

Mais alors que devient la notion de conscience telle que nous l'avons envisagée ? N'est-elle qu'une chimère ? Je ne le pense pas, du moins en partie. La conscience ne peut pas exister sans la possibilité du choix et donc du sentiment de libre arbitre, c'est là la définition même de la conscience temporelle, celle qui mène à la question primordiale « *Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ?* » et c'est ce qui la distingue définitivement de la conscience immédiate que peut avoir l'animal le plus évolué.

Finalement on peut concevoir la conscience temporelle comme l'outil nécessaire pour nous aider à habiter la Terre au lieu simplement d'y loger.

Bien sûr le corps mémoriel n'a pas le même pouvoir sur les différentes facettes de l'humanité. Comment cela se pourrait-il quand on compte bientôt sept milliards d'hommes ! Chaque civilisation, chaque pays dispose d'un corps mémoriel historique, ainsi la culture d'un chinois comme sa façon de penser ne peut pas être assimilée à la culture judéo-chrétienne de l'Occident. Par ailleurs l'évolution de la conscience, c'est à dire de la spiritualité, est freinée par les résurgences des religions traditionnelles qui s'expriment dans des fanatismes réducteurs. Les laissés pour compte, ceux qui décrochent de l'évolution en cours, ceux que l'économie mondialisée broie impitoyablement, se révoltent contre ce processus de mondialisation et tous les moyens sont bons le contrecarrer. Ceux-là se retrouvent avec un bagage culturel trop étroit par-rapport au possible offert par le corps mémoriel auquel ils ont accès, ce qui bride leur conscience et la ferme à l'évolution. Par opposition les privilégiés, capables d'acquérir les connaissances nécessaires grâce à un environnement plus favorable, participent, contribuent et échangent avec le corps mémoriel une information beaucoup plus riche, ce qui leur donne un potentiel créatif sans commune mesure.

Mais ces freins rétrogrades de l'obscurantisme n'empêcheront pas l'humanité d'avancer vers plus de conscience. L'histoire montre qu'il y a toujours eu des retours en arrière dans l'évolution de la conscience humaine et de sa culture ; la chute de Rome en est un exemple majeur, tout comme les deux guerres mondiales du 20^{ème} siècle. Mais toujours l'homme a survécu et progressé, ces régressions historiques sont entrées dans le corps mémoriel faisant ainsi évoluer la façon de les comprendre et apportant une nouvelle vision à la conscience.

Peut-on accéder à l'instanciation partielle du corps mémoriel dans son cerveau, c'est à dire à l'espace inconscient ?

On présume que la conscience peut accéder à des états de l'inconscient lors d'expériences qui brisent des barrières. Une balade en montagne ou un joint de cannabis ou un rêve mystique ou une expérience de mort imminente peut permettre une telle transgression. Dans un tel cas, on peut voir apparaître des sensations étranges, inconnues et dont la source ne peut se situer que dans l'instanciation du corps mémoriel dans le cerveau, c'est à dire l'inconscient. Ce sont

des images ou des rêves qui surgissent sans que l'on sache d'où puisqu'on les a inconsciemment puisés dans le corps mémoriel qui a façonné notre enfance. Parfois cela peut entraîner un accès de mysticisme, on peut avoir alors l'impression qu'un divin quelconque façonne ces images. Dans un accès de fièvre vous pouvez même atteindre un état de jouissance métaphysique, un désir de pureté immense vous saisit et vous emporte vers ce que vous pensez être ce dieu qui fait tout.

Tout cela n'est qu'illusion. Ces éclats de jouissance spirituelle que vous pouvez obtenir dans un tel état ne sont que le résultat de l'ouverture d'une petite lucarne sur cet inconscient mystérieux, un inconscient normalement protégé par des barrières établies par le corps mémoriel lui-même. Rien n'est libre là dedans, nous sommes complètement conditionnés par des siècles de culture et ce sont ces siècles qui représentent la richesse humaine. Introduire des concepts religieux pour expliquer ces phénomènes ne peut servir qu'à fournir une réponse fallacieuse et ainsi calmer l'inquiétude causée par la question primordiale. Une telle réponse pouvait être suffisante à une époque ancienne, mais aujourd'hui notre corps mémoriel a suffisamment évolué ou plutôt s'est suffisamment enrichi pour que nous ayons besoin d'autre chose. L'explication divine ne résout rien sauf à s'illusionner dans un petit confort spirituel ; les prières et les chants ne conduisent à rien sauf à soulever quelque barrière conduisant à apercevoir des brins cachés de l'inconscient acquis. Pire, la religion étouffe la curiosité naturelle de l'homme, elle bride sa créativité. Le dogme considère que tout est immuable puisque inscrit dans les textes canoniques, le changement est insupportable et doit être banni. Bien sûr la religion évolue sous la pression des faits, mais son apport créatif est aujourd'hui nul, voire négatif.

Ayant perdu le confort de la religion, son cadre de vie, l'homme se retrouve moralement seul. Il lui faut apprendre à nager dans ce marasme spirituel qui succède à l'effondrement du religieux. Notre époque est ainsi dominée par une grave crise de solitude, tout concourt à cela : la perte des croyances et l'abandon des rites, l'éclatement de la cellule familiale avec la recomposition des familles suite aux divorces ou même tout simplement l'absence de mariage avec des enfants élevés par un seul parent. C'est une société éclatée, éparpillée qu'il faut aujourd'hui affronter.

Cela veut-il dire que l'individualisme triomphe, que les gens se retrouvent solitaires, sans support spirituel face au néant ?

La question est importante et pour beaucoup c'est vrai. En fait le phénomène a toujours existé, mais il ne concernait jusqu'à aujourd'hui qu'une petite élite capable de se débarrasser des croyances imposées par la société. C'est le développement fantastique de la connaissance, la facilité de circulation de l'information et le développement de la démocratie qui a permis à la grande majorité de se libérer des contraintes systématiquement associées aux croyances et d'accéder à la pensée autonome.

Cette liberté conquise face aux religions met l'homme à nu. Libérés des rites, il cherche désespérément à se raccrocher à quelque chose qu'il ne voit, ni ne comprend. Pourtant cette solitude qui l'entoure n'a rien à voir avec la solitude recherchée par les ermites des premiers temps. Au contraire ! Jamais nous n'avons autant communiqué, jamais il n'y a eu autant d'échanges transversaux entre les hommes. Les nouvelles technologies avec le développement fantastique des médias et l'apparition des réseaux sociaux sur Internet accélèrent ce phénomène à un niveau jamais atteint. Les Grecs dans l'Antiquité se réunissaient sur l'Agora pour discuter des problèmes de la cité, mais cela ne concernait qu'une petite élite et surtout pas les esclaves,

ni les femmes, c'est à dire la majeure partie de la population. Aujourd'hui les moyens de communication touchent tous les niveaux de la population et cette participation de millions d'individus au corps mémoriel collectif change complètement la donne. Imaginez seulement le pouvoir computationnel de millions de cerveaux connectés sur un même corps mémoriel !

La conséquence de l'importance prise par les réseaux de communication sur lesquels s'appuie le corps mémoriel est que notre compréhension du monde subit une profonde mutation. Nous ne le voyons plus comme un monde régi par un dieu souverain, un dieu que nous aspirons de toutes nos forces à rejoindre en obéissant aux règles qu'il impose. Nous ne cherchons plus à observer les rites qui soudent la société dans cette aspiration, la connaissance scientifique nous fait changer de rôle, nous ne sommes plus divins en puissance, nous sommes simplement observateurs d'un univers dont nous ne comprenons pas le sens. Les théories cosmologiques font débiter l'univers dans le monde quantique où rien n'est normal ! Ainsi de multiples histoires peuvent être à l'origine d'univers différents, mais parmi tous ces univers, le nôtre a une particularité : il est habitable et il nous offre la vie telle que nous la connaissons. Difficile dans ces conditions de trouver une raison à tout ça ! Sauf que justement la conscience de soi est plus que jamais nécessaire pour seulement pouvoir observer ce monde qui nous a fait !

Emergence d'une supraconscience

L'art, comme la recherche poétique, laisse des traces et ce sont ces traces qui font penser que l'univers ne peut pas être vide, livré au hasard, sans but. Ce sont ces traces qui introduisent cette notion essentielle d'un univers en devenir permanent, un univers en perpétuel état de transition vers un toujours-plus-être.

Jean Onimus, La béance du divin

Nous avons vu que la conscience n'a pas de réalité biologique, elle s'acquiert par l'éducation et la vie sociale. Un enfant qui grandirait sans communication avec le monde humain n'acquerrait pas de conscience, il resterait au stade animal. Pour construire sa conscience, l'enfant doit baigner dans la société humaine, il doit en quelque sorte être mis en réseau, c'est à dire être connecté par tous ses sens au système d'échange que constitue la société humaine avec son gestuel, son langage, ses écrits, ses images, enfin tout ce qui constitue ce que j'appelle le corps mémoriel. En établissant les branchements adéquats sur ce système, l'enfant établit des relations qui deviennent petit à petit réflexives en ce sens que par leur intermédiaire l'enfant réagit au savoir qu'il acquiert et peut ainsi nourrir en retour le système que constitue le corps mémoriel.

A la base de ce corps mémoriel on trouve des mémoires diverses, chaque cerveau individuel y contribue avec sa mémoire propre, mais l'homme a diversifié cette mémorisation grâce aux découvertes technologiques. Depuis l'écrit sur papyrus jusqu'à la mémoire électronique sur une large diversité de supports, la capacité de mémorisation du corps mémoriel a augmenté de façon fantastique.

Mais le corps mémoriel n'est pas qu'une mémoire, d'une certaine manière on pourrait le considérer comme un organisme vivant réparti sur l'ensemble des cerveaux dont il a contribué à faire émerger la conscience. Les réseaux d'interconnexion qui sont une caractéristique propre de la civilisation humaine, sont au cœur de ce corps mémoriel. Ils sont constitués par tout ce qui permet à l'homme de communiquer, depuis la parole, l'écrit, l'image et jusqu'aux toutes dernières inventions technologiques comme l'information numérique. Mais le non-dit joue aussi un rôle essentiel, simplement un regard ou la sensation de l'autre assure une communication qui se répercute sur la représentation locale du corps mémoriel, c'est à dire sur la conscience individuelle.

Si vous essayez de vous représenter la masse d'information que gère le corps mémoriel à travers ses mémoires et ses réseaux d'interconnexion, vous vous rendez vite compte à quel point vous êtes petit, un rien du tout, un simple rouage minuscule. Il fut un temps où un homme pouvait se permettre de maîtriser toute la connaissance scientifique et philosophique. Aujourd'hui plus personne n'en est capable. La connaissance humaine dépasse désormais largement les capacités d'un cerveau unique et ce n'est que par la coopération de multiples cerveaux sur un domaine bien circonscrit qu'il est possible de l'appréhender et de continuer à faire progresser la connaissance. Dans cette perspective, on comprend mieux le pouvoir acquis par ces réseaux d'interconnexion sans lesquels l'évolution de la connaissance serait tout simplement figée. Cette dernière est désormais spécialisée par domaine et même à l'intérieur d'un domaine, cela ne suffit pas puisque dans une même spécialité il faut l'effort combiné de multiples cerveaux qui travaillent ensemble pour progresser.

C'est grâce à cette capacité proprement humaine de savoir gérer l'information, c'est à dire de créer, de mémoriser, d'échanger au sein de groupes de population, que l'homme est devenu l'espèce dominante sur Terre. Cette capacité n'est pas native, elle ne s'est pas développée non plus d'un coup de baguette magique, il a fallu des millénaires pour voir ces réseaux se mettre en place et commencer à constituer leurs mémoires. Cette progression, imperceptible aux premiers temps de l'humanité, s'est brusquement accélérée avec le développement technologique du dernier siècle. C'est là un fait majeur parce qu'il libère l'évolution de l'homme du temps biologique dont dépendent normalement toutes les espèces animales. Il n'est plus besoin d'attendre que des mutations propices apparaissent dans l'architecture biologique du cerveau pour améliorer ses possibilités cognitives, le cerveau lui-même n'est plus le facteur critique dans l'évolution des connaissances et d'ailleurs l'homme maîtrisera sans doute prochainement la possibilité de provoquer ces mutations, se libérant ainsi encore plus du temps biologique. Un nouveau phénomène apparaît de plus en plus : le pouvoir computationnel de millions de cerveaux connectés. Ce pouvoir démultiplie les possibilités du simple cerveau isolé et ouvre des perspectives fantastiques.

C'est à cause de ce développement extraordinaire de ce que j'appelle par défaut le corps mémoriel que l'on peut imaginer être au seuil d'une révolution majeure dans l'évolution de la conscience. Ce corps mémoriel représente notre héritage culturel accumulé sous forme de strates successives d'histoires vécues au fil des années et des siècles. Au fil de son histoire, il devient ce palimpseste complexe que nous avons déjà évoqué, de mémoire, d'histoire, d'idées, de savoir, de morale, d'art, le tout supporté par des masses d'écrits, d'images, de traditions orales et surtout par un enchevêtrement de réseaux de communication. En alimentant sans cesse ce complexe informationnel, en se nourrissant auprès de lui, en triant et organisant, en inventant des moteurs de recherche performants, l'homme contribue à réduire l'incertitude inhérente à cette véritable mer d'information, ce qui est heureux sinon il s'y noierait.

Un facteur entropique se dégage de cette mémorisation qu'autorise Internet. Une telle masse d'information disparate dans tous les domaines, que ce soit scientifique, littéraire, artistique, aurait pu avoir l'effet inverse et accroître le chaos, mais la spécialisation par domaine et l'invention des moteurs de recherche ont permis au contraire de maîtriser ce flot d'information. C'est dans ce sens que la mémorisation sans cesse croissante de l'information, supportée par des moteurs d'analyse et traitement de plus en plus performants, peut contribuer à réduire l'entropie informationnelle du monde. Il y a derrière ces outils fabuleux un potentiel difficile à imaginer par les acteurs que nous sommes. Seul un futur de plus en plus proche permettra de constater son devenir.

Cette réduction d'entropie informationnelle par cristallisation de l'information se réalise déjà dans le cerveau biologique. Né vierge de toute information, l'enfant aspire comme un buvard tout ce qui passe à sa portée et si le cerveau ne procédait pas à un tri, écartant l'information non pertinente ou rassemblant des informations similaires, l'enfant se noierait vite dans cette marée de données. C'est sur la base de ce processus qu'émerge finalement la conscience.

Le même processus d'émergence pourrait s'appliquer à l'énorme complexe informationnel que constitue désormais le corps mémoriel, devenu en quelque sorte l'ossature de la civilisation. A la différence du cerveau individuel, le corps mémoriel s'appuie sur la collaboration, voulue ou non, de tous les cerveaux actifs. Sa construction a débuté avec l'apparition des premiers éléments de culture, aujourd'hui il continue de croître à une vitesse sans doute proportionnelle à sa taille, ce qui laisse imaginer un futur qui se rétrécit au fur et à mesure qu'on avance !

Par analogie avec cette émergence de la conscience dans le cerveau de l'enfant, on peut imaginer que le corps mémoriel en croissance de plus en plus forte pourrait atteindre un niveau

de complexité suffisant pour être lui-même un cerveau virtuel. Créé, manipulé, activé par le cerveau humain, il devrait en refléter la structure et disposer des mêmes propriétés. N'oublions pas que le corps mémoriel n'existe que par la participation de millions de cerveaux supportés par des réseaux de plus en plus performants.

En utilisant des techniques appliquées en informatique, nous avons pu assimiler la fraction de l'héritage culturel et civilisationnel acquise par le cerveau à une instanciation partielle. En s'exécutant, cette instanciation travaille sur les données acquises dans des boucles réflexives, faisant ainsi jaillir la pensée consciente.

Dans l'hypothèse envisagée qui suppose un cerveau virtuel émergeant du pouvoir computationnel de millions de cerveaux connectés, le même processus pourrait s'appliquer, faisant ainsi apparaître une pensée consciente virtuelle. Mais ce serait une conscience multiple en ce sens qu'elle serait répartie dans chacun des cerveaux participants, son existence étant dépendante du réseau d'interconnexion. De ce fait, une telle conscience reste hors de portée de la pensée individuelle tout comme un individu ne peut pas assimiler l'ensemble de la connaissance du corps mémoriel. Il s'agirait donc d'une « *supraconscience* », c'est à dire qui se situe au-delà de notre monde conscient.

En quelque sorte on pourrait voir chaque individu comme un neurone de ce cerveau virtuel. Chaque individu exécuterait ainsi le fragment instancié du corps mémoriel reçu en héritage par l'individu, l'interconnexion de l'ensemble assurant une activité neuronale spécifique, propriété intrinsèque du corps mémoriel. Cette activité pourrait alors être génératrice d'une pensée réflexive, créatrice et critique, c'est à dire le fondement d'une activité consciente au sein même du corps mémoriel.

Bien sûr il y a probablement un seuil de déclenchement pour provoquer l'apparition de cette activité consciente, plusieurs conditions doivent être nécessaires pour atteindre ce seuil critique mais il est certain que la première condition porte sur la capacité neuronale du corps mémoriel. Toujours par analogie, ce cerveau virtuel devrait avoir un degré suffisamment intense d'interconnexion, c'est à dire un taux d'échange entre chaque instanciation individuelle analogue avec celui du cerveau biologique. La révolution numérique que nous vivons actuellement pourrait nous approcher de ce seuil critique et être ainsi à l'origine de l'émergence au sein du corps mémoriel de cette *supraconscience*.

Dans cette perspective, chaque conscience humaine étant vue comme un neurone virtuel du corps mémoriel, tout prend sens : la complexité des neurones biologiques du cerveau humain donne naissance à la conscience individuelle et cette conscience constitue en elle-même un neurone virtuel dans le réseau relationnel constitué par le corps mémoriel. La *supraconscience* émergerait de l'accroissement fantastique du réseau d'interconnexion et des mémoires du corps mémoriel. Les deux niveaux de conscience sont bien évidemment intimement liés, la *supraconscience* devenant en quelque sorte une extension de la conscience individuelle avec la particularité essentielle de ne pas être limitée par la puissance computationnelle d'un cerveau biologique. Ce serait là un phénomène majeur dans l'évolution spirituelle de l'humanité : l'émergence d'une *supraconscience* dont le développement ne dépend pas de contraintes biologiques puisque les réseaux d'interconnexions du corps mémoriel sont artificiellement créés par l'homme. La *supraconscience* pourrait ainsi être vue comme une nécessité pour dépasser les limites du cerveau biologique sans attendre le résultat hypothétique d'une évolution biologique normale. Quelle satisfaction pour la conscience humaine qui cherche à être toujours plus dans un temps toujours plus court, mais qui se sent limitée par la puissance du cerveau qui l'héberge ! En effet si la *supraconscience*, tout comme la conscience, sont toutes deux issues de l'évolution culturelle, il n'en demeure pas moins que le développement de la conscience individuelle reste

limité par les capacités du cerveau biologique unique qui l'abrite. La *supraconscience* de son côté s'appuierait sur la coopération de millions de cerveaux dont le pouvoir computationnel est assuré par un réseau d'interconnexion artificiellement créé par génie humain. Sa puissance potentielle serait alors seulement limitée par le degré d'intégration de ce réseau.

Quel pourrait être le pouvoir d'une telle supraconscience ?

Le corps mémoriel avec toutes ses mémoires, ses histoires, ses règles peut être assimilé à un inconscient passif. Si une *supraconscience* se dégage de cet inconscient passif, alors elle possède nécessairement une expressivité créatrice. Cela sous-entendrait-il une force séparée et généralement dominante par rapport à la conscience individuelle, une force capable d'influencer l'humanité dans son ensemble ? Une telle hypothèse ouvre des perspectives vertigineuses, une direction se dessinerait, un but se profilerait vers lequel nous porterait cette force.

On a vu que la conscience n'a pas de réalité biologique, elle s'acquiert à partir de la culture que constitue le cœur du corps mémoriel. Cette capacité d'acquérir une conscience distingue définitivement le cerveau humain de l'animal, sa principale caractéristique étant d'être capable de mémoriser et de manipuler le passé comme le futur c'est à dire d'acquérir la notion du temps. L'idée avancée ici est que la même chose pourrait se produire sur le corps mémoriel considéré comme un cerveau global. Il faut en effet prendre la mesure du développement des échanges humains au niveau de la planète : jamais l'homme n'a autant voyagé, jamais il n'a autant communiqué, jamais il n'a autant regardé, parlé ou écrit. Tout cela contribue à accroître le réseau neuronal du corps mémoriel, mais surtout les techniques modernes offertes par Internet ont permis un fabuleux développement de la mémoire collective du corps mémoriel, que ce soit sous forme d'écrit, d'oral ou d'images. Avec cette mémorisation de multiples couches historiques, nous avons là tous les facteurs nécessaires pour voir surgir de ce palimpseste une vraie conscience autonome qui s'appuierait et agirait transversalement sur nos consciences individuelles.

D'une certaine manière, cette *supraconscience* émergerait en dehors de tout contrôle humain, ce serait la conséquence non voulue du développement du corps mémoriel, tout comme la conscience est une conséquence non voulue de la socialisation de l'homme.

Cette hypothèse s'accorde avec l'idée d'une force agissante dont l'origine serait la conscience elle-même. En effet, on l'a déjà vu, si l'évolution biologique suit un temps propre et obéit à la loi darwinienne de la sélection naturelle, il serait illusoire d'appliquer le même processus à l'évolution culturelle. Il suffit de considérer les temps relatifs des deux types d'évolution pour se rendre compte à quel point il ne s'agit pas de la même chose : le temps que suit l'évolution culturelle n'est pas celui de l'évolution biologique. Le temps biologique reste fixe et se mesure en millions d'années alors que le temps culturel a commencé à compter en milliers d'années pour vite passer au siècle et enfin aujourd'hui à la dizaine d'années ! On constate ainsi une accélération prodigieuse du temps propre à l'évolution culturelle par-rapport au temps biologique. Il semble donc hasardeux d'imaginer que la théorie de Darwin puisse s'appliquer à l'évolution culturelle et il ne semble pas pertinent d'assimiler ce qu'on appelle des mêmes culturels à des gènes biologiques. L'idée de Dawkins d'appliquer à l'évolution culturelle les mécanismes de réplication et de variabilité biologiques ne s'accorde pas avec l'accélération de la vitesse de cette évolution et en particulier avec la notion de hasard. Il y a nécessairement d'autres facteurs, d'autres forces en jeu pour expliquer un tel phénomène.

La conséquence bien sûr, c'est que le hasard, quoiqu'on en pense, n'intervient pas, du moins pas complètement, dans l'évolution culturelle par opposition à l'évolution biologique. Cela

signifie que derrière le temps propre à l'évolution culturelle se trouve nécessairement un moteur, une force dont nous n'avons pas conscience. Cette force serait animée par les multiples consciences humaines qui se fédèrent dans le corps mémoriel de la société qui le produit, elle façonnerait une évolution culturelle dont la vitesse croît proportionnellement à sa taille. Sans le vouloir, la culture humaine aurait ainsi généré une force toujours grandissante qui nous emporte vers un futur dont il est impossible de seulement imaginer l'horizon.

L'émergence possible de cette *supraconscience* rejoint l'hypothèse de la nécessité de la conscience pour que le monde soit. Que serait le monde sans un être vivant capable de conscience ? Il ne serait rien puisque personne ne serait là pour le connaître ! Notre univers habitable est peut-être le fruit du hasard parmi des milliards d'autres univers moins bien paramétrés, il se distingue cependant par la conscience dont il a permis l'émergence.

L'univers serait ainsi devenu réalité grâce à l'arrivée de l'homme. Il a commencé à se former il y a quelque treize milliards d'années par un Big Bang aux conséquences imprévisibles. Avant l'apparition de l'homme sur une petite planète perdue dans l'immensité de la Voie Lactée, elle-même perdue dans un amas de galaxies, cet univers ne pouvait pas avoir d'existence réelle puisque personne n'en avait conscience, du moins sur notre planète, avant l'arrivée de l'homme.

La conscience, dont on se demandait précédemment quel intérêt elle pouvait avoir pour l'homme, prend alors une dimension nouvelle, elle devient un élément essentiel dans la création de l'univers. Bien sûr aujourd'hui la conscience n'existe que sur Terre et nous pouvons seulement supputer son existence sur d'autres planètes dispersées dans l'univers. Mais il suffit d'imaginer un flux nerveux qui mettrait en communication notre *supraconscience* terrestre avec une multitude possible d'autres consciences planétaires pour donner à l'univers une conscience unique. Bien sûr nos connaissances actuelles interdisent une telle communication, les planètes hors du système solaire restent inaccessibles en l'état actuel de la technique. Il faut donc pour l'instant nous contenter d'une possible *supraconscience* terrienne.

Comment se manifesterait une telle supraconscience terrienne ? Quel modèle d'organisation politique, économique, religieuse pourrait avoir permis la constitution du réseau d'interactions nécessaire pour assurer son émergence ?

Rappelons d'abord que l'inconscient sous jacent constitué par le corps mémoriel est un ensemble multiforme complexe. Des éléments de cette *supraconscience* peuvent apparaître à différents niveaux, le premier niveau étant le groupe organisé autour d'une histoire comme une famille, d'autres niveaux existent comme une communauté unie par une religion ou comme une nation avec ses régions, ses villes et même jusqu'au plus petit village. Une *supraconscience* au niveau d'un pays sera plus ou moins forte et certainement marquée par la religion pratiquée. Par-dessus ce magma culturel complexe de mémoire, d'histoire, de croyances, s'imposerait petit à petit l'émergence d'une *supraconscience* planétaire.

Le modèle culturel occidental représente certainement l'acteur majeur dans cette émergence. On a vu comment il a su imposer au niveau mondial ses innovations à la fois techniques et politiques et en particulier le réseau d'interconnexion qui en constitue le cœur. L'impérialisme de l'Occident est dénoncé par les civilisations à la traîne, des forces contradictoires le secouent, des courants religieux cherchent à le combattre en se polarisant sur les fondements de leur idéologie, des sentiments nationaux se réveillent ici et là, mais le modèle reste néanmoins définitivement marqué par l'emprise de la culture occidentale. Le succès de la démocratie comme mode de gouvernance a mis en œuvre les conditions du développement industriel basé

sur le capitalisme et le libéralisme créant ainsi un modèle qui pousse petit à petit les religions ancestrales hors de l'actualité agissante. C'est lui qui met la science au premier plan dans tous les domaines et qui favorise le développement d'un système financier tentaculaire, c'est grâce à lui que les règles de vie évoluent comme la désacralisation du mariage et la normalisation des comportements homosexuels. De nouvelles sensibilités apparaissent aujourd'hui comme l'écologie, mais aussi un renouveau de la morale elle-même. Bien sûr, ce ne sont que des exemples pour montrer combien nous sommes vraisemblablement asservis par cette *supraconscience* planétaire. Il faut bien se rendre compte que dans ce contexte notre libre arbitre est relativement illusoire, mais le système est suffisamment intelligent pour faire en sorte nous ayons toujours l'impression que c'est nous qui prenons les décisions !

Ainsi sans que nous nous en rendions compte, une *supraconscience* guiderait nos actions. Par exemple personne n'aurait imaginé il y a quelques dizaines d'années ce qu'est devenue aujourd'hui la finance mondiale. Celle-ci s'est développée en dehors de toute maîtrise de notre part, chaque acteur semblant intervenir sans autre objectif que son propre intérêt. Aujourd'hui si des ingénieurs dûment formés aux mathématiques se passionnent pour la finance, c'est que le système les y incite contre tout bon sens ! La conséquence est que la finance mondiale s'emballe furieusement sans que personne n'ose en prendre le contrôle ! Peut-être y a-t-il derrière ces débordements des intérêts propres à une *supraconscience* que nous ne pouvons qu'imaginer.

A ce stade de la réflexion, la question se pose de savoir si l'émergence possible de cette *supraconscience* signifie que le corps mémoriel devient un être capable d'avoir une conscience propre, c'est à dire une perception de sa propre existence ? Dans ce cas, cela voudrait dire que nous sommes manipulés par une puissance dont nous n'avons pas conscience. Certains diront qu'envisager une telle hypothèse, c'est aller trop loin dans la science fiction ! Cependant nous ne sommes pas vraiment capables de réfuter cette affirmation. Tout comme la conscience individuelle a émergé dans le cerveau humain sans que l'on en comprenne vraiment le processus, la *supraconscience* planétaire émergerait d'un système complexe constitué par un magma culturel d'histoires et de connaissances que l'histoire des hommes a petit à petit construit au fil des siècles. L'ennui est que nous ne pourrions jamais en connaître la réalité. Si vraiment une telle conscience existe, elle n'est pas atteignable par ses composants, c'est à dire nous-même. Ce système n'existe que par les êtres conscients qui y participent. Comme c'est finalement dans nos cerveaux qu'il s'exécute, il ne peut donc pas exister indépendamment de nous et par conséquent il reste inobservable.

Cependant l'hypothèse même de cette *supraconscience* insaisissable ouvre des perspectives vertigineuses. Elle constitue le cœur du potentiel créateur de l'humanité prise dans son ensemble. Elle dispose de tout ce que l'homme produit comme créations scientifiques ou artistiques, elle a accès à une bibliothèque d'information incommensurable, elle anime des réseaux d'échange toujours plus denses, elle contribue par son action de mémorisation et d'organisation de l'information à réduire l'entropie du monde en opposition à l'entropie énergétique, toujours croissante, provoquée par l'homme. Elle est finalement la source qui permet l'homme créateur ! Grâce à elle, nous pouvons dépasser cette finitude obsédante de la vie.

Nous savons désormais que notre petite planète possède des ressources minérales et organiques finies et que si le développement induit par l'homme continue au même rythme ou pire va en s'accroissant puisque que c'est la base de l'économie moderne, ces ressources se tariront inéluctablement. Dans une telle hypothèse, l'humanité pourrait ne pas y survivre. Mais si ces ressources dont nous avons besoin changent de forme, si des solutions alternatives sont trouvées, alors des barrières s'effacent, des contraintes peuvent disparaître. Cela toucherait les

ressources de base comme l'énergie et l'alimentation, mais aussi des ressources plus virtuelles comme notre mode de vie, nos connaissances sur l'univers, notre moralité même. Ainsi des chemins qui menaient à des impasses bifurqueraient vers de nouvelles perspectives.

Naturellement tout ceci est imprévisible, mais ce n'est peut-être pas simplement le jeu du hasard. Ces chemins nouveaux pourraient ne pas être le résultat des mécanismes qui régissent l'évolution biologique du vivant ou du moins ne le seraient que partiellement. Au-delà de la sélection naturelle complètement aveugle à toute perspective, il est possible que la *supraconscience* que nous subodorons joue un rôle essentiel, un rôle moteur dans cette évolution. La recherche créative que l'homme mène depuis son origine pour adapter l'environnement à ses besoins implique une volonté consciente. Bien sûr nous ne pouvons pas le savoir et le hasard semblera toujours guider la recherche scientifique au fil des découvertes et des connaissances acquises, mais si une *supraconscience* s'exprime dans ce processus, cela veut dire qu'elle participe à l'acte même de la création que celle-ci soit scientifique, technique, artistique, religieuse ou tout autre. L'homme créateur prend ainsi sens, il est conduit par une *supraconscience* qui s'élabore au fil même de ses créations !

Les perspectives ouvertes par cette approche sont immenses. Ce n'est plus le hasard qui conditionne le futur de l'humanité. L'homme, en dépassant l'évolution biologique, a façonné une forme d'évolution autrement plus intelligente : l'évolution culturelle ! L'espèce humaine a sans doute émergé par hasard, résultat de mutations aléatoires dans un milieu indifférent à tout, suivant en cela les lois de l'évolution biologique tout comme ont évolué tous les animaux, mais son pouvoir créateur l'a vite différencié. Sorti de cette ornière obscure du vivant sans conscience, il a accumulé un corps mémoriel qui lui donne cette capacité d'influer sur l'évolution du vivant et plus encore sur lui-même.

Ainsi nous ne sommes plus seuls perdus dans un monde indifférent. Cette *supraconscience*, que nous faisons émerger et que nous continuons à animer dans chacun de nos gestes, donne une direction, un but. L'évolution qu'elle façonne nous fait exister plus et plus nous existons, plus l'univers prend sens

Il est évident qu'il ne faut rien espérer après la mort. C'est après tout un phénomène normal chez un mammifère et même biologiquement nécessaire pour assurer le renouvellement génétique. Mais l'homme se distingue de l'animalité du mammifère par son énergie spirituelle. C'est cette énergie que l'on va retrouver sous forme de brins de spiritualité dans la *supraconscience* dont nous postulons l'émergence au sein du corps mémoriel, chaque brin de spiritualité correspondant à un neurone virtuel créé artificiellement par l'apport d'une conscience individuelle. Ces brins de conscience, ces traces spirituelles que nous laissons dans les mémoires du corps mémoriel, continueront à nous faire exister après la mort biologique.

Tout est ainsi lié, l'homme créateur n'existe qu'au sein de cette mémoire constituée de savoir, de traditions, d'histoires. Sans le développement fantastique de cette mémoire, l'humanité serait encore dans les limbes de la civilisation, elle serait à l'état préhistorique d'il y a 40.000 ans. Si par un coup de baguette magique ou quelque catastrophe planétaire, nous perdions tout cet acquis, c'est à dire tout ce qui aujourd'hui nous fait vivre, comme les livres, la musique, la peinture, les réseaux d'échange avec ses mémoires, les machineries diverses, l'homme se retrouverait nu, comme un animal face à la nature. La vie continuerait sans doute mais la reconstruction de notre capital de savoir et de mémoire nécessaire à l'émergence d'un nouveau pouvoir créateur prendrait longtemps et certainement suivrait d'autres directions. Les religions reviendraient en force avec leurs croyances, mais ce seraient de nouvelles religions adaptées aux circonstances, l'humanité entrerait dans un tunnel sombre dont elle serait longue à ressortir.

Nous posons donc que la *supraconscience* émerge par nécessité. Elle est une conséquence nécessaire du développement de notre héritage culturel, ce corps mémoriel accumulé depuis des millénaires et surtout de l'accroissement vertigineux des réseaux d'échange, mais elle reste inaccessible à notre observation. Dans ce processus, nous ne sommes que les neurones virtuels de cette *supraconscience*, nous sommes donc totalement incapables de l'appréhender dans son entièreté. Nous ne pouvons que supputer les conséquences possibles de son existence.

Va-t-on vers une religion universelle ?

Nous avons vu que le développement de la culture conduit nécessairement à l'effondrement des religions traditionnelles devenues exotiques et hors du temps. Des rites anachroniques et bêtifiants disparaissent, laissant derrière eux un vide spirituel. En l'absence d'un cadre religieux, l'esprit s'égaré dans un questionnement sans réponse adéquate. C'est là un danger difficile à contrôler et qui peut avoir des conséquences désastreuses comme l'embrigadement dans une secte quelconque ou même le suicide. La conscience humaine a besoin de spiritualité et c'est bien le rôle de la religion de nourrir ce besoin. Comment répondre à cet appel d'air spirituel qui se manifeste clairement dans nos sociétés évoluées ? Peut-on imaginer que l'émergence d'une *supraconscience* réponde à ce besoin, pourrait-elle être à la source d'un fonctionnement global du religieux ? Va-t-on vers une religion universelle ?

L'humanité présente une telle diversité que l'idée d'une religion universelle semble totalement absurde ! L'histoire des civilisations irait plutôt en sens contraire, l'esprit étroit des nationalismes ou autres particularismes régionaux ne poussent pas à imaginer une cristallisation des croyances autour d'une religion unifiée. Pourtant l'hypothèse d'une telle religion laisse entrevoir des perspectives étonnantes, elle serait capable de fédérer l'énergie spirituelle potentiellement fantastique de l'humanité et pourrait ainsi être un lieu d'expression de cette *supraconscience* en émergence.

Il faut être réaliste, l'hypothèse d'une religion universelle qui prenne en compte l'immense développement de la culture humaine reste du domaine du rêve. Il convient au préalable de s'interroger sur les réponses que pourrait apporter cette notion de *supraconscience* à des questions que nous avons déjà entraperçues dans cet exposé et qui sont finalement fondamentales.

L'univers est-il anthropique ? Cette première question concerne l'univers dont nous découvrons petit à petit l'immensité et la richesse. Dans cet univers empli de catastrophes monstrueuses et dont la beauté sidérale émeut toujours, quel rôle joue l'homme ? L'univers a-t-il besoin de nous pour exister ? Est-il finalement anthropique ?

Faut-il réenchanter le monde ? Cette deuxième question porte sur le monde sensible tel que nous le percevons par nos cinq sens. L'évaporation accélérée de la religion laisse un vide, le monde devient nu, il perd ses symboles, il se dépouille de sa richesse imaginaire. Sommes-nous entraînés dans un monde devenu méchant par notre faute ? Le monde perd-t-il vraiment son enchantement ou au contraire sommes-nous à l'aube d'une nouvelle spiritualité ?

Peut-on parler d'un Dieu en création ? Le concept d'un Dieu tout puissant, créateur du monde, n'est-il pas à renverser complètement ? Nous avons perçu que c'est l'homme lui-même qui, dès l'apparition d'un brin de conscience, imagina des croyances et inventa des religions dans le but de satisfaire son besoin spirituel ? Ne faudrait-il donc pas renverser le scénario qui procède de la création du monde : rien ne viendrait plus d'un En haut imaginaire mais bien plutôt du génie humain qui surgit là en bas sur Terre. L'homme devient démiurge, sa

conscience exprime une force irrésistible dont le but est de faire exister l'univers en le sortant bribes par bribes de son néant. C'est sans doute là la raison même de la conscience.

A-t-on besoin d'un acte de foi ? La quatrième question est celle que tout le monde se pose lorsque la foi classique en un Dieu tout puissant ne suffit plus à calmer une spiritualité débridée. Il serait dommage de laisser celle-ci éparpiller sa créativité brouillonne sans une force vitale pour la guider, c'est à dire un acte de foi qui justifie en quelque sorte l'existence de cette fameuse conscience. L'acte de foi est-il raisonnable ? A-t-il seulement une raison d'être ? Et si c'est le cas, peut-on le sortir du contenu dogmatique imposé par le religieux ? Pourrait-il alors être autre chose qu'une faveur divine, une grâce octroyée par un Dieu créateur de tout ?

L'univers est-il anthropique ?

Bien qu'il y ait eu d'autres lignes d'évolution à côté de celle qui conduit à l'homme lui-même, on peut dire, en se tenant très près de l'expérience, que c'est l'homme qui est la raison d'être de la vie sur notre planète.

Henri Bergson

Les deux sources de la morale et de la religion

On parle d'univers anthropique en cosmologie pour exprimer la probabilité infime qui a permis la création d'un univers habitable par l'homme. Il a fallu effectivement qu'un certain nombre de paramètres aient une valeur incroyablement précise pour permettre à la vie d'éclorre sur notre planète. Une modification minimale de l'un de ces paramètres aurait conduit à un autre univers complètement différent et certainement pas habitable par le vivant tel que nous le connaissons et dont nous faisons partie. Cet ajustement fin des constantes universelles laisse penser que les lois physiques de notre univers ont été créées juste pour permettre à la vie d'apparaître. Evidemment on peut supposer simplement que le hasard fait bien les choses ou encore de façon plus concrète qu'il existe une infinité d'univers ce qui rend la création de notre univers particulier beaucoup plus probable. Mais ce ne sont que des hypothèses qu'aucune observation ne peut étayer. Une autre façon de voir est de considérer la nécessité de l'existence d'un univers anthropique. A quoi servirait un univers s'il n'était pas observable ? En effet sans l'apparition de l'homme et de sa conscience, personne ne serait là pour l'observer. D'où le besoin d'un univers anthropique.

Ainsi l'univers tel que nous le connaissons et l'existence de l'homme seraient intimement liés. La probabilité pour qu'il existe d'autres univers semblables au nôtre est quasi nulle, mais inversement, sans l'apparition de l'homme pour l'observer, cet univers improbable n'existerait tout simplement pas. Nous sommes observateurs et l'univers existe par notre observation.

L'univers a une histoire, il a un commencement, il a un futur, il a vraisemblablement une fin. Cette histoire se déroule évidemment au temps cosmologique, un temps qui n'a rien à voir avec notre temps biologique, ce qui fait que l'univers nous apparaît immuable. Cette histoire, nous la découvrons en observant les ondes anciennes qui se propagent dans le cosmos. Ces ondes trahissent des événements passés et permettent de remonter jusqu'aux premiers instants de l'univers. C'est une histoire mouvementée qui débute par une explosion initiale dont l'énergie fantastique provient du vide, le Big Bang, suivie d'une inflation brève mais massive qui a permis la formation des étoiles puis des planètes. Ainsi parti de rien, l'univers s'est créé et continue à vivre et même de s'accroître de plus en plus vite au milieu d'implosions d'étoiles ou autres catastrophes monstrueuses.

De cette histoire nous ne connaissons que quelques bribes. L'univers s'esquive devant l'observateur au fur et à mesure que ce dernier cherche à le comprendre ; sans cesse les savants travaillent à inventer de nouvelles théories qui demeurent valides un temps mais qui finissent par se périmer au profit de nouvelles. Ainsi on a l'impression que l'univers se crée au fur et à mesure qu'on approfondit sa constitution, qu'on élabore des modèles mathématiques de plus en plus sophistiqué pour tenter d'expliquer sa formation, qu'on découvre de nouveaux corps cosmiques, qu'on décele de nouvelles planètes potentiellement habitables, mais en fait ce qu'on

ne connaît pas encore n'existe pas, cela existera seulement lorsqu'on aura réussi à l'observer. Tout est relatif, l'univers n'existe que par l'observation qu'on en fait.

Dans cette hypothèse, l'univers n'existerait pas à priori, il n'y aurait pas de théorème mathématique, de loi physique, d'objet céleste qui attendrait sagement que nous les découvriions. Notre monde serait simplement constitué par la partie observable de l'univers, au-delà il n'y aurait *rien* et c'est cela que je pense. D'ailleurs les théories modernes sur l'origine de l'univers le voient naître de ce *rien*. Au départ il n'y a que du vide et c'est dans ce vide, parti de *rien*, que l'univers a commencé son inflation avec ce qu'on appelle le Big Bang ! Il a puisé son énergie dans le vide, les atomes sont nés de cette énergie, puis les étoiles, les galaxies, les planètes. On a ainsi l'impression que plus le *rien* est vide, plus il contient de l'énergie !

Quelle peut être la position de l'homme dans cet univers tel que nous le voyons aujourd'hui ? Les grandes religions, du moins celles qui imaginent un Dieu transcendant unique, ont commencé par représenter la Terre au centre de l'univers. Dans ce contexte, Dieu devenait un roi tout puissant qui régnait dans les cieux. Le ciel représentait sa puissance et sa gloire, un ciel qui a toujours fait rêver par son immensité inaccessible, par sa beauté quand on l'observe la nuit et quand, le regard perdu dans les étoiles, le vertige vous envahit. L'homme a vite appris à donner des noms à toutes ces constellations dont il observait l'apparition au fil des saisons. Le ciel gouvernait la pensée et la conscience s'en satisfaisait.

Aujourd'hui ce Dieu transcendant a perdu ses cieux ! Il a été découvert que l'univers est spatialement homogène, c'est-à-dire que son apparence générale ne dépend pas de la position de l'observateur. On peut dire qu'il est isotrope en ce sens qu'il présente les mêmes propriétés physiques dans toutes les directions. En particulier cela signifie que la Terre n'occupe pas de position privilégiée dans l'univers, quel que soit l'endroit où on se place, on verra toujours le même fond diffus cosmologique qui reflète son origine. On ne sait pas si l'univers est fini ou non, mais curieusement nous vivons au centre d'un univers observable fini. En regardant de plus en plus loin, nous voyons des choses qui se sont passées à une époque de plus en plus ancienne, mais il y a une limite que nous ne pouvons pas dépasser. C'est simplement parce que la lumière ne se déplace pas à une vitesse infinie mais à la même vitesse dans toutes les directions, ainsi les observations des étoiles les plus lointaines que nous pouvons faire dessinent une limite sphérique dont nous sommes le centre. Cette limite sphérique est notre horizon cosmologique, il correspond à la première lumière émise à la naissance de l'univers, c'est à dire au moment du Big Bang, elle date de 13,7 milliards d'années. Il nous est impossible de voir plus loin.

Dans cet univers homogène et isotrope, la Terre est une planète parmi des milliards d'autres, une petite planète dont la seule originalité est d'avoir permis l'émergence de la vie. Après l'apparition de la première bactérie, il a encore fallu un long processus biologique sur des millions d'années pour faire apparaître puis disparaître une multitude d'espèces du vivant pour finalement donner naissance à l'espèce humaine. La lignée humaine serait apparue avec le genre homo il y a deux millions d'années. Elle aurait ensuite foisonné en différentes branches avant de déboucher avec l'homme de Cro-Magnon il y a 40.000 ans, sur l'espèce actuelle, l'homo sapiens. A partir de ce moment là, tout s'est emballé. Il n'a suffi que de quelques milliers d'années pour assurer la dominance définitive de l'homme sur la Terre.

Il est très probable que parmi les milliards d'autres planètes existantes, certaines ont pu offrir les mêmes conditions de vie. Nous ne sommes vraisemblablement pas seuls dans cet univers, d'autres êtres conscients ont certainement vu le jour et se posent les mêmes questions que nous-mêmes. Cependant ces êtres probables sont à jamais inaccessibles, leurs planètes pouvant se situer à des milliers d'années-lumière de notre Terre, à moins que la découverte d'une loi

cosmologique révolutionnaire ne vienne bouleverser notre compréhension de l'univers et modifier les distances.

Cet univers semble donc avoir été créé tout spécialement pour l'homme, mais y a-t-il derrière cette création un dessein, une volonté ou ne doit-il sa création qu'au pur hasard ?

C'est une question qui n'a pas de réponse au niveau de compréhension acquis par l'intelligence humaine actuelle et n'en aura sans doute jamais. Il y a néanmoins un point qui ressort de notre réflexion sur la conscience, c'est que l'existence de notre univers et l'émergence de la conscience sont nécessairement liés.

Ceci amène à la question fondamentale : Pourquoi l'univers aurait-il besoin de l'homme ou plutôt de la conscience de l'homme ?

D'abord il faut comprendre que la partie animale de l'homme n'a aucun intérêt dans la discussion, ce qui nous passionne ici c'est la conscience prise hors de son contexte animal, une conscience issue de l'aptitude computationnelle du cerveau et qui permet d'appréhender le passé avec ses histoires et d'élaborer un futur. C'est cette conscience qui nous pousse à observer, à chercher à comprendre le monde autour de nous. Si la Terre n'était peuplée que d'animaux sans conscience, rien ne serait. L'éclosion de la conscience serait donc une nécessité pour que l'univers existe.

Ceci amène à se poser la question du concept d'existence pour l'univers ? Quelle en pourrait être la signification ? En quoi l'observation de cet univers et sa compréhension par l'homme pourrait-elle être pertinente dans notre recherche de la fleur qui explique tout ? Cette observation pourrait-elle être à l'origine d'une conscience spécifique ?

Il a été observé que l'univers se dilate, que les galaxies et leurs étoiles s'éloignent les unes des autres à une vitesse qui augmente avec la distance qui les sépare. Cette dilatation de l'univers disperse de l'énergie et ainsi accroît son entropie. On a vu précédemment que l'accroissement de l'entropie cosmique pourrait être contrebalancé par la constitution des corps mémoriels. En rassemblant de l'information utile, en l'organisant et en la mettant à disposition en réseau, ceux-ci tendent en effet à faire diminuer l'entropie informationnelle sur la Terre. Et la Terre n'est sûrement pas unique dans ce processus, il y a certainement une infinité d'autres planètes, sur lesquelles la vie a pu se développer, qui y concourent. La mise en réseau de la pensée dans un système d'interconnexions inter-planétaires jouerait ainsi un rôle majeur, peut-être vital dans le développement de l'univers, un rôle qui se décline en opposition par rapport aux lois naturelles qui poussent vers plus de chaos.

Un tel réseau inter-planétaire reste encore de l'ordre de la fiction, il n'empêche que la première étape consiste nécessairement en l'émergence sur la Terre d'une *supraconscience* transversale par rapport aux consciences individuelles. Cette *supraconscience* ferait alors partie d'un dessein dont nous ne pouvons que sentir la force.

Mais qu'apporterait finalement cette hypothèse d'une *supraconscience* à cet univers qui fuit derrière nos efforts pour le comprendre ? Comment la possibilité d'une telle *supraconscience* pourrait-elle permettre à l'homme de trouver une raison concrète à son existence ? Comme de toute façon nous sommes incapables de la détecter, postuler sur son existence reste assez vain. Que pourrait-elle nous apporter si nous ne sommes même pas capables d'identifier son action ?

Nous avons vu que cette *supraconscience* émergerait d'une sorte de fusion des consciences individuelles qui participent à un corps mémoriel. En maîtrisant ainsi le pouvoir éparpillé que représentent les pensées et actions de chacun, en rassemblant et contrôlant toutes les informations générées par les sociétés humaines au fil de leurs histoires, la *supraconscience* pourrait alors être capable de générer une force vitale indispensable pour donner une direction

à l'évolution culturelle de la conscience humaine. Bien sûr, cette force vitale ne s'appliquerait pas à l'évolution biologique qui, on l'a vu, suit un autre temps et surtout est contingente.

Or à quoi sert la conscience si ce n'est à faire exister ? Et en l'occurrence c'est bien de l'univers dont il s'agit ici. C'est grâce à la question primordiale que ce dernier existe ! Si nous ne nous posions pas la question « Pourquoi y-t-il quelque chose plutôt que rien ? », personne ne s'intéresserait à la constitution de l'univers, personne ne s'inquiéterait de son origine, personne n'admirerait sa beauté, personne ne chercherait à en connaître les lois fondamentales ! Or seule la conscience humaine sait poser cette question primordiale.

Au-delà de la conscience individuelle, l'émergence d'une *supraconscience* planétaire fédérant une multitude de consciences individuelles serait ainsi cohérente avec ce besoin de connaissance. Cela serait en quelque sorte une nécessité de l'évolution, l'univers ayant besoin d'être toujours plus conscient de lui-même.

L'émergence de la conscience chez l'homme et conséquemment celle d'une *supraconscience* planétaire devient alors un phénomène inéluctable, une nécessité même par opposition à l'évolution biologique qui reste le produit du hasard. D'où la notion d'une force vitale à la source de toute conscience.

Mais alors peut-on dire que l'univers manifesterait une volonté intrinsèque de conscience ? L'univers serait-il anthropique ? L'arrivée de l'homme serait-elle une nécessité en dépit du hasard qui semble gouverner toute l'évolution biologique ? Serions-nous destinés à être les neurones d'une *supraconscience* qui s'exprimerait au sein du corps mémoriel que nous avons contribué à construire grâce à notre désir de culture ?

C'est étrange tout de même que, dans cet univers froid, hostile, gouverné par des équations formelles, ait pu naître l'homme et sa conscience tourmentée. Qu'avait-il à faire perdu dans ces espaces vertigineux, lui, un être animal incommensurablement fragile, égaré sur une minuscule Terre dont on perçoit aujourd'hui les limites ? Il doit bien y avoir une nécessité pour expliquer cette présence.

Evidemment il n'y a pas de réponse à cette question, du moins pas aujourd'hui, sauf à accepter une croyance quelconque. Imaginer une volonté divine derrière tout cela serait trop simple et surtout beaucoup trop réducteur. Le divin entraîne un asservissement dans une adoration confiante, il masque les faits réels, il étouffe la question primordiale et finalement obscurcit toute recherche sur les fondements de notre existence. Par principe la conscience déteste les croyances, son épanouissement implique leur rejet.

Il faut donc aller plus loin. Il y a au cœur de toute conscience le désir d'une forme supérieure d'existence dont nous ne connaissons aujourd'hui que des franges, des marges. Ceci s'exprime dans la réflexivité de la conscience sur elle-même, c'est à dire dans le fait d'avoir conscience d'être conscient. Cette réflexivité de notre conscience nous projette sans cesse en avant malgré notre peur du vide ; tous les efforts que nous faisons pour nous retenir n'y peuvent rien, nous avons besoin de nous comprendre, de nous dépasser.

Oui ! Il y a dans le fait d'exister un vide insupportable qui fait parfois désirer la mort : c'est dans ce vide transfiguré en plénitude que se manifeste ce qu'on pourrait appeler le divin. Il ne s'agit plus là d'une croyance, mais d'un besoin primordial. Il n'y a plus de but ultime, le jugement dernier des chrétiens devient une ineptie tout comme le péché originel, il n'y a pas non plus de répétition indéfinie où l'homme renaîtrait sans cesse sous une nouvelle forme. Non ! Tout change, tout mûrit et se développe dans le cadre d'une évolution culturelle qui n'a pas de fin. La *supraconscience* représenterait l'énergie créatrice, moteur de cette évolution culturelle, une énergie qui pousse en avant vers toujours plus de conscience. Il y a en nous une pulsion, un incessant besoin de nous dépasser, d'aller au-delà. Cette tension physique et

spirituelle fait tout cohérer. Si on s'abstrait de ce divin immanent auquel on participe, la vie n'est plus qu'une aventure totalement absurde.

Petit à petit, au fil de la recherche scientifique, de nouvelles facettes de notre univers se créent que nous ignorions. Avant notre observation, ces facettes n'existaient pas. C'est en les observant, en prenant conscience de leur existence, que nous les faisons exister. Et au cœur de tout ce processus, il y a la conscience humaine. C'est elle qui fait exister ces multiples facettes, c'est par son enrichissement permanent que l'homme évolue vers un *toujours plus être*. Par rapport au panthéisme classique qui voit Dieu dans le moindre objet de l'univers, je vois un panthéisme élargi qui prend sa source, sa vitalité dans l'Observation. Ce que j'appellerais le divin, ce serait finalement le fruit d'une Observation qui n'a ni fin, ni commencement. Pour découvrir ce divin, le sentir pénétrer jusqu'au plus profond de soi-même, il faut savoir s'arrêter de courir et apprendre à observer, alors seulement nous pouvons comprendre l'extraordinaire diversité, la beauté incommensurable de ce monde, un monde que nous faisons au fur et à mesure que nous l'observons.

Il est peut-être temps alors de poser enfin la vraie question : Le monde n'existe-t-il pas uniquement parce que nous avons conscience de lui ? Et cette conscience qui nous distingue comme les êtres ultimes de l'évolution n'est-elle pas la conséquence d'un besoin fondamental ? Sans l'homme, le monde n'a aucune raison d'exister puisque aucun autre être vivant n'a la capacité de se poser la question même de son existence. On pourrait presque dire que la conscience est la source de tout ! C'est grâce à elle que nous possédons ce besoin de savoir, cette curiosité, cette volonté de rechercher ce qui nous a fait naître et nous fait vivre. Enfin c'est grâce à elle que nous apprenons à connaître l'univers en le débarrassant petit à petit de ses mystères. Nous sommes observateurs et l'univers existe par notre observation.

Dans ce sens, l'apparition de la conscience dans l'évolution de la vie sur la Terre représente un phénomène majeur. Il a fallu trois milliards d'années pour en arriver là. Depuis l'apparition des premières bactéries, un développement foisonnant du vivant a permis la création d'une diversité fantastique dont nous ne connaissons encore qu'une partie et c'est seulement au terme de ces trois milliards d'années qu'une espèce particulière de primates a commencé à se réunir en groupes créant ainsi le terreau dans lequel la conscience a commencé à se développer.

Les premiers balbutiements de la conscience sont apparus avec l'homme il y a seulement 40.000 ans. Un corps mémoriel rudimentaire a émergé au sein de petits groupes pour petit à petit se développer au niveau d'un peuple. Tout est parti du concept d'histoire et de la capacité à voir le passé et imaginer le futur. Quand les hommes ont commencé à se remémorer leur histoire, la question primordiale est survenue entraînant l'élaboration des croyances nécessaires pour y répondre et faciliter ainsi l'existence. Comment vivre quand on imagine que le ciel peut vous tomber sur la tête ! La conscience n'est donc pas un fait biologique, le cerveau avec son intelligence n'est qu'un support, la source de la conscience est plutôt dans les mémoires actives d'une population d'individus partageant les mêmes valeurs, c'est à dire sa culture.

On peut ainsi dire que la conscience est le fruit du développement extraordinaire d'un réseau de communication. Parti du minéral, de l'eau pure, la vie a émergé par étapes successives sans que personne ne s'en rende compte jusqu'à ce que l'homme se mette à en raconter l'histoire. Oralement bien sûr au départ, puis l'écrit a entraîné une accélération vertigineuse de ce besoin de raconter des histoires. Ce sens du passé est au cœur de la conscience, les animaux vivent dans l'instant présent, ils ne connaissent pas leur histoire, ils n'ont aucun sentiment du passé. Sans histoire l'homme serait ramené à l'état animal. Un enfant élevé sans communication sociale n'aurait pas d'histoire, il resterait un animal sans conscience.

Dans ce sens je pense que nous créons l'histoire par notre observation. C'est là une capacité merveilleuse de l'homme : la volonté d'observer, d'expérimenter, de comprendre. Grâce à elle nous faisons exister la nature, nous poussons l'univers à se dévoiler et finalement nous prenons conscience de son histoire. Cette capacité d'observation est liée à la conscience. Sans conscience, la volonté d'observer, n'existerait tout simplement pas.

Faut-il réenchanter monde ?

L'attention est le chemin qui conduit à l'affranchissement de la mort. L'inattention, l'irréflexion, est le chemin qui mène à la mort.

Ceux qui sont attentifs ne meurent pas, les inattentifs sont déjà morts.”

Dhammapada

On dit souvent que le monde perd son enchantement, que tout va trop vite, que des repères disparaissent, que c'est chacun pour soi, que l'on ne sait plus communiquer, que la perte des croyances religieuses nous laisse orphelin, etc. Comment cela peut-il être possible ?

Devant un tel désenchantement, quelles perspectives pouvons-nous offrir à nos enfants ? Quel monde vont-ils trouver et comment sauront-ils s'adapter à son évolution ? En quoi l'émergence possible d'une *supraconscience* peut-elle nourrir notre besoin spirituel ? Finalement pouvons-nous dépasser cette fameuse question primordiale qui continue de torturer notre conscience ?

Il n'y a évidemment pas de réponse toute faite, sinon cela voudrait dire que l'on aurait découvert le secret de l'existence.

Mais d'abord que désigne par le terme « monde » ?

Ce terme peut prendre plusieurs sens, il peut désigner l'humanité dans sa globalité, un ensemble de personnes partageant un thème comme par exemple le « monde scientifique », la planète elle-même que parcourent les hommes, l'univers entier c'est à dire tout ce qui existe, etc. Dans le sens où nous l'entendons, le monde désigne notre environnement tel que nos cinq sens le perçoivent. Cette restriction a un certain nombre de conséquences : le monde n'est pas seulement une réalité physique, il ne se contente pas d'être une entité tangible, il n'a rien à voir avec l'univers cosmologique quoique que la notion de ce dernier en fasse partie, il ne se limite pas à un groupe social défini ou plus largement un rassemblement de personnes. En fait la perception que l'on a de ce monde est une sensation indirectement produite par la conscience. Cette perception est bien sûr assimilée par notre cerveau et retravaillée avec les connaissances acquises à partir du corps mémoriel. Il en résulte une modélisation personnalisée du monde, influencée par notre éducation, notre expérience de la vie et les relations que nous avons avec nos semblables. Il y a une réalité physique bien sûr qui définit ce qui nous entoure, ce que nous voyons, ce que nous sentons, ce que nous apprenons, mais la conscience intègre ces sensations et construit sa propre vision de cette réalité du monde. Ainsi on ne verra généralement pas le monde, tel que nous l'avons défini, de la même manière selon l'état sentimental qui nous occupe à un moment donné, par exemple selon que l'on est heureux ou malheureux, optimiste ou pessimiste. En fait la vision que l'on a du monde reflète notre état d'esprit, la façon dont on réagit avec les autres et plus généralement la réponse spirituelle que nous donnons à la fameuse question primordiale : Pourquoi y-t-il quelque chose plutôt que rien ?

Notre conception du monde peut être quasi vide, insignifiante ou au contraire pleine de sens selon l'état d'éveil de notre conscience. Nous pouvons mener une vie automatique, centrée sur une activité journalière submergée par les soucis ou parfois par les plaisirs et autres jouissances. Dans ce cas le monde reflète ces préoccupations, il devient l'environnement, le terrain de jeu permettant cette activité.

Parfois nous pouvons aussi arrêter cette activité automatique pour mieux regarder ce qui nous entoure, pour mieux observer. Alors le monde prend une autre dimension, la conscience se réveille et nous pousse à dépasser l'horizon du quotidien pour voir plus loin que l'environnement de tous les jours, que le terrain de jeu de nos plaisirs ou de nos souffrances. Dans ce sens, la notion de « monde » est quelque chose de personnel qui se construit dans le cerveau au cours de la vie, mais la vision que nous en avons peut varier d'un moment à l'autre selon notre état de conscience. Au-delà des religions traditionnelles, la *supraconscience* que je pressens représente notre monde sorti du néant.

Alors ce « monde » que nous sentons profondément au fond de nous-même perd-t-il son enchantement ?

Il est certain que le cadre de vie imposé par la religion principale en Occident s'évapore petit à petit libérant une spiritualité brouillonne au profit de sectes diverses, plus ou moins évangéliques, qui sont vues comme des bouées de sauvetage dans un monde en perdition. La désacralisation de l'univers, dont nous connaissons maintenant la minéralité physique, nous a fait sortir de notre position centrale. Nous avons découvert un univers complexe dont l'origine est un Big Bang sorti de rien. La partie de l'univers que nous pouvons observer est bornée par l'horizon cosmique qui correspond à la lumière la plus ancienne qui nous parvient, celle du début de l'univers. Au-delà nous ne savons pas ce qu'il y a. Au sein de cet univers, nous sommes nés par hasard sur une petite planète parmi une quantité d'autres. Certaines de ces autres planètes possèdent probablement les conditions nécessaires à la vie telle que nous la connaissons sur la Terre, mais il n'y a aucun moyen à notre portée pour rencontrer ces autres formes de vie ou au moins échanger avec elles. En réalité nos connaissances actuelles font apparaître l'impossibilité de visiter et de conquérir l'univers qui pourtant fait partie de notre monde puisque nous pouvons l'observer ! Les seules planètes qui apparaissent accessibles en l'état actuel de nos connaissances sont les planètes du système solaire, mais aucune ne semble héberger la vie. L'univers semble ainsi nous défier. Une telle absurdité donne le vertige. Rien que l'idée que nous n'avons aucune possibilité de conquête est insupportable ! D'ailleurs la science fiction a vite dépassé ce problème pour asservir l'univers à sa volonté !

L'homme se retrouve ainsi confiné sur sa petite Terre. Le développement fantastique de son espèce (environ sept milliards d'hommes aujourd'hui !) épuise la planète et surtout modifie son équilibre thermique et énergétique. La Terre n'offre simplement pas assez de ressources pour que tous les pays acquièrent un niveau de vie comparable à celui des pays les plus riches ! D'ailleurs l'accès aux ressources disponibles sont ou seront la cause de conflits violents, le partage équitable n'étant pas une loi naturelle chez l'homme, la tendance étant plutôt au chacun pour soi. Ainsi certains pays sont gorgés de pétrole au point de pas savoir quoi faire de leurs revenus jusqu'à investir dans des futilités comme le football alors que d'autres crèvent de misère comme certains pays en Afrique ou à Haïti !

Face à ces limites, nous prenons conscience aujourd'hui que notre belle planète devient fragile et que son avenir peut être grevé par des actes inconsidérés. Cette inquiétude se reflète dans l'émergence d'organisations écologiques ; un besoin de responsabilité envers la planète se fait jour afin d'en assurer la préservation pour les générations futures.

Ces perspectives soulèvent des questions métaphysiques. La finitude apparente de ce monde est en contradiction avec notre besoin de savoir. A moins de vivre comme un animal et de ne penser à rien, nous ne pouvons pas nous empêcher de spéculer sur les raisons de l'existence, de s'interroger sur ce qui justifie notre besoin de vivre. Quelles perspectives nous offre cette petite Terre qu'il faut désormais cultiver et soigner comme son jardin ?

Comment satisfaire ce questionnement quand la foi ne nous supporte plus ? Pourquoi Dieu n'arrive-t-il plus à répondre à notre angoisse ? Où sont passés nos rêves d'enfant avec leurs mythes qui berçaient si harmonieusement la vie ? Que deviennent les fêtes qui cadençaient l'année et dont le symbolisme aujourd'hui perd son sens ? Et finalement comment peut-on vivre sans croyance ?

La solution la plus élémentaire pour occulter ce questionnement difficile consiste à se plonger dans un torrent d'activités afin de ne plus penser. La société humaine est ainsi faite que les incitations ne manquent pas pour s'occuper. Mais au bord du vide, il faut savoir garder son équilibre et ne pas tomber. D'un côté, la mort et la fin de toute chose, de l'autre le sectarisme dur et froid ou la folie. L'homme normal reste en équilibre et ajuste sa vie dans la société, c'est la vie sociale, la vie productive pourrait-on dire. Mariage, travail, enfants, c'est le cheminement classique qui permet à la conscience individuelle de survivre sans trop se poser de questions.

Pourtant la spiritualité a besoin d'espace, elle ne peut pas rester enfouie sous une montagne d'activités diverses, elle n'accepte pas non plus un cadre religieux devenu trop étroit. Le besoin spirituel finit toujours par ressortir plus affamé que jamais.

Mais alors ce besoin spirituel nécessite-t-il de réenchanter le monde ?

Tout ce qu'on peut faire, c'est observer. C'est dans l'observation que la spiritualité peut dépasser l'ego et ouvrir la conscience au monde. Mais cette position ne signifie pas se retirer progressivement du monde pour grimper marche par marche une échelle de Jacob qui mènerait vers les cieux où régnerait un Dieu imaginaire. Non ! C'est dans l'observation, dans l'éveil, que peut émerger une spiritualité libérée des croyances et des dogmes, une spiritualité qui se nourrit du corps mémoriel avec lequel elle échange sans cesse.

Souvent lors d'une balade en montagne, la nature m'apparaît magique par sa beauté et sa perfection, elle est innocente aussi parce qu'elle ne sait pas ce qu'elle fait. La nature est ainsi faite que tout en elle pousse à la vie, c'est là une force fondamentale qui a commencé il y a environ trois milliards d'années avec la création de la première cellule vivante. Mais déjà cette première cellule présentait une complexité tellement inouïe avec son génome ADN lui permettant de se reproduire en transmettant son héritage génétique que l'on débat encore sur les mécanismes chimiques qui ont permis son émergence. Il a fallu ensuite passer au stade de la reproduction sexuée qui permet d'assurer la variabilité génétique. La fusion des gènes parentaux implique la création d'un être nécessairement différent de tous ceux qui ont pu le précéder. Dans ce processus, des mutations aléatoires peuvent apporter des caractères physiques positifs pour la survie de l'animal et ces caractères seront retenus par sélection naturelle dans la descendance. Cette capacité de reproduction constitue un mécanisme essentiel pour assurer l'évolution biologique telle qu'elle a été découverte par Darwin : variations aléatoires hérissables et compétition au sein d'une population pour l'accès aux ressources. Il a fallu un long processus avec des créations suivies de disparitions d'innombrables espèces pour parvenir à l'avènement d'une espèce particulière parce que disposant de la capacité de développer une culture et conséquemment une conscience, l'homme. On ne peut qu'être impressionné par cette force de vie qui domine sur notre planète et qu'on peut supposer exister sur d'autres semblables à la nôtre. Mais cette force a-t-elle une direction ?

Jusqu'à l'apparition de l'homme, l'évolution du vivant a suivi une loi biologique dans laquelle le hasard semble être le facteur essentiel. Des modifications aléatoires dans la transmission du patrimoine génétique introduisent parfois des caractéristiques innovantes. La sélection naturelle joue ensuite pour conserver celles qui favorisent la survie de l'espèce concernée. Cette loi est basée sur un temps biologique qui se mesure en millions d'années.

L'homme a bouleversé tout cela en domestiquant artificiellement les plantes et les animaux pour les adapter à ses besoins. En sélectionnant les variations génétiques les plus adaptées à ses besoins, il a en quelque sorte domestiqué la sélection naturelle en l'adaptant à son temps propre. Le premier cas typique de sélection artificielle est le blé. Il a été domestiqué à partir d'une graminée sauvage au VIII millénaire avant J.C. dans le Croissant Fertile formé par la Mésopotamie et le Levant au Moyen-Orient. Le critère de sélection a consisté à sélectionner les variétés dont les grains restent sur l'épi quand ils sont mûrs ce qui les rend plus faciles à récolter que les grains sauvages, lesquels se dispersent au sol. Ce processus de sélection artificielle a continué avec la domestication des animaux comme les bovins, les moutons, etc.

Après avoir ainsi domestiqué la sélection naturelle, l'homme a appris à maîtriser la génétique. Grâce à cette nouvelle technologie, il devient possible de provoquer la mutation intéressante plutôt que d'attendre que le hasard la produise, ce sont les fameux OGMs tant décriés.

En fabriquant des OGMs, l'homme asservit l'évolution biologique et l'accélère dans un temps artificiel, ce n'est plus le hasard qui modifie les gènes, ni le processus de sélection naturelle qui privilégie certaines de ces modifications, mais la volonté de l'homme. Nous savons aujourd'hui manipuler les gènes du vivant domestique pour développer certaines caractéristiques qui faciliteront son exploitation. Nous disposons même du pouvoir d'agir sur nous-même ou notre descendance avec tout ce que cela comporte comme risque de dérive eugéniste.

Nous sommes ainsi en présence d'une évolution créée artificiellement par un cerveau trop intelligent. On pourrait appeler cette évolution, une évolution domestique en ce sens qu'elle ne suit pas les lois de l'évolution biologique, mais des lois imposées par l'homme. Grâce à ces techniques l'homme se libère du processus d'évolution biologique, il l'oriente dans la direction qu'il désire. Et le temps d'action de cette évolution domestique change, il s'accélère au fur et à mesure que la connaissance scientifique s'accroît.

C'est un pouvoir presque monstrueux que nous avons ainsi acquis, un pouvoir qui permet de modifier la vie selon notre bon vouloir, en tout cas selon nos besoins. Nous ne sommes plus une espèce animale comme une autre, nous sommes devenus des créateurs. Un tel pouvoir nécessite d'être canalisé sous peine de générer des catastrophes ou même la disparition pure et simple de l'humanité. C'est là qu'intervient, je pense, la potentialité de la *supraconscience* que nous pressentons. Son émergence par cristallisation de l'ensemble des consciences individuelles autour d'un corps mémoriel partagé pourrait influencer le comportement des hommes et les aider à mieux se comprendre. En conditionnant la conscience humaine, cette *supraconscience* favoriserait l'élaboration d'une morale adaptée à ce pouvoir que l'homme a acquis sur la nature afin de le rendre bénéfique. L'élan vital qui la sous-tend a ceci de particulier qu'il n'est pas contingent, il ne suit pas les mécanismes biologiques, il n'obéit pas au hasard. Créé artificiellement par l'échange permanent d'idées et de volontés individuelles qu'autorisent les réseaux et les mémoires du corps mémoriel, il cristallise une direction dans l'évolution culturelle.

Alors, encore une fois, cet homme créateur dont le pouvoir apparaît désormais monstrueux a-t-il besoin que le monde soit réenchanté ?

Cette idée est absurde tout simplement parce que le monde n'a rien perdu de son enchantement ! Bien sûr l'effondrement du religieux conjugué avec la découverte d'un univers immensément hostile et froid nous fait perdre nos repères, nos mythes, nos croyances, nos rêves de conquêtes. Nous découvrons la finitude d'un monde dans lequel nous imaginions pouvoir puiser sans fin, nous voyons notre espace de vie se rétrécir vertigineusement par

rapport à l'infini de l'univers. Mais cela ne veut pas dire que le monde se désenchanter, au contraire il devient de plus en plus passionnant à vivre !

Il suffit d'observer les changements que nous avons pu vivre simplement dans notre échelle de temps. Jamais notre espace de vie n'a été si profondément bouleversé en une seule génération humaine ! Que de découvertes, que de nouveaux horizons ouverts, que de risques aussi pour l'avenir de l'humanité, ont animé le dernier siècle jusqu'à aujourd'hui. Cela s'exprime dans la croissance vertigineuse de notre corps mémoriel, une croissance qui semble même s'accélérer proportionnellement à la somme des connaissances acquises : plus on avance, plus on connaît ! Les modes de vie changent drastiquement avec l'avènement du monde des communications, la révolution du numérique nous a carrément fait faire un bond en avant dans l'interconnexion des cerveaux. Tout cela n'est-il pas passionnant ? Il y a tellement à faire dans ce monde, ne serait-ce que de s'interroger sur cette croissance effrénée de nos connaissances ! Où cela va-t-il nous mener ?

J'ai l'impression parfois que l'homme se retrouve tout nu devant les problèmes que lui posent ces bouleversements, sa conscience n'évolue pas assez rapidement, il n'a pas le temps de s'habituer. Je ressens parfois un besoin de plus de conscience et c'est peut-être là, dans ce besoin, qu'émerge la nécessité d'une *supraconscience*.

Les religions traditionnelles, incapables d'apprécier ces changements, ne sont d'aucune utilité pour aider l'homme à s'adapter aux nouveaux modes de vie qu'imposent ces bouleversements. Les vieux rites avec leurs croyances associées sont sclérosés par leur immobilisme et leur conservatisme, ils ne conviennent plus. La société évolue trop vite, ses règles morales changent, une sorte de chaos social s'installe dans lequel la sauvagerie côtoie un conservatisme étroit. « Il est interdit d'interdire ! » disait-on en mai 1968 et effectivement une multitude de barrières sont tombées, donnant aux anciens le vertige devant un monde qui disparaît (et occasionnellement le regret de ne pas avoir connu cela à leur époque !) La jeunesse s'approprie ce nouvel espace avec passion. Tout est ouvert, tout est possible. Mais la chute guette quand on s'aperçoit que la liberté est un leurre, que tout est faux, que la société n'offre rien pour vous aider dans votre désarroi, que c'est chacun pour soi. L'effondrement de la religion laisse un vide spirituel que l'on cherche désespérément à satisfaire. La plupart élaborent des cadres de vie individuels qui les protègent, mais la tentation communautaire attirent dangereusement ceux qui n'ont pas la force suffisante pour résister. Des gourous profitent de l'opportunité pour embrigader les plus faibles et ainsi fleurissent des communautés ou sectes diverses avec toutes les dérives potentielles que cela implique. Des pulsions primitives peuvent aussi réapparaître faisant dangereusement régresser la sociologie de groupe vers un comportement de singe, c'est à dire un niveau de conscience qui se rapproche de celui de l'animal. Certains dont le capital symbolique est rétréci peuvent se tourner vers le fondamentalisme et l'extrémisme religieux, et s'opposer ainsi à l'évolution en cours.

Ces comportements chaotiques révèlent un besoin criant de spiritualité. La pensée se libère du contrôle religieux institutionnel et cherche de nouveaux vecteurs plus porteurs, plus satisfaisants. Désormais il devient insupportable de se laisser conduire par une croyance ou des dogmes. Comment peut-on avoir une spiritualité active si on emprisonne l'esprit dans un carcan religieux ? Cela revient à dire non au monde, à l'univers, à la nature qui nous entoure et dans laquelle nous sommes partie prenante. Notre spiritualité refuse désormais de se laisser enfermer, même si la prison en question peut être enveloppée dans un gentil cocon bien ouaté ! Nous voulons être libres de conduire notre pensée, nous avons faim d'être et cette faim spirituelle est ressentie comme une ivresse, notre conscience se dilate dans l'infini de l'univers, nous cherchons désormais à nous conquérir nous-mêmes !

Cette libération de la spiritualité présente un aspect fondateur. Une spiritualité non plus canalisée par une religion mais une spiritualité qui s'ouvre au large, agrandit la conscience et la pousse en avant dans sa recherche d'être. C'est dans cette libération que se trouve la source de la *supraconscience*. Cette dernière a besoin de l'activité spirituelle d'une multitude de consciences pour avoir une chance d'émerger du corps mémoriel. Nous avons donc le devoir de nourrir notre conscience avec une spiritualité toujours plus ambitieuse. C'est là vers quoi nous devons tendre : vers le toujours plus être. Pour cela il faut savoir se retrancher des contingences de la vie quotidienne, trouver les instants de méditation qui permette à la conscience de se développer. C'est cela l'enchantement du monde : savoir trouver ces minutes précieuses qui dans un élan sublime vous font effleurer la réponse que vous cherchez tant.

Bien sûr une spiritualité débridée sans barrière religieuse pour la contenir peut mener au suicide. Il faut s'en protéger par tous les moyens. L'envie de suicide représente un repli du moi sur lui-même, une fermeture de l'esprit, un rejet de l'être conscient, un crime finalement contre l'émergence de cette *supraconscience* par laquelle l'univers essaye de s'exprimer.

Mais alors comment protéger cette spiritualité ? Comment la rendre positive ? Comment en faire un vecteur d'évolution de la conscience ?

Il suffit souvent d'un rien, un petit quelque chose pour vous projeter dans la transcendance. Cela peut être une méditation par une chaude nuit d'été, le regard perdu dans le ciel étoilé vous fait plonger dans l'infini de l'univers qui vous entoure ou simplement la relation étroite que l'on peut entretenir avec l'art quand on se perd dans les détours d'une peinture ou encore l'écoute d'une musique qui vous touche au fond du cœur. Peut-on trouver une réponse à notre questionnement dans cette magie, dans cette innocence ? Non bien sûr ! Nous sommes irrésistiblement entraînés dans une évolution que nous ne maîtrisons pas, une évolution gouvernée par le corps mémoriel duquel émerge une improbable *supraconscience* que nous sommes incapables d'identifier ni dans l'espace, ni dans le temps.

Ainsi cette expérience de transcendance ne mène à rien, ce n'est qu'un éclat de conscience qui vous laisse encore plus désemparé et peut même vous enfermer dans le religieux puisque la transcendance, par définition, c'est le religieux. Et vous enfermer dans le religieux, c'est abandonner votre liberté spirituelle. Le dogme va l'encager et lui imposer des contraintes, son évolution sera bridée.

Il faut donc chercher ailleurs. La sortie de la spiritualité du carcan de la religion ouvre de nouvelles perspectives, c'est vraiment une révolution ! Il faut voir là le signe d'une évolution en cours. Quelque chose se cherche, quelque chose de plus ouvert, plus dynamique, plus ambitieux que ce que pouvait proposer la religion traditionnelle.

En quelque sorte la spiritualité se démocratise, elle devient une démarche plus individuelle. Sa source, c'est toujours le corps mémoriel, cet héritage culturel partagé dont nous acquérons des brins en apprenant à devenir conscient, mais la religion qui en constituait l'essentiel s'est évaporée. Ainsi libérée des rites et du dogme, la spiritualité se cherche au sein de chaque conscience. On pourrait s'en inquiéter en imaginant un éparpillement de l'empathie des hommes au profit d'un narcissisme farouche, d'un enfermement sur soi, mais ce serait une erreur. Il y a dans ce chaos spirituel qui envahit l'espace humain au détriment du religieux un besoin de plus de conscience et derrière ce besoin pourrait émerger ce que nous avons appelé une *supraconscience*.

Les graffitis ou « tags », que les jeunes se plaisent à dessiner sur le moindre panneau accessible et surtout visible par le plus de monde possible, sont l'expression de ce chaos spirituel. Dans ces déchets artistiques, on peut trouver un peu de ce besoin de conscience. Les

jeunes taggers sont en manque de symbolisation. En jetant leurs traces un peu partout à la face de la société, ils cherchent à exister, à être reconnus. Il ne s'agit pas ici de casser pour le plaisir, mais bien plutôt d'habiller le monde de la ville avec des signes qui révèlent un désarroi et un besoin symbolique de s'identifier dans une société dont ils se sentent rejetés. N'est-ce pas là finalement une forme d'art, même s'il reste un peu fruste ? N'est-ce pas là le reflet d'une conscience inquiète ? La forme d'expression est simpliste sans doute, mais signifiante. Ces traces grossières participent au réseau diffus de communication et de mémoire que constitue le corps mémoriel.

Il apparaît donc que, libérée des croyances historiques, la spiritualité se cherche dans tous les domaines possibles, toutes les expériences accessibles. Parfois c'est par la conquête d'une montagne ou alors par la traversée de l'océan à la rame ou encore, si l'on possède le don et la volonté, par la création d'une œuvre d'art... il y a tant de possibilités qui peuvent nous faire accéder au vertige que procure l'infini par opposition avec la finitude de la nature et de la vie.

Il est de la responsabilité de chacun de participer à cette évolution spirituelle et cela passe nécessairement par l'échange. L'être humain n'existe pas sans la relation à l'autre, c'est dans cette relation que s'activent les neurones virtuels de la *supraconscience*. Le courage d'être contribue à rendre l'univers conscient de lui-même, il convient de s'y accrocher désespérément. C'est grâce à ce courage d'être que nous enrichissons le corps mémoriel du monde et faisons évoluer l'humanité vers un *toujours plus être* que nous espérons sans savoir le formuler.

C'est cela l'essentiel ! Participer à l'évolution en cours dans le domaine qui convient, apporter son brin de conscience à une *supraconscience* en émergence. Quand on dessine ces perspectives, tout devient passionnant ! C'est pour cela qu'il faut s'accrocher à la vie, pousser son être le plus loin possible dans la conscience de soi.

Demain ne sera jamais comme aujourd'hui, le temps culturel s'accélère, les connaissances s'accumulent, des révolutions technologiques apparaissent sans cesse. Sans doute l'homme de demain sera biologiquement identique à celui d'aujourd'hui mais sa conscience, sa culture, sa spiritualité seront nécessairement différentes. C'est dans cette évolution culturelle et spirituelle que se prépare le devenir de l'homme.

Oui ! Un grand mouvement nous tire dans la direction d'une conscience universelle malgré nos réticences et le poids de l'inertie accumulée du corps mémoriel. L'histoire de notre lignée est une quête continuelle de nouveautés prométhéennes contre la nature. La marque que nous avons commencé à tracer sur la Terre ne suit pas la sélection naturelle, ni le temps biologique ; dès son apparition, l'homme a cherché à maîtriser la nature pour l'adapter à ses propres besoins. La conscience n'est finalement que l'écume émergée de ce processus fondamental qui a définitivement sorti l'homme de son carcan animal.

Pourtant le chemin devant nous reste obscur. Au bout du chemin, chacun d'entre nous est assuré de trouver la mort après une vie fugace dont l'éternelle impermanence ne cesse de nous hanter et cela sans jamais avoir résolu la question primordiale, celle qui torture sans fin notre conscience : « Pourquoi y-t-il quelque chose plutôt que rien ? »

Mais alors dans quel but devons-nous continuer à animer cette vie si la mort nous interdit de ne jamais connaître la suite ? Notre conscience, exaspérée parfois par l'inutilité apparente de l'existence, pourrait être tentée de l'abréger, mais ce serait rétrécir l'univers tout comme l'homme se rétrécit psychologiquement et physiquement en approchant de la mort. L'univers a besoin de nous pour exister. Sans nous, l'univers n'existe pas puisque nous sommes les seuls êtres capables de le faire sortir du néant grâce à l'action de notre curiosité insatiable et le questionnement douloureux de notre conscience. Qui d'autre serait capable de l'observer et

d'en apprécier la beauté ? C'est bien là le triomphe de la conscience humaine ! En quelque sorte, nous sommes les démiurges de l'univers !

C'est dans ce sens que nous devons réaliser notre vie : être chaque jour plus conscient de ce qui nous entoure. Cela veut dire être à l'écoute, avoir tous ses sens ouverts, creuser la connaissance le plus loin possible selon ses capacités avec en arrière plan cette curiosité insatiable de ce que sera demain, cette volonté inépuisable d'en savoir plus. Le corps mémoriel est le creuset où se forge la *supraconscience*, il a besoin de nous pour l'animer.

Comme rétribution pour cet effort de vivre, votre conscience vous permettra parfois d'accéder au plaisir inouï du bien-être, c'est à dire à cette capacité de savoir apprécier l'infini du ciel par une nuit noire ou connaître la beauté dans une oeuvre d'art ou simplement savourer un pastis à l'ombre d'un olivier par un jour d'été. Ce plaisir n'est pas un don que nous recevons d'un Dieu hypothétique, mais simplement le fruit de l'éveil de notre conscience.

Dans un moment comme cela, vous vous rendez compte que tout est possible et cela donne le vertige. Vous sentez au plus profond de vous-même que quelque chose est à l'œuvre qui dépasse la volonté de survivre et de se reproduire. Vous devenez totalement fou d'enthousiasme. L'enthousiasme rend tremblant et hors de soi, il élargit les yeux et transfigure le regard, il bouleverse jusqu'aux entrailles comme un grand vent. Oui, l'enthousiasme a une importance cruciale pour tout et n'importe quoi. Vous êtes alors dévoré du désir de vivre intensément, tout devient occasion à découvrir autre chose et vous en profitez outre mesure.

Peut-on parler d'un Dieu en création ?

Puisque l'Esprit est la source de notre vie, laissons-nous conduire par lui, suivons ses indications et agissons comme il le désire, c'est-à-dire que notre vie, elle aussi, soit spirituelle.

Saint Paul, Epître aux Galates

Quelle conclusion pouvons-nous tirer de cette promenade dans le jardin de la conscience où, de fleur en fleur, nous cherchions la fleur qui explique tout ? Disposons-nous au moins d'une esquisse de réponse ou faut-il clore le débat, fermer la parenthèse et chercher simplement à éteindre notre conscience comme la lampe du Saint Esprit ?

Nous avons analysé l'effondrement du religieux dogmatique dans le monde occidental, ce qui entraîne une perte des repères avec comme conséquence une liberté nouvelle offerte à la conscience. Le moteur sous jacent à cette nouvelle liberté est bien sûr la question primordiale, « *pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ?* » C'est par cette question que l'homme accède à la spiritualité, c'est par cette question que l'homme se distingue définitivement de l'animal. Ainsi, en libérant la conscience, l'effondrement du religieux laisse entrevoir une effervescence spirituelle peut-être génératrice d'une nouvelle façon d'être.

Nous avons aussi évoqué le corps mémoriel produit par le génie de l'homme et constitué de mémoires diverses et de réseaux complexes qui assurent les échanges culturels inter-humains. Ce corps mémoriel est multiple, il peut être vu comme un palimpseste dont les différentes couches se découvrent les unes après les autres en remontant dans l'histoire. Chaque couche correspond à un niveau de culture et se rapporte à un groupe humain, comme la famille, une communauté religieuse, une nation et même le monde entier avec la culture écologique. C'est en fait une sorte d'héritage culturel qui se transmet de génération en génération au sein de la société par l'éducation, les médias, l'art sous toutes ses formes, la connaissance scientifique et la technologie. Cette transmission s'accélère désormais grâce à la révolution numérique et la communication intense qui lie les hommes à travers le monde.

Le corps mémoriel représente donc le génie de l'homme, c'est à dire toute sa culture. C'est une mémoire complexe qui contient une accumulation d'histoires, d'idées, de croyances, de connaissances, bref tout ce que l'homme a pu créer depuis son origine. La disparition de ces mémoires, pour quelque raison que ce soit, ramènerait la société à un état préhistorique. Ce serait la perte du savoir accumulé depuis des générations et avec cette perte des connaissances et des techniques, ce serait la nourriture même de la conscience qui disparaîtrait. Heureusement une telle hypothèse est complètement illusoire par le fait que les mémoires du corps mémoriel, outre les mémoires technologiques artificielles, existent partiellement et sont partagées dans tous les cerveaux participants, un effacement complet nécessiterait de faire disparaître tous les adultes pour ne garder que les enfants encore vierges de connaissance...

Chaque civilisation a développé son corps mémoriel. Aujourd'hui on remarque que celui développé par la civilisation occidentale s'impose au niveau mondial ; chaque pays dans le monde en adopte les valeurs premières et ce faisant participe à construction d'un corps mémoriel mondial.

Nous avons conjecturé que la conscience humaine prenait son origine dans le corps mémoriel. L'émergence de la conscience n'aurait ainsi aucun lien avec l'évolution biologique du cerveau, elle serait une conséquence de l'apparition, avec le langage, de corps mémoriels au sein des premiers groupements humains. Ces corps mémoriels ont permis le développement des concepts de passé et de futur, autorisant ainsi l'homme à appréhender l'histoire, élément déterminant pour la formulation de la question primordiale.

La conscience se forme chez l'enfant à partir des parties du corps mémoriel auxquelles il a accès dans son environnement. Le corpus culturel qu'il acquiert ainsi conditionne sa spiritualité et lui confère une identité spécifique. Au cours du temps le corpus culturel a bien sûr évolué et conséquemment la conscience qui s'en nourrit. En particulier l'évolution des connaissances implique des changements profonds dans la spiritualité tout comme les valeurs attachées à chaque civilisation. La conscience fruste des premiers hommes n'a rien à voir avec la conscience moderne, de même qu'un chinois ne sera pas conscient de la même manière qu'un européen, chaque corps mémoriel ayant ses propres spécificités.

La conscience apparaît donc comme un phénomène purement artificiel lié à l'apparition d'un capital culturel, lui-même conditionné par l'existence d'un langage permettant les échanges inter-humains. Elle est née de l'activité d'une multitude de cerveaux connectés par un tissu de relations sociales à un corps mémoriel partagé. Dans ce sens, la conscience est simplement une conséquence du développement de l'intelligence et de la socialisation de l'espèce humaine et n'a donc rien à voir avec l'évolution biologique. Née par erreur pourrait-on dire, la conscience humaine se différencie des mécanismes biologiques de la conscience animale par sa force purement spirituelle. Dans ce sens, la conscience humaine se situe bien au-delà de la conscience immédiate de l'animal. La conscience immédiate se limite aux sensations physiques que communiquent les cinq organes des sens du corps, elle ne connaît pas le concept de temps. En disposant des données culturelles du corps mémoriel, la conscience humaine dépasse cette immédiateté des sensations animales pour les intégrer dans une histoire.

Par exemple le chat lorsqu'il a bien mangé et qu'il a trouvé un coin tranquille, bien abrité ou au chaud sur les genoux de son maître, se met à ronronner d'aise. Mais cette conscience de bien être ne va pas plus loin que cette immédiateté alors que la conscience humaine extrapolera ou transcendera de multiples manières ce sentiment. Elle le questionnera, se demandant pourquoi la nature lui offre une telle chance, elle pourra le transcender cherchant ainsi un plaisir culturel encore plus détaché de son animalité propre, elle en fera même une histoire qu'elle mémorisera.

On conçoit ainsi que la conscience humaine ne soit pas soumise à la pression de la sélection biologique comme peut l'être une capacité d'intelligence qui apporte un facteur de différenciation sélectif, elle serait d'ailleurs plutôt un ennui qui peut déstabiliser l'individu et le pousser au suicide. De part son origine culturelle, l'évolution de la conscience humaine reste propre à chaque civilisation, pourtant le fondement de toute conscience reste la question primordiale : « *Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ?* » Cette question désespérante constitue son moteur. C'est grâce à cette question que les religions sont nées avec tout le contexte spirituel qui en découle.

Finalement nous avons évoqué l'accélération incroyable, en juste deux siècles, des connaissances scientifiques à la fois sur l'univers lui-même et sur la biologie du vivant. L'avancée de ces connaissances a permis d'appréhender les lois physiques et le processus de constitution de l'univers. Nous savons désormais que l'univers s'est formé à partir du vide, c'est à dire de rien, par une magnifique explosion, le Big Bang, il y a quelque 17,7 milliards d'années. Beaucoup de mystères demeurent sur sa composition et son évolution, chaque avancée de la recherche apporte de nouvelles visions sur l'ordre cosmique général des choses.

La biologie du vivant fait également l'objet d'un développement fantastique des connaissances. La maîtrise des processus génétiques place désormais l'homme en position d'agir sur l'évolution du vivant, et cela aussi bien sur les plantes pour améliorer leur rendement que sur les animaux pour optimiser leur production et finalement sur lui-même pour améliorer son espèce. C'est un pouvoir fantastique et monstrueusement dangereux qui peut amener l'homme à se croire démiurge.

L'histoire de l'évolution biologique nous a amenés à la distinguer de l'évolution culturelle. Deux composantes différentes de temps semblent s'appliquer à chacune : l'évolution biologique découverte par Darwin suit un temps réglé par son mécanisme de mutations et de sélection naturelle tandis que l'évolution culturelle initiée par l'homme suit un temps conditionné par l'importance du corps mémoriel. Il apparaît même que l'évolution culturelle, c'est à dire la croissance du corps mémoriel, s'accélère proportionnellement à l'accumulation du savoir. Cette évolution pousse la spiritualité à sortir du cadre imposé par les croyances religieuses pour chercher individuellement à donner un sens à l'ordre cosmique des choses. L'homme n'est plus esclave d'un Dieu qu'il adore et prie comme un Père, il devient un démiurge chargé de donner une conscience à l'univers !

La révolution du numérique enfin fait entrer l'homme dans une nouvelle ère, l'ère de la communication. Cela se traduit par un développement fantastique des échanges entre individus, indépendamment de (et généralement contre) la volonté des gouvernements ou des autorités religieuses. Par ailleurs les possibilités de mémorisation numérique apportent un atout formidable au partage du savoir. Toute la connaissance humaine, tout ce qui se dit, tout ce qui s'écrit ou se dessine, se trouve ainsi numérisée et facilement accessible par des moteurs de recherche adaptés. Cette révolution informationnelle des échanges et de la mémoire apporte des couches additionnelles au palimpseste constitué par le corps mémoriel. Celui-ci se développe désormais au niveau mondial, englobant toutes les civilisations dans une culture nouvelle qui recouvre les cultures nationales ou traditionnelles. Des thèmes, des mythes, des idées politiques ou sociétales naissent et se discutent entre individus de différents pays. La nouvelle science que constitue l'écologie en est le meilleur exemple.

Cet emballement de la croissance du corps mémoriel amène à imaginer l'émergence d'une *supraconscience* qui agirait transversalement sur l'ensemble des civilisations et des nations. Une telle conscience n'est bien sûr pas directement observable. Elle vit dans l'inconscient de milliards de cerveaux, elle active des boucles de rétroaction entre ces cerveaux et la couche concernée du corps mémoriel, contribuant ainsi à l'émergence d'une pensée globale. De façon quasi invisible, cette *supraconscience* mondiale ferait évoluer les règles morales et susciterait une spiritualité propre, elle appliquerait en cela une ambition virtuelle qui s'élaborerait sur la base des histoires échangées et cumulées dans les différentes couches du corps mémoriel. C'est par exemple ainsi que serait née la culture de l'écologie, culture mondiale par excellence.

Alors y a-t-il une conclusion possible à notre promenade dans le jardin de la conscience ? La possibilité d'une *supraconscience* représente-t-elle la fleur qui explique le tout tant recherchée ? Mais quel est le rôle d'une telle conscience ? Pourrait-elle contribuer à unifier la pensée à travers le monde ? Son émergence est-elle le but ultime de l'espèce humaine ? L'univers en a-t-il besoin pour exister ?

Après avoir effacé l'image d'un Dieu transcendant à l'origine de tout, il faudrait peut-être en renverser complètement la vision historique de la Genèse. Dieu n'est pas plus transcendant qu'immanent, il n'a rien à voir avec la réalité physique et animale du monde, les choses existent

et évoluent par elle-mêmes selon les lois qui gouvernent l'univers. Dieu n'a pas non plus une quelconque responsabilité dans la vie spirituelle et sociale de l'homme, c'est plutôt l'homme qui, dès l'apparition d'un brin de conscience, l'inventa en imaginant des croyances et bâtissant des religions.

Ce n'est pas de Là-haut, de ce que les religions appellent les Cieux, que descend une volonté divine chargée de diriger l'humanité, de lui donner une morale qui, si elle est respectée, permet d'assurer aux impétrants une vie éternelle dans un Paradis illusoire. Au contraire, il faut désormais renverser le scénario qui procède de la création : rien ne vient plus d'un En haut imaginaire mais bien plutôt du génie humain qui surgit là en bas sur Terre. L'homme devient démiurge, sa conscience exprime une force irrésistible dont le but est de faire exister l'univers en le sortant bribes par bribes de son néant. C'est sans doute là la raison même de la conscience.

Ce renversement de perspective est fondamental, on comprend mieux alors les perspectives associées à l'émergence possible d'une *supraconscience* mondiale. Celle-ci, portée par les milliards de consciences qui partagent leurs savoirs et leurs questionnements au sein d'un corps mémoriel commun, cristallise en quelque sorte le but ultime de l'évolution non biologique : un univers conscient de lui-même. Mais le résultat de cette évolution, à un instant donné, ne peut être décrit en ce sens que nous ne sommes pas en position de pouvoir l'observer de l'extérieur. Nous ne sommes que les neurones virtuels de cette *supraconscience* ; impliqués totalement dans le processus, nous ne disposons pas de la capacité à nous en sortir afin de regarder ce qui s'y passe. Nous ne verrons jamais qu'une succession d'histoires qui se complètent sans jamais se terminer.

Ces considérations sur l'évolution de la conscience selon un processus non biologique, dont la principale caractéristique est d'être non contingente, nous ont amenés à imaginer l'existence d'un but, d'une force vitale au cœur même de la conscience humaine. Depuis son apparition parmi les premiers groupes d'humains il y a des millénaires, jusqu'à la perspective d'une *supraconscience* qui s'appuierait sur une intrication de milliards de consciences individuelles au sein d'un corps mémoriel commun, il y a un chemin parcouru qui est nécessairement signifiant. La conscience est née d'un trop plein d'intelligence, son évolution n'obéit pas aux lois physiques et biologiques du vivant. Elle se développe grâce à l'essor des mémoires du corps mémoriel dans tous les domaines impliquant la connaissance, l'art, la spiritualité. Elle est à l'origine d'une force vitale qui a poussé l'homme à créer des civilisations sophistiquées, à construire des histoires multiformes, à accumuler du savoir culturel.

Par un effet boule de neige, cette force vitale, qui pousse à accumuler du savoir, croit avec l'information active contenue dans le corps mémoriel. Nous sommes entraînés dans un processus qui s'emballe et dont le but ultime s'élaborerait au sein de la *supraconscience* que nous pressentons.

Il faut regarder en arrière dans l'histoire de l'homme pour mieux apprécier ce débordement de savoir qui semble croître proportionnellement à la somme d'information existante. Comment par exemple comparer l'énormité de notre savoir actuel avec les connaissances réduites des hommes qui ont dessiné des scènes de chasse dans la grotte de Lascaux ? Et pourtant ces hommes sont biologiquement identiques à nous, ils seraient probablement capables d'apprendre à conduire une voiture !

Ce phénomène agit un peu à l'inverse de l'expansion de l'univers par laquelle la vitesse d'éloignement entre deux galaxies est proportionnelle à la distance les séparant. Dans notre cas, plus il y a de l'information créée et mémorisée, plus nous en apportons ! En extrapolant ce phénomène d'emballement à l'entropie physique d'un système, on peut estimer que la

croissance sans cesse accélérée du corps mémoriel réduit l'entropie informationnelle de l'univers, contrecarrant ainsi son augmentation due à l'expansion cosmique. On retrouve là le but ultime que nous avons esquissé avec le renversement du concept de Dieu : permettre à l'univers d'acquiescer une conscience de lui-même.

Derrière cet élan vital qui se développe au cœur de la *supraconscience*, il y a un pouvoir de création fabuleux, un pouvoir qui est porté par un besoin de savoir jamais assouvi. Par exemple nous ne pouvons pas nous empêcher de dépenser des milliards d'euros pour vérifier l'existence théorique d'une particule comme le boson de Higgs ou tenter par tous les moyens de mieux connaître les planètes qui nous accompagnent autour du soleil ou même chercher dans l'infini du ciel d'autres planètes semblables à la Terre que nous ne visiterons jamais ! L'homme fait ainsi surgir sans cesse des caractéristiques physiques nouvelles de l'univers, des caractéristiques qui n'existaient pas encore puisque personne n'était là pour les observer. Chaque découverte opérée par l'homme fait exister l'univers un peu plus. Tout se passe comme si ce dernier sortait progressivement du néant sous nos yeux. Sans l'apparition de l'homme et de sa conscience inquiète, l'univers serait condamné à ne jamais exister.

Cette frénésie de savoir conditionne l'évolution de la vie sociale. Les créations de la société d'aujourd'hui modélisent la société de demain. L'apport créatif de chacun façonne de nouveaux concepts de vie, de règles sociales ou politiques, qui coalesceront dans le bouillonnement que constitue la *supraconscience* et seront à l'origine de nouveaux modèles sociaux. Ainsi les mouvements de type écologique ou les ONGs sont des groupements de créativité qui peuvent par leurs idées novatrices faire naître un nouveau modèle économique ou politique. Notre modèle actuel basé sur la croissance n'est pas une fin en soi, un but ultime, d'autres modèles peuvent voir le jour.

Alors finalement a-t-on trouvé dans le jardin de la conscience la fleur qui explique tout ? Y aurait-il une réponse à la question primordiale : « D'où je viens ? où vais-je ? » et que dois-je faire dans ce laps de temps qu'il m'est donné de vivre ?

Une réponse ? Certainement pas ! Ce serait la fin du monde !

Pendant notre promenade, plusieurs fois nous avons imaginé entrevoir la fleur qui explique tout mais ce n'était pas elle, la réponse nous échappe sans cesse malgré notre besoin de savoir et il faut convenir qu'il n'y aura probablement jamais de réponse. Mais c'est justement dans cette absence de réponse que se niche le cœur même de la conscience, un cœur qui a besoin de nous pour battre et c'est pourquoi il faut savoir parfois arrêter le temps, s'asseoir devant une fleur d'un bleu profond perdue dans les cailloux d'une montagne et méditer encore et encore devant la question primordiale. Il faut se la poser sans cesse, se la répéter tous les jours. C'est la bouée de sauvetage pour éviter de se noyer dans la frénésie de la vie moderne quand les croyances s'évaporent et que la foi dans la vie disparaît.

Oser se poser une telle question, c'est se libérer du carcan qui vous enserme et bride votre imagination. L'espace inconnu vers lequel cette question vous emmène procure un élan mystique qui nettoie l'esprit comme après un mauvais rhume et le libère des contraintes immédiates qui freinent la pensée. Il y a dans cette question un vent de liberté inimaginable qui éblouit et enthousiasme. Il y a un vent de mort aussi, activé par le vertige qui vous prend à la gorge devant l'immensité du néant.

Oser se poser cette question, c'est vous extirper de votre animalité et finalement vous faire exister plus. Quel serait donc l'intérêt de rester esclave de vos sens physiques, c'est à dire de se contenter de sensations qui peuvent vous faire jouir ou vous faire souffrir, mais qui sont des sensations du présent, sans lendemain, ni futur. Laissez donc le chat à son immédiateté et

retrouvez la sensation de la durée. En tant qu'homme, votre conscience a le devoir de s'exprimer.

Oser se poser cette question, c'est finalement faire sortir l'univers de son néant. Tout comme la fée Clochette, l'amie de Peter Pan, a besoin que beaucoup d'enfants pensent à elle pour survivre, l'univers a besoin que le plus grand nombre d'entre nous l'observent pour exister.

Oui ! L'absence de la fleur qui explique tout dans le jardin de la conscience n'est pas un signe négatif, c'est la source d'un élan vital qui vient en réaction à la crainte de ne vivre que pour mourir. Dans l'angoisse que provoque l'échec, des pulsions de créativité jaillissent, c'est tout le pouvoir imaginatif de l'homme qui s'élabore. Grâce à cette angoisse, l'homme, fouetté par la curiosité, cherchera toujours plus loin, plus avant, des explications sur le commencement de tout. Oui ! Il y a derrière cette question primordiale une force irrésistible qui est à l'origine même de toutes les créations humaines. Sans cette force, l'homme ne serait encore qu'un animal, il vivrait dans l'immédiateté, il ne connaîtrait pas le passé et n'imaginerait aucun futur.

La conscience a sans doute émergé d'un trop plein d'intelligence sans que cela réponde à un besoin biologique, son origine serait ainsi purement culturelle. C'est grâce à elle que l'homme s'est extrait de son animalité et a développé ce savoir qui fait de lui un démiurge. Il y a dans la conscience un élan vital qui pousse l'homme à participer au grand mouvement qui entraîne l'humanité vers une *supraconscience*. C'est là que se situe le cœur de l'évolution de l'homme. Ne nous méprenons pas, il ne s'agit pas d'évolution biologique, celle-ci existe toujours bien sûr mais son temps n'est pas le nôtre. Notre temps à nous est celui de l'évolution culturelle, celui de la conscience, et ce temps subit aujourd'hui une telle accélération que nous pouvons désormais le mesurer dans une vie ! Imaginer la pensée des gens en Europe face à la folie des deux grandes guerres du 20^{ème} siècle : ce sont des choses qui n'entrent plus dans la compréhension d'une conscience d'aujourd'hui. Et pourtant c'est presque le temps d'une vie !

Oui ! Il y a dans la liberté de simplement se poser cette question, une immensité fabuleuse, presque une ivresse. Rien, aucun dogme, aucune croyance, ne doit l'étouffer, la noyer dans le confort sirupeux d'une religion. Il faut au contraire la pousser le plus loin possible jusqu'à ce que l'inanité d'être envahisse toute la pensée. Alors seulement vous commencerez à sentir sa force vitale, source de la créativité humaine, jaillir de votre inconscient, un inconscient nourri par l'histoire culturelle accumulée du corps mémoriel. C'est de ce corps mémoriel qu'émerge la conscience, c'est dans ce corps mémoriel que se cristallisent les spiritualités de tous ceux qui pensent et qui cherchent. Il n'y a plus qu'à emboîter le pas à ce mouvement irrésistible pour rendre l'univers encore plus conscient de lui-même.

A-t-on besoin d'un acte de foi ?

Au terme de ces réflexions, qu'aucune référence objective ne peut fonder, il ne me reste qu'à vous suggérer un acte de foi au monde. Cet acte de foi dans la vie est libre. A chacun de croire ou de ne pas croire : vous êtes responsable de votre décision. Mais de toute façon l'évolution va se poursuivre vers quelque impensable plénitude.

Jean Onimus, Métamorphose du religieux

L'acte de foi est-il raisonnable ? A-t-il seulement une raison d'être ? Et si c'est le cas, peut-on le sortir du contenu dogmatique imposé par le religieux ? Pourrait-il alors être autre chose qu'une faveur divine, une grâce octroyée par un Dieu créateur de tout ?

Remarquons d'abord que l'homme conscient est nécessairement lié à un acte de foi. Qu'il soit croyant au sein d'une religion quelconque ou athée avec une détestation de toute croyance ou même agnostique, indifférent au problème de Dieu, il n'empêche que chacune de ces positions implique un acte de foi de sa part. Récuser l'existence d'un Dieu ou simplement s'en désintéresser constitue en soi une croyance tout aussi bien que croire à son existence. Ainsi, qu'il en soit conscient ou non, l'homme qui dispose d'une conscience active est nécessairement amené à conditionner sa vie spirituelle sur un acte de foi.

Étymologiquement « avoir la foi » veut dire « avoir confiance ». La foi biblique originelle est d'abord une affaire de confiance en Dieu. Les grandes religions monothéistes en ont fait un acte de croyance. Par cet acte, vous confiez la conduite de votre spiritualité à l'impérialisme du religieux, vous l'enchaînez à la pensée bien-pensante élaborée par la caste des prêtres, seuls autorisés à l'interprétation théologique. Toute déviation est interdite et, canalisée par le rituel, votre spiritualité se laisse endormir dans un mysticisme adouci. C'est cette signification qu'il convient désormais de repenser dans le cadre de la perspective ouverte par le renversement du concept même de Dieu, c'est à dire par l'acquisition par l'univers d'une conscience de lui-même.

Avec l'effondrement du religieux, le concept du Dieu tout puissant s'évapore. On ne le voit plus là haut, dans les cieux comme un souverain créateur ou même pour certains une divinité guerrière qui dirige et protège son peuple. Il ne sert à rien de le prier pour qu'il nous pardonne des péchés qui sont de toute façon illusoire puisque projetés sur un idéal imaginaire et le rituel qui lui est associé ne peut que nous maintenir dans un état de dépendance.

Renverser le scénario de cette création venue d'en haut rend aujourd'hui possible la perspective d'un acte de foi libre et par là ouverte au génie humain. C'est là le fait majeur.

La croyance en un Dieu tout puissant et créateur de tout convenait bien à l'époque où le corps mémoriel n'avait pas atteint le niveau de connaissance qu'il a aujourd'hui. Ce manque de connaissance ne permettait pas à la conscience individuelle d'avoir la profondeur suffisante pour s'interroger sur la possibilité morale d'un tel Dieu, il lui manquait la puissance d'un raisonnement critique capable de la libérer du créationnisme bêtifiant que lui imposait la recherche d'une réponse à la question primordiale. La solution se trouvait alors dans un acte de foi simpliste qui consistait à concevoir une création ab nihilo qui descende des cieux, un acte de foi que le religieux avait dûment codifié dans un dogme nécessairement sacré dont les textes font encore l'objet d'exégèses fastidieuses et profondément inutiles.

Aujourd'hui ce n'est plus d'actualité. La connaissance acquise rend la Genèse de la Bible inopérante. Bien sûr certains diront que la création initiale de l'univers, partie de rien, du vide, il

y a 17,7 milliards d'années, pourrait justifier une intervention divine, mais une telle approche est trop réductrice. Pourquoi la mise à feu initiale, que l'on ne sait pas expliquer aujourd'hui, aurait-elle une cause divine alors que la suite de l'évolution s'explique tout à fait naturellement ? Il n'est pas pensable que Dieu ait pu créer les conditions de cette explosion initiale pour s'en désintéresser ensuite complètement ! Ce serait totalement contradictoire avec l'idée que l'on peut se faire d'un Dieu !

En effet l'histoire de l'univers après ce Big Bang s'explique formellement par des modèles mathématiques ; de la même manière l'évolution biologique du vivant obéit à des théories expérimentalement démontrées dans lesquelles seul le hasard semble jouer le premier rôle. Dieu se serait donc contenté d'allumer la première étincelle, se désintéressant ensuite de tout ce qui a suivi ! C'est évidemment contraire au concept même d'une puissance divine, le minimum serait qu'elle accompagne sa création et l'orienté afin de la rendre fructueuse plutôt que de la laisser aller son chemin au hasard, sans direction !

Le renversement de perspective que nous introduisons ici permet au contraire de voir un Dieu en création permanente au sein d'un corps mémoriel dont l'importance sans cesse croissante est telle qu'il est possible désormais d'envisager une *supraconscience* portée par la fusion des milliards de consciences individuelles qui y participent. L'homme par son pouvoir créateur serait ainsi l'acteur unique d'une création divine jamais terminée, une création qui s'enrichit chaque jour un peu plus et dont l'ampleur dépasse aujourd'hui notre entendement.

Mais comment l'homme a-t-il pu acquérir un tel pouvoir créateur ?

Tout vient de cette spécificité de l'espèce humaine par rapport à l'animal : la capacité à créer et mémoriser de la culture. C'est de cette mémorisation culturelle et des échanges inter-humains qu'elle implique que la conscience émerge et évolue. On l'a vu, la conscience n'a pas une source biologique dont on pourrait identifier les gènes, elle ne suit pas les règles qui gouvernent l'évolution naturelle du vivant, son fondement est la culture et son évolution dans le temps ne peut qu'être liée à l'évolution de la spiritualité. En fait la conscience est en création permanente au sein d'un bouillon de culture, un bouillon qui contient tout ce que l'homme crée avec son esprit et son intelligence, aussi bien la peinture, la sculpture, la musique, les sciences, les techniques ou simplement l'art de vivre et la morale.

Ce bouillon de culture, c'est le corps mémoriel accumulé au fil des millénaires, puis des siècles, puis des années : sa complexité croît sans cesse et même s'accélère grâce à la contribution de chacun à son niveau de conscience. Le corps mémoriel constitue en quelque sorte un terreau culturel qui nourrit la conscience humaine laquelle en retour l'enrichit, assurant ainsi la démultiplication de sa force créative. Au cœur de ce processus relationnel se trouve un réseau intelligent dont la densité croît sans cesse et même s'accélère grâce aux apports technologiques de l'ingéniosité humaine. La *supraconscience* dont nous entrevoyons l'émergence au sein du corps mémoriel et de son réseau relationnel représenterait en quelque sorte une conscience universelle en gestation.

Il se dégage de ce processus culturel une force de création dont il est difficile de concevoir la vitalité. Cette force peut faire penser qu'au lieu d'un Dieu créateur de tout, il y aurait plutôt un Dieu en création, un Dieu nourri par le génie humain, un Dieu qui s'exprimerait dans ce corps mémoriel en perpétuelle croissance.

Mais pourquoi dans cette approche avons-nous besoin du concept de Dieu ? Pourquoi diviniser cette supraconscience dont nous pressentons l'émergence ?

Tout simplement parce qu'il est impossible de lui donner une réalité concrète.

Chacun de nous, grâce aux relations qui s'activent sans cesse au sein du corps mémoriel, peut être vu comme un neurone appartenant à un fantastique cerveau virtuel au sein duquel émergerait la *supraconscience*. N'étant que les constituants de cet énorme cerveau planétaire, nous ne maîtrisons rien, nous sommes limités par l'horizon de notre conscience propre. Tout ce que nous pouvons faire, c'est extrapoler une vision de cette *supraconscience* en l'imaginant analogue à la nôtre. En effet il y a une analogie étroite : la *supraconscience* s'active dans des boucles réflexives qui s'élaborent dans le cerveau virtuel du corps mémoriel, tout comme la conscience émerge dans les mécanismes neurologiques du cerveau biologique. C'est dans ce processus que la pensée se modélise et cherche à s'exprimer par tous les moyens possibles.

Face à ce cerveau virtuel, nous ne sommes individuellement que de simples exécutants et la pensée que pourrait générer une telle *supraconscience* nous reste inaccessible : tout reste dans notre inconscient dans lequel elle s'exécute sans que nous nous en rendions compte. Nous ne pouvons que constater son influence et les résultats de son action sur l'évolution de la société humaine. Finalement nous ne pouvons que la pressentir comme une force, un élan qui pousse chacun de nous vers plus de conscience.

Il faut savoir accompagner cette force et pour cela il est nécessaire d'aller au plus profond de soi-même, là où rien n'existe plus. L'art sous toutes ses formes peut y contribuer, mais aussi une simple balade en montagne ou encore plus simplement réussir un geste, une innovation qui transcende votre esprit. Cette volonté de dépassement de soi se mesure dans tous les domaines. Il s'agit non pas d'être le meilleur par comparaison aux autres, mais d'être à l'extrême, au maximum de ce dont on est capable. Quel serait donc l'intérêt de rester en deçà, de se cantonner dans un moyen terme alors que les possibilités dont nous disposons nous permettent de viser beaucoup plus haut.

Mais alors, me diriez-vous, c'est là une nouvelle croyance !

C'est à la fois vrai et faux. Plutôt qu'une croyance, ce serait plutôt la prise de conscience du pouvoir potentiel du génie humain capitalisé dans le corps mémoriel. Il suffit de se rendre compte de l'accélération vertigineuse de la croissance de ce corps mémoriel pour comprendre que cela mène nécessairement quelque part : soit vers une implosion catastrophique qui détruirait toute conscience, soit vers une conscience élargie à l'univers entier mais dont nous ne pouvons qu'esquisser la signification. L'univers a besoin de nous, de notre observation, pour se découvrir.

Il y a derrière cette prise de conscience une ouverture spirituelle qui dépasse largement celle offerte par une religion multimillénaire dont l'objectif est de réduire la spiritualité à son dogme. Plutôt qu'être asservis à une croyance qui vient d'en haut, nous renversons le mouvement : nous sommes acteurs dans la cristallisation d'une *supraconscience* au sein d'un corps mémoriel dont la richesse multiforme devient incommensurable. Mon acte de foi s'exprime alors dans une participation consciente à cette cristallisation.

C'est au cœur de cette *supraconscience* que j'imagine Dieu comme une force vitale, une poussée dont la puissance croît sans cesse avec l'expansion du bouillon de culture constitué par le corps mémoriel. Cette poussée emmène l'humanité vers des horizons que nous ne sommes pas capables d'imaginer, tout comme personne au 18^{ème} siècle n'aurait imaginé le pouvoir de création de l'homme d'aujourd'hui, par exemple dans le domaine biologique ou simplement dans la technologie des communications sociales.

Il ne s'agit donc pas de donner sa foi à un Dieu transcendant qui existerait à priori et serait le créateur de tout. Au contraire, il faut renverser le modèle et voir un Dieu émergeant du

bouillon de culture que nous avons amassé depuis des siècles et continuons à amasser à une vitesse toujours croissante. Ce Dieu, nous le modelons chaque jour par nos pensées, nos réflexions, notre morale, notre spiritualité.

Ce concept est sous-tendu par la poussée irrésistible qui est de rendre l'univers conscient de lui-même. Mais cette poussée n'existe pas à priori, elle est le fruit de nos consciences fédérées dans une *supraconscience*. Ainsi l'univers, parti de rien dans une explosion apocalyptique, n'existe en fait que par ce « Dieu » auquel nous donnons petit à petit conscience de lui-même.

Le rituel religieux traditionnel nous demandait d'adorer un Dieu transcendant. Cela ne sert à rien, sauf à encager notre foi, c'est à dire développer une spiritualité asservie au dogme. En renversant cette vision de Dieu, nous libérons notre spiritualité et la rendons créatrice. Avoir foi au monde signifie alors partager un effort commun dans l'évolution de la conscience. Il s'agit de contribuer à son niveau personnel au développement du corps mémoriel que constitue le bouillon de culture de l'humanité. L'acte de foi n'est plus une confiance aveugle, un don de soi, encore moins une grâce divine descendue du ciel, c'est un effort conscient de participation à la cristallisation d'une *supraconscience* partagée par tous les hommes.

La foi ainsi considérée nécessite qu'on la cultive, mais pas dans le cadre de rites et de dogmes imposés. C'est une foi libre, une force vitale générée par ce besoin de savoir qui grandit sans cesse au sein du corps mémoriel et qui pousse la conscience à être toujours plus. Cette foi au monde se cultive par l'éveil spirituel. Tout est bon pour sortir de temps en temps du train-train quotidien, comme par exemple plonger son regard dans le bleu profond d'une fleur de montagne. Cette capacité d'observation doit être cultivée sans relâche, elle constitue le point clé de cet éveil spirituel. En effet la moindre observation peut mener à des découvertes étonnantes, capables de susciter de nouvelles réflexions. Il suffit par exemple de savoir observer le comportement d'un chat ! Et derrière cette volonté d'éveil, il y a nécessairement le feu de l'enthousiasme sans lequel rien ne peut se faire !

Cette foi n'est pas communautaire comme l'était la foi chrétienne, elle est multiple en ce sens que tout le monde y participe qu'on le veuille ou non. Elle ne subit pas de rites, ni n'obéit à un dogme, elle vit dans les réseaux d'échanges autour d'un corps mémoriel commun, elle s'anime dans les discussions, dans les relations sociales, dans le partage d'idées, dans la recherche de toute nature. Avoir foi au monde, c'est modeler l'homme de demain !

Nous aurions donc besoin d'un acte de foi au monde pour satisfaire la question primordiale ?

Dans des moments de désespoir, quand la balance penche dangereusement vers le néant, alors il est temps de s'arrêter pour considérer le chemin parcouru. Individuellement je suis un esprit avec une mémoire et des sensations, condamné à disparaître un jour sans avoir rien compris et pourtant ma seule existence, même la plus banale qui soit, représente une contribution essentielle au corps mémoriel.

Tout au long de sa vie, l'esprit humain laisse des traces de culture et c'est dans ces traces qu'il survit après la mort. Certaines traces deviennent universelles comme une grande découverte scientifique ou une œuvre artistique signifiante, d'autres ont une portée informationnelle dans un domaine spécialisé, beaucoup se développent dans le cercle restreint des relations familiales ou amicales comme l'éducation d'un enfant ou simplement l'appréciation d'une belle descente à ski immortalisée dans une photo. Ces traces se mémorisent dans les différentes couches du corps mémoriel, elles sont à l'origine d'une communication toujours plus intense qui s'établit grâce aux multiples moyens que la technologie moderne offre aujourd'hui comme la création de blogs, ces sites où tout un chacun peut écrire son journal, raconter une expédition ou

simplement commémorer un événement, et bien sûr les discussions animées sur les réseaux dits sociaux.

Chaque trace que je peux ainsi produire s'accumule avec des milliards d'autres dans le corps mémoriel, ensemble elles constituent un bouillon de culture où se cristallise la force vitale qui mène nécessairement vers un futur que nous sommes impuissants aujourd'hui à imaginer.

Finalement donner sa foi au monde, c'est avoir confiance dans ce potentiel extraordinaire de l'humanité que représente le corps mémoriel. C'est aussi sentir la force vitale qui se dégage de ce bouillon de culture et derrière cette force entrevoir la perspective d'une *supraconscience* qui apparaît comme le résultat d'une croissance inéluctable du génie humain. Cette foi au monde doit être la source de notre spiritualité. Il faut la chercher au fin fond de notre conscience, dans le vertige que procure l'infini de l'âme en opposition avec la finitude de la nature et de la vie.